

# Introduction Pratique à la Genèse

PAR CHARLES ROCHEDIEU



INSTITUT EMMAÛS  
VENNES SUR LAUSANNE  
1932

# Introduction Pratique à la Genèse

PAR CHARLES ROCHEDIEU



INSTITUT EMMANÜS  
VENNES SUR LAUSANNE  
1932

# PREFACE

---

Le présent ouvrage constitue, avec les « *Trésors du Nouveau Testament* », l'héritage religieux du vénérable pasteur Charles Rochedieu, qui avait déjà rendu, il y a bien des années, de précieux services par la publication d'un excellent « *Guide du Lecteur de la Bible* », malheureusement épuisé, et par la nouvelle édition de la *Bible Second avec Parallèles*, fruit d'un travail immense, exécuté avec le plus grand soin et avec une rare compétence. Tous ceux qui ont utilisé l'un ou l'autre de ces précieux ouvrages, seront heureux de posséder aussi la présente « *Introduction pratique à la Genèse* », quand même ce n'est qu'un ouvrage inachevé, qui devait servir d'introduction à tout un commentaire pratique de l'Ancien Testament.

Une mort tragique est venue interrompre ce travail le jour-même où M. Rochedieu allait commenter le dernier chapitre de la Genèse, le 10 janvier 1928. Il venait de donner aux élèves de l'Institut Biblique « Emmaüs » une leçon émouvante sur le Psaume 74, qu'il avait appelé « le Psaume des pourquoi », lorsqu'il fut renversé par une automobile, et quelques heures après, sans avoir clairement repris connaissance, il était rappelé par son Maître, qu'il avait si fidèlement servi et glorifié dans tant de beaux cantiques. Nous ne voulons donc pas demander « Pourquoi » ? Mais suivons les traces de ce frère aîné en nous nourrissant, comme lui, journallement, de la précieuse Parole de Dieu. Peu avant sa mort, M. Rochedieu nous a plusieurs fois affirmé qu'il *considérerait une étude approfondie de la Genèse comme la base indispensable d'une vraie connaissance biblique.*

La publication de ce volume a été considérablement retardée parce qu'il a fallu procéder à une révision soignée du manuscrit, que nous avons, du reste, changé aussi peu que possible. Nous avons aussi pensé bien faire en publiant l'Avant-Propos tel quel, quoiqu'il soit conçu comme une introduction générale à toute la Bible, et pas seulement à la Genèse. Nous pensons que beaucoup de lecteurs nous en sauront gré. Les lecteurs qui désireraient avoir quelques indications biographiques sont renvoyés à la brochure « Charles Rochedieu » par le pasteur Emile Bonnard. (1)

P. de Benoit.

# AVANT-PROPOS

---

Depuis la publication des « *Trésors du Nouveau Testament, commentaire à l'usage des laïques* », le désir a été exprimé qu'un ouvrage pareil fût publié pour faciliter l'étude de l'Ancien Testament, dont la lecture a été plus ou moins délaissée, en raison d'une certaine méfiance résultant de certaines affirmations de la science critique.

On oublie que la science, avec sa méthode purement intellectueliste, ne peut se prononcer que sur l'extérieur, les questions relatives à la coquille de cette précieuse qu'est l'Écriture, alors que seul le Saint-Esprit, le Dieu Auteur de ces livres sacrés, peut en faire savourer l'ambrosie et mettre l'homme spirituel en mesure de découvrir dans « Parole vivante et permanente de Dieu » l'aliment spirituel qui s'y trouve en abondance. « Lequel des hommes, dit l'apôtre, connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même, personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. » (1 Cor. 2, 11). Théoriquement, sans doute, la plupart des érudits qui s'occupent de l'Ancien Testament croient au Saint-Esprit. Mais est-ce leur faire tort de dire que cette foi semble ne jouer aucun rôle dans leurs travaux scientifiques, et que leurs préoccupations ne sont pas de chercher la pensée de Dieu dans ces livres, mais seulement d'en retrouver, si possible, les origines humaines, les occasions qui leur ont donné naissance, les dates probables de leur composition ; et de se poser des questions qui ne sont ni sans intérêt ni sans utilité, qui n'ont pourtant qu'une importance secondaire pour le lecteur désireux de trouver dans l'Écriture la nourriture pour son âme, plutôt que la satisfaction de sa curiosité intellectuelle.

L'Ancien Testament a-t-il perdu sa valeur pour nous parce que nous avons l'immense privilège de posséder le Nouveau ? On ne saurait réfléchir seulement à ce qu'il était pour notre Sauveur, à l'importance qu'il attachait à cette Écriture qui « ne peut être anéantie » (Jean 10 : 35), sur laquelle il appuyait ses enseignements, dont il se nourrissait sans cesse, et qui fut son unique soutien aux heures sombres de son agonie, « lampe à ses pieds et lumière sur son sentier », dans les ténèbres de Gethsémani et de Golgotha. Cela ne suffit pas pour nous pousser à une lecture superficielle.

Mais une autre raison encore doit stimuler notre zèle du moins nous avons le désir de bien comprendre le Nouveau Testament. C'est le fait que *tous ceux qui ont écrit le Nouveau Testament étaient des lecteurs assidus de l'Ancien Testament* l'étude constante des Ecritures avait contribué plus que toute autre étude à former et à façonner leur mentalité, leur manière de penser et de raisonner ; et ils adressaient leurs écrits à des lecteurs formés à la même école. *Négliger l'Ancien Testament sous prétexte que nous avons le Nouveau, c'est nous exposer à mal comprendre celui-ci.* Et il n'est pas difficile de constater déjà maintenant, que plus d'erreurs théologiques provient avant tout de cette négligence.

Le but de cet ouvrage est donc d'aider les lecteurs à l'Ancien Testament à en recueillir les leçons qu'y a déposés le Saint-Esprit. Aussi, laissant de côté l'examen de toutes les questions intéressantes, mais accessoires, dont s'occupe la critique, nous nous bornerons à l'étude directement *pratique* mais nécessairement sommaire, des 39 écrits qui forment « les saintes lettres » (2 Tim. 3 : 15), ou « la loi de Moïse, les prophètes et les psaumes » (Luc 24 : 44), cette « Ecriture divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et bien préparé pour toute bonne œuvre. » (1).

— « Comprends-tu ce que tu lis ? » demande Philippe à l'Ethiopien (Actes 8 : 30).

— « Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me guide ? »

Et celui qui sert de guide à l'Ethiopien n'est pas un savant ; c'est un simple diacre, mais un diacre « rempli de la foi et du Saint-Esprit ». L'ambition et la prière de l'auteur de cette nouvelle édition du *Guide du lecteur de la Bible* est que cet ouvrage puisse contribuer à mettre les lecteurs de la Bible en mesure de comprendre mieux ce qu'ils lisent.

Rappelons-leur d'abord que *la première condition essentielle pour lire la Bible avec un cœur rempli et débordant de la joie du Saint-Esprit, d'amour, de gratitude, de foi, d'adoration* nous rendons grâces pour chaque repas qu'il nous est permis de prendre avec appétit, de quelles actions de grâces ne devrions-nous pas assaisonner la lecture de ces pages substantielles dans lesquelles tant de millions de nos frères et sœurs ont déjà trouvé lumière, consolation, force, nourriture de l'âme !

(1) Notons ici que la seule traduction correcte de ce passage 2 Tim. 3 : 16, 17 est : *Toute l'Écriture est divinement inspirée, et utile...* En français, on est souvent obligé d'ajouter l'article ou le pronom à la fin de la phrase pour que le sens soit clair. L'usage des deux langues est différent.

Si nous sommes conduits par cet Esprit de vérité qui a inspiré toute l'Écriture, et que Jésus-Christ a promis de la part de son père à quiconque le demande, nous ne nous laisserons pas arrêter et décourager ou ébranler par les difficultés que nous rencontrerons, par les problèmes plus ou moins insolubles que soulèvent les esprits critiques. Destinée à des multitudes d'êtres humains de races et de mentalités infiniment diverses, l'Écriture doit répondre à des besoins fort divers aussi ; de sorte que nous pouvons tout simplement laisser à d'autres ce que nous ne comprenons décidément pas : il nous restera toujours assez de pages pour alimenter abondamment notre vie spirituelle. Comme on l'a remarqué d'ailleurs avec beaucoup de raison, ce ne sont pas les obscurités de la Bible qui éloignent d'elle certains esprits ; ce sont ses clartés (Torrey).

N'y cherchons pas ce qu'elle n'a pas pour mission de nous donner. Elle n'est ni un manuel de sciences naturelles, d'histoire, d'archéologie ou de géographie, ni un ouvrage de dogmatique ou de philosophie. Elle s'adresse à tout homme, et à l'homme tout entier, cœur, âme et esprit, et avant tout à sa conscience, sa vraie faculté spirituelle. *C'est le livre par excellence pour éveiller ou réveiller la conscience, pour la former, l'éduquer, l'affiner, l'élever*, au sens le plus complet du mot, parce que c'est le livre qui nous fait voir toutes choses sous leur vrai jour et avec leurs justes proportions, dans la grande lumière de Dieu et de l'éternité. Il nous permet de comprendre le pourquoi de l'existence, donne à la vie sa vraie signification et son but. Il nous montre le péché tel que Dieu le voit, en nous mettant en face des droits de Dieu sur toute créature. Il nous met en présence du grand combat entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres, entre la vérité et le mensonge, et nous apprend quelle en sera l'issue, de manière à nous faire prendre courageusement parti pour le Dieu saint, dans l'assurance que le dernier mot Lui restera. C'est le livre qui nous dévoile le cœur de l'homme avec ses turpitudes et ses infamies, mais aussi avec ses merveilleuses ressources, ses petites honteuses, mais aussi avec sa grandeur et sa noblesse divines, sa puissance d'aimer et de vouloir, les possibilités presque illimitées que Dieu lui a accordées. C'est surtout enfin le livre qui nous permet de lire dans le cœur même du Dieu vivant et vrai, du Dieu qui est esprit et vie, du Dieu qui est lumière, qui a en horreur la souillure, du Dieu qui est amour et qui veut à tout prix sauver sa créature tombée.

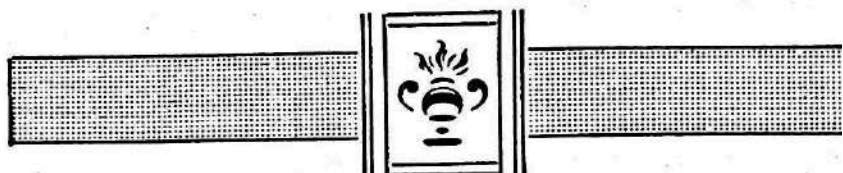
Si la Bible projette sa divine clarté sur tous les problèmes, si elle nous apporte l'âme altérée de vérité, si elle nous apporte

sité ou pour fournir matière à dissertation, c'est pour pousser dans les bras de Dieu ; c'est pour que, réunis avec lui, nous cherchions aussitôt à faire part à nos frères de ce que nous avons gratuitement reçu, et à répandre en quelque sorte des Bibles vivantes, faisant luire la lumière devant les hommes et brillant comme des étoiles dans le monde (Matth. 5 : 16 ; Ph. 2 : 15). C'est dans la poursuite de ce but que la Bible nous deviendra plus précieuse et que nous chercherons à la connaître toujours mieux, à en fouiller pour ainsi dire le fond pour en extraire le métal précieux, à nous pénétrer de son esprit, à voir toutes choses à sa lumière, à en recueillir la moelle, les inépuisables trésors qui y sont renfermés, cela sous la direction de l'Esprit même qui en fait le véritable pirateur.

---

## ABRÉVIATIONS

- A. T. = Ancien Testament  
 N. T. = Nouveau Testament  
 Mss. = Manuscrit, ou Manuscrits  
 cf. = comparez (latin: confer)  
 q. v. = que voyez, c. à d. : Voyez ce qui est dit dans le propos de ce passage.  
 c.-à-d. = c'est-à-dire  
 litt. = littéralement  
 Cr. = Version de l'abbé Crampon  
 R. F. = Version du Rabinat français.  
 L. = Version de Lausanne.  
 P. G. = Version Perret-Gentil.  
 N. = Bible annotée de Neuchâtel.  
 Seg. p. = Version Segond à parallèles.  
 hébr. = en hébreu



# INTRODUCTION PRATIQUE A LA GENÈSE

---

## L'ANCIEN TESTAMENT

Le même mot grec signifiant *alliance* et *testament* (H 8 : 6-13 ; 9 : 1, 15-20), on a donné le nom d'Ancien Testament à la collection des 39 écrits inspirés fort divers qui constituent ensemble la documentation de l'alliance conclue entre Dieu et Israël aux fins de préparer l'alliance nouvelle, définitive et parfaite, entre Dieu et « l'Israël de Dieu » (R 6 : 16), le peuple des rachetés de Jésus-Christ. De l'exposé de l'Ancien Testament remonte forcément plus loin que la conclusion de cette alliance préparatoire, parce qu'il a pour but de montrer la nécessité de l'alliance nouvelle ou plutôt *la nécessité de la rédemption* de l'humanité. On peut caractériser les deux parties de la Bible en disant que l'Ancien Testament a pour sujet le péché, et le Nouveau Testament la guérison du péché, ou le salut. L'A. T. établit les droits de Dieu sur sa créature, et il le fait de manière à éveiller la conscience, à produire la conviction de péché, la soif de salut, de pardon, de sainteté, de réconciliation et de communion avec Dieu.

Notre A. T. groupe les livres qui le composent dans l'ordre adopté par les Juifs d'Alexandrie dans la version grecque dite des LXX (environ 200 ans av. J.-C.), tandis que les Juifs palestiniens les groupaient un peu autrement en *Loi* (les cinq livres de Moïse), les *Prophètes*, subdivisés en deux groupements, les Prophètes antérieurs (Josué, J.

Cantique des Cantiques, Ruth, Lamentations, Ecclésiaste, Esther, Daniel, Esdras-Néhémie et Chroniques) (1). (Lc. v. 44 : « La Loi, les Prophètes et les Psaumes ».)

Notre A. T., comme les LXX, groupe d'abord tous les livres *historiques*, de manière à nous donner un résumé de l'histoire de la révélation, ou à raconter comment « Dieu a parlé à divers temps et de diverses manières à nos pères » (1 : 1), mettant à part un peuple pour faire son éducation religieuse et morale, et pour faire de lui le dépositaire de la vérité et, dans un sens très vaste, le berceau du Messie.

Puis viennent les *Hagiographes* (sauf ceux qui ont trouvé place parmi les livres historiques et les Lamentations, rattachées naturellement au livre de Jérémie), au caractère ou poétique ou philosophique. Là aussi, c'est Dieu qui parle, mais c'est aussi l'homme qui tantôt s'adresse à son Dieu, tantôt expose à d'autres les leçons de ses expériences et fruit de ses réflexions.

Viennent enfin les livres *prophétiques*, auxquels il est naturel d'ajouter le livre de Daniel.

On ignore à qui Dieu a confié le soin de rassembler ces livres si divers qui forment cette admirable collection, même qu'on ignore quels sont les auteurs de la plupart d'entre eux. Qu'importe, d'ailleurs ? Il nous suffit de savoir que « c'est poussés par le Saint-Esprit que ces hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 P. 1 : 21), et que c'est le Saint-Esprit qui a présidé au choix de ces livres et qui a veillé à leur conservation au travers des bouleversements qu'a connus le peuple élu.

Ils ont tous été écrits en hébreu, sauf quelques courts passages en araméen ou syro-chaldéen, langue proche parente de l'hébreu. Mais un peu plus d'un siècle avant J.-C. on possédait tout l'A. T. en grec (version des LXX), cette version étant généralement répandue dans tous les pays qui bordent la Méditerranée. Une singulière légende attribue cette version à soixante-dix traducteurs enfermés dans soixante-dix cellules, et dont les soixante-dix traductions seraient été identiques... Ce chiffre était probablement en rapport avec Gen. 10, qui répartit l'humanité en soixante-dix nations, en sorte que ce chiffre a pris une valeur symbolique et désigne les Gentils, c'est-à-dire tous les peuples non juifs. Quoi qu'il en soit, cette version jouissait d'une grande vénération, et plusieurs des écrivains du N. T. l'employaient avec prédilection. C'est de cette version que provient

(1) Esdras et Néhémie ne formaient qu'un livre. Les cinq livres qui précèdent Daniel, appelés Meguilloth (Rouleaux), se lisaient aux cinq

la plupart des titres adoptés par nos Bibles pour désigner les divers livres de l'A. T., de même que l'ordre dans lequel ces livres se suivent, comme nous l'avons vu.

## LE PENTATEUQUE

C'est le nom donné par les Pères de l'Eglise aux cinq premiers livres de l'A. T. (mot grec signifiant « cinq étuis »), qui de tout temps ont été réunis en un groupe unique et entourés d'une vénération particulière.

Au point de vue de l'histoire du salut, le Pentateuque a une importance unique et primordiale pour l'humanité tout entière d'abord, puis pour le peuple élu, dont il raconte les origines, jusqu'au moment où il va entrer en possession de la Terre promise, muni, grâce à la législation mosaïque, de toutes les ressources morales et religieuses qui seront pour lui ce qu'est un tuteur pour un arbre encore frêle et une clôture pour un jardin. Aussi est-ce le Pentateuque que désigne généralement l'expression « Livre de la loi », ou simplement « La Loi », en opposition aux Prophètes et aux Psaumes.

Du fait qu'on l'appelait « la Loi de Moïse », on ne saurait conclure qu'on en attribuât toujours la rédaction dernière à ce grand législateur. Ce nom est en tout cas exact dans ce sens que la législation mosaïque forme le contenu principal de ces livres qui, à côté du texte de la loi, renferment le récit des événements qui ont précédé et ont préparé la promulgation de cette loi. Ils montrent d'abord pourquoi il a fallu une loi : la présence du péché, ses ravages, l'impuissance de l'homme à connaître sa misère morale sans une loi qui lui serve de miroir ; et, tout en indiquant à quelle occasion et comment elle fut donnée, de manière à mettre en évidence son autorité divine, sa valeur et sa grandeur, ces livres n'exaltent pas la personnalité vénérée de Moïse, sans montrer en lui un homme faillible, et sans faire remonter à Jéhova l'initiative et la paternité de la loi.

Quant à la rédaction dernière et à la répartition du Pentateuque en cinq livres, on en est réduit à des suppositions dont il nous paraît inutile de parler. L'essentiel est que nous pouvons sans scrupule continuer à regarder Moïse comme l'instrument principal dont Dieu s'est servi pour nous donner le contenu général de cet ouvrage fondamental.

puiser des renseignements certains sur les origines de ces choses.

La Genèse se divise en deux parties inégales.

## PREMIÈRE PARTIE

Chap. 1 à Chap. 11:9

### DE LA CRÉATION DU MONDE A LA DISLOCATION DE L'HUMANITÉ, DIVISÉ EN NATIONALITÉS DIVERSES

#### A). 1 et 2. Origines du monde, de l'homme et de la femme, du sabbat, du travail de la famille

a) 1 : 1 - 2 : 3. *Création*. Avec une autorité et une majesté souveraines, les premiers mots de la Bible affirment et établissent les *droits de Dieu* sur tout ce qui existe, de Dieu à l'homme, absolu et illimités. Si l'homme est le produit du hasard, il est évident qu'il n'a aucun compte à rendre à Dieu. Mais si, comme il s'il doit la vie et tout ce qu'il a au Dieu vivant qui l'a créé, à son image, il est non moins évident que son Créateur a le droit de lui demander compte de l'usage qu'il fait de sa vie et de toutes ses facultés, de la liberté et de toutes les ressources et possibilités que ce Créateur a mises à sa disposition. Nous n'avons, il est vrai, aucune preuve mathématique ou absolue du fait de la création. « C'est par la foi que nous savons que le monde a été formé par la parole de Dieu » (Hébr. 11 : 3). Mais le contraire serait tellement plus incroyable qu'il est évident que l'on ne nie le fait de la création que pour pouvoir persuader que l'on n'a de compte à rendre à personne. Ainsi, « jeune homme, marche dans la voie où ton cœur te mène... mais sache que, pour chacun de tes actes, Dieu t'appellera en jugement!... Souviens-toi donc de ton Créateur!... » (Ecc. 12 : 1-3). Car « il est réservé aux hommes de mourir une fois, après quoi vient le jugement » (Éccl. 9 : 27).

compte de nos actions, sachant « de quoi nous sommes faits » (Ps. 103 : 14) et comment « il a formé le cœur de chacun » de nous (Ps. 33 : 15), il est aussi en droit d'attendre de nous que nous ayons confiance en son pouvoir infini, en ses ressources inépuisables, en sa sagesse suprême : Ps. 33 : 4-11 ; 119 : 89-91 ; 121 : 2 ; 124 : 8 ; 146 : 5-10 ; Es. 40 : 26-31 ; 45 : 9-12 ; Jér. 10 : 10-13 ; 32 : 17-19 ; Néh. 9 : 5, 6 ; Job 38 : 4-38 ; Apoc. 4 : 11.

Les Juifs appellent la Genèse « *Au commencement* ». Notre Bible s'ouvre par les mots « au commencement, Dieu », donnant ainsi d'emblée la note juste, le point de vue auquel devrait se placer tout homme de bon sens, et auquel se place la Bible entière pour juger de toutes choses : Dieu d'abord, puisque c'est « lui qui donne à tous la vie, la respiration, tous les biens » ; « que tout ce qui respire loue l'Éternel ! » (Act. 17 : 25 ; Ps. 150 : 6).

Le premier chapitre de la Genèse a pour commentaire poétique le Ps. 104, qui aidera tout lecteur attentif à dégager du tableau grandiose de la création quelques-unes des leçons pratiques qu'il renferme. Voir aussi Ps. 8, 19, 24, 50, 90, 93, 102 : 24-28, 136 : 1-9 ; 145, 148.

La lumière créée le premier jour, doit avoir été différente de celle qu'ont émis dès le quatrième jour les astres formés spécialement en vue de régler les jours et les époques sur la terre. Détail remarquable, indice d'une révélation ; quel homme, en effet, eût imaginé pareille chose ?

De quelle durée furent ces six jours ? Question oiseuse ; qu'il nous suffise de nous rappeler Ps. 90 : 4, ou 2 P. 3 : 8.

« Il fut soir, il fut matin », ou « le soir se fit, le matin se fit », 5, 8, 13, etc. (R. F.), ou « il y eut un soir et il y eut un matin » (N. et Cr.). Pour les Juifs, la journée commençait au coucher du soleil. De là vient que le Ps. 104 mentionne la création de la lune avant celle du soleil, 19 ; cf. Ps. 30 : 6.

26. « *Faisons l'homme à notre image.* » Déjà le v. 2 mentionnait l'action mystérieuse et puissante de l'Esprit divin. Ici, il est bien permis d'entrevoir Celui en qui « Dieu nous a élus avant la fondation du monde » (Eph. 1 : 4), cette « Parole qui était au commencement avec Dieu », par qui « toutes choses ont été faites » (Jn 1 : 2, 3), ce « Fils de son amour, l'image du Dieu invisible, le Premier-né de toute la création, en qui ont été créées toutes choses, dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, trônes, dominations, autorités, puissances ; tout a été créé par lui et pour lui ; il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui » (Col. 1 : 13-17). Si Dieu n'est que le Tout-Puissant, l'Être suprême, infiniment grand et sage, le Fils es-

profond besoin de son cœur est d'avoir, de toute éternité, un autre lui-même capable de répondre à son amour, celui qui est appelé « son Fils unique », parce qu'il est seul capable de répondre à fond le cœur du Père, ou parce que le nom de Fils est le seul qui définisse et qui révèle la vraie nature et le véritable caractère du Dieu vivant et vrai.

« *A notre image, selon notre ressemblance* ». Non seulement l'homme puisse prétendre participer à la toute-puissance, à l'omniscience ou à l'omniprésence de Dieu, mais, pour pouvoir aimer, il doit aimer librement, il doit vouloir aimer librement, sans parler de l'égoïsme et de l'orgueil, de tout ce qui est contraire à l'amour ; il doit devenir amour lui-même, comme Dieu est saintement amour. Dans la mesure où il devient saintement amour, il réalise la pensée de Dieu à son égard, sa destinée. Voilà pourquoi, dans le sens le plus vaste, on ne peut pas dire que l'homme soit seul » (Gn. 2 : 18). De même, par rapport à Dieu, il n'est vraiment lui-même que lorsqu'il a un père, lorsqu'il communique la vie, sa vie même, à d'autres êtres, matériellement ou spirituellement. Cf. Gal. 4 : 1 : 4. Aussi le premier commandement donné à l'homme est-il nécessairement, 28 : « Croissez et multipliez ! » L'égoïsme, la domination de la chair et de ses convoitises, les passions charnelles, ont transformé la bénédiction en malédiction... Au lieu de devenir amour, l'homme tombé est devenu férocement égoïste et cruel, et il a fait de l'aide semblable à ce qu'il devait aimer et honorer, une esclave avilie et tyrannie. Mais il redevient vraiment homme, en Christ, lorsqu'il acquiert un cœur paternel, à l'image de Celui « de qui est son nom », — son caractère, sa nature, sa mentalité, toute sa famille, tout ce qui a un cœur de père (Eph. 5 : 1, trad. libre). Et, de même, I Tim. 2 : 15, la femme « qui a été créée en devenant mère », en recouvrant son cœur paternel, spirituellement parlant. Autrement, elle reste, elle est égoïste, superficielle, coquette, vaniteuse ou médisante, dans la mesure où elle s'occupe maternellement de son enfant, qu'elle devient réellement femme.

29. Ce ne fut qu'après le déluge que Dieu autorisa l'homme à manger de la viande. Dans son état d'innocence, le souverain de la création ne devait pas faire souffrir les animaux des êtres vivants pour satisfaire ses appétits charnels.

31. Pour la septième fois, Dieu constate que son œuvre créatrice a produit quelque chose de bon, et même, c'est

le mystère demeure insondable : pourquoi et dans quelle mesure Dieu va-t-il avoir à disputer à l'adversaire la domination de cette admirable création ?...

2 : 1-3. C'est en prévision du 4<sup>m</sup>e commandement du Décalogue (Ex. 20 : 8-11), que l'institution du *sabbat* est mentionnée en ces termes, mais c'est aussi pour que l'on sache que *la semaine* provient d'une révélation et qu'elle est antérieure à la chute, de même que l'obligation de *travailler*. Mais pourquoi le sabbat ? Quelle en est la signification profonde et la valeur ? En ne donnant (Ex. 20 : 11) d'autre raison pour interrompre le travail que l'exemple donné par le Créateur, le Saint-Esprit ne donne-t-il pas à entendre que l'homme est créé à l'image de Dieu, qu'il est de la race de Dieu, qu'enfant de Dieu il doit imiter son divin Père, même s'il n'en comprend pas l'utilité ; que fouler aux pieds cet ordre qui lui paraît singulier, c'est mépriser son Dieu, d'enfant de Dieu ? C'est bien ainsi que J.-C. lui-même commente le 4<sup>m</sup>e commandement, lorsqu'on l'accuse de l'avoir violé en guérissant l'impotent de Béthesda, Jean 5 : 17, 18 : « Le Fils ne fait que ce qu'il voit faire au Père... » Qui donc aurait inventé la semaine ? N'est-il pas heureux que ce soit un commandement, — unique en son genre dans le Décalogue, — soit de nature telle qu'il est impossible de lui attribuer une origine autre qu'une révélation divine, et qu'il n'ait d'autre point d'appui que l'exemple donné par le Créateur ? Dans Deutéronome (5 : 14, 15), Moïse ajoute que ce précieux jour périodique de repos rappellera à ses concitoyens, jadis esclaves en Egypte, leur glorieux affranchissement et le merveilleux privilège d'être le peuple de l'Eternel ; mais pourquoi un jour de repos sur sept, et non pas sur huit, sur neuf, ou sur dix ? Evidemment, Moïse fait allusion au Décalogue promulgué 40 ans auparavant, et rappelé miraculeusement semaine après semaine par la manne : il n'est pas nécessaire d'en rappeler l'origine.

Admirable invention que la semaine ! Qui pourrait imaginer de passer ? Qu'un très grand nombre de ceux qui en jouissent n'en comprennent pas la signification, ne pensent pas que nous permettant de nous reposer, Dieu nous donne l'occasion de lever les yeux vers le ciel, de renouveler notre vie spirituelle, notre communion avec lui, de nous occuper des autres, de développer notre amour, notre sympathie, notre dévouement, — cette méconnaissance de ses intentions m...

b) 2 : 4-25. *Le jardin d'Eden*. — Le v. 4 résume précède, et prépare la description de la manière dont ou plutôt l'Éternel Dieu, va faire de l'homme son collaborateur. — 5. « L'Éternel », *Jéhovah*, ou plus exactement *Jahvéh* ; c'est le nom que le Dieu vivant se donne en tant en relation personnelle avec l'homme ; c'est le Dieu fidèle, le Dieu qui « ne change pas », Celui qui est, ou qui s'appelle « Je suis » (Ex. 3 : 13-15 ; Mal. 3 : 6) ; Dieu « miséricordieux et compatissant », le Dieu de l'homme entre le Saint et les pécheurs (Ex. 34 : 5-7).

7. « L'Éternel-Dieu façonna l'homme, — poussière de terre du sol, — fit pénétrer dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. » (R. F.) Plus littéralement : « L'Éternel-Dieu façonna Adam, — poussière tirée du sol (« adamah ») — et souffla dans ses narines une respiration de vie, et Adam devint une âme vivante » (1 Cor. 15 : 45) (P. G. : « une personne vivante »). (Adam, adamah, racine qu'Edom, 25 : 25, 30, q. v.) Si le corps de l'homme est tiré du sol, s'il est de même substance que la terre, c'est la main de Dieu qui l'a façonné, et c'est le souffle de Dieu qui anime l'âme ; cf. 1 : 24 : « Que la terre produise des animaux vivants... Deux différences entre l'homme et les animaux : « façonna » et « souffla ». Seul, l'esprit peut élever l'homme jusqu'à Dieu, donner à la personnalité humaine sa plénitude, sa supériorité, son immortalité, son caractère divin qui lui vaudra finalement un corps spirituel (1 Cor. 15 : 44).

8. Celui qui a formé le cœur de l'homme sait ce qui est bon et comment satisfaire les besoins divers qu'il y a en lui. « Un *jardin* » est l'occasion constante pour l'homme d'être le collaborateur de Dieu, de s'attendre à la divine collaboration et d'en jouir dans un esprit de confiance rendant grâces pour toutes choses. L'homme apprend chaque jour : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien », tout en faisant sa part de travail pour l'obtenir ; il apprend ainsi à la fois à vivre de grâce et à développer le sens de ses responsabilités, de la nécessité du travail, à être fier, intelligent, énergique et persévérant. En outre, il apprend à être tel qu'un jardin pour cultiver le sens artistique, le goût du beau, de l'ordre, des couleurs bien harmonisées. C'est le fruit de la culture du sol qu'est née et que s'est développée la *culture*, au sens le plus vaste du mot, toute la civilisation humaine. Mais qu'elle eût été admirable sans le péché, si l'homme n'était resté l'associé de son Dieu, son enfant, son collaborateur, son ami, avide de ses conseils, qui ne lui auraient certainement pas été refusés !...

« En *Eden* ». Ce nom propre signifie « délices, plaisir ».

avoir aussi son sens étymologique, comme Es. 51 : 3, E. 31 : 9, 16, Joël 2 : 3. — En plaçant l'homme entre l'arbre de la vie et l'arbre qu'on peut appeler, d'après le v. 17, l'arbre de la mort, Dieu semble lui dire, à peu près comme Moïse au peuple, Deut. 30 : 19 : « J'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis donc la vie afin que tu vives, toi et ta postérité. »

« L'arbre de la connaissance du bien et du mal » mérite ce nom en ce que sa seule présence dans le jardin, avec la défense qui le concernait, suffisait pour apprendre à l'homme que le bien, c'est d'avoir assez de confiance filiale en Dieu pour lui obéir, même sans comprendre les motifs profonds de ses ordres, et que le mal, c'est de lui désobéir, de douter de la sagesse de ses ordres ou de l'amour qui les inspire.

10-14. « Un fleuve », probablement l'Euphrate — (d'après Fr. Delitzsch, cité par N.) — d'où sortaient, au-dessous de Bagdad, le « Pishon » (Pallakopas), passant à l'O. de Babylone et longeant le pays de Havila, 11, Gn. 10 : 7, 29 (Arab. N-E), et un peu plus bas, le Guihon, (Schat-en-Nil), coulant entre l'Euphrate et le Tigre, de manière à arroser la Mésopotamie inférieure (le pays de Cush). Le niveau de l'Euphrate étant, dans cette région, plus élevé que celui du Tigre, une partie des eaux de l'Euphrate descendent dans le Tigre, ce qui permet de considérer ce dernier fleuve, le « Hiddékel », comme un troisième bras de l'Euphrate.

11, 12. D'après 10 : 29, Havila ne doit pas être éloigné d'Ophir, peut-être un port du golfe persique, d'où venait l'or le plus réputé ; Job 28 : 16, Ps. 45 : 10, Es. 13 : 12, 11 : 9 : 28, etc. Quant au bdellium ou bdellion, on suppose d'après Nb. 11 : 7, que ce mot peut désigner ou bien les perles, ou bien (d'après Josèphe), une gomme résineuse odoriférante fort appréciée, ou bien encore le béryl, sorte de cristal ou d'émeraude incolore, mentionné Ex. 28 : 18, après le saphir, d'apr. L. (Seg et Cr. : diamant), de même que l'onyx, 20. Quoi qu'il en soit, ces détails n'ont d'autre importance que celle-ci : ils donnent à entendre que ce jardin de délices possédait d'autres agréments et d'autres richesses que ses fleurs et ses fruits, et qu'il était de nature à développer chez l'homme une saine curiosité.

15. Rien de tel pour l'éducation d'un être humain que de lui donner une responsabilité. C'est ce qui forme la conscience et le cœur. Au lieu de confier le soin du jardin à des anges, Dieu en charge l'homme, établissant ainsi entre sa créature et lui-même des relations très spéciales et très douces.

Origine du travail. Non seulement le travail n'est point un

ressemblance entre la créature et le Créateur. Jean L'homme n'est pas créé pour ne rien faire. Le travail est une nécessité pour sa nature, qui ne peut se développer par le moyen de l'activité. C'est le travail qui développe l'intelligence, l'ingéniosité, toutes les facultés intellectuelles, toutes les forces de l'énergie et de la volonté, aussi bien celles du corps. Qu'on se représente seulement tout cela, ça devait signifier pour le premier homme ce mot de « culte » et de « garder »...

N'est-il pas permis de voir ici aussi *l'origine du langage* ? La parole est adressée à l'homme encore solitaire, uniquement pour ses relations avec son Créateur. Et si Dieu peut lui parler, ne le fait-il pas de manière à inviter l'homme à s'adresser à son tour à son Créateur, pour obtenir de lui des éclaircissements, des explications ?

Que signifie, par exemple, la recommandation de « garder le jardin ? Qui le menaçait ?... La suite va le montrer et montrera aussi comment l'homme aurait dû s'acquitter de son devoir. Mais le langage, la faculté de parler, tient à la nature humaine, même indépendamment des rapports avec l'homme peut avoir à entretenir avec d'autres êtres. C'est le don de la parole qui fait de lui un être conscient. C'est l'usage de ce don qu'il prend conscience de ce qui se passe en lui, qu'il donne non seulement un vêtement, mais un corps, une réalité, une forme en quelque sorte substantielle, à ses pensées, à ses sentiments, à tous les phénomènes qui passent ou s'élaborent dans son être intime, dans sa raison ou dans son cœur. Il va bien sans dire, en outre, que, pour accéder à l'image de Dieu pour devenir amour, l'homme ne peut accéder à sa destinée qu'au moyen de la parole. Sans ce don de la parole, l'homme ne pouvait devenir un être véritablement humain.

16, 17. A la confiance que le Créateur témoigne à Adam, la confiance de Dieu, doit correspondre la confiance d'Adam en son Créateur. Adam qui lui fait une défense sans lui expliquer qu'il met à l'épreuve son amour, son obéissance et sa confiance en Lui. Ainsi, c'est sur la confiance que sont fondées toutes les relations entre le Créateur et sa créature. C'est ce qui fait la beauté, la grandeur, la douceur et la délicatesse de l'homme sera-t-il digne de la confiance de Dieu ? C'est la confiance, de son obéissance confiante en Dieu que découlera nécessairement la confiance que Dieu pourra avoir en lui. Voilà pourquoi la foi peut être imputée à justice (15 : 6).

« Tu mourras ». Adam savait-il ce qu'est la mort ? La mesure où il pouvait savoir ce qu'est la vie, cette

qu'au jour où il mangerait de ce fruit défendu, il cesserait d'avoir Dieu pour ami, il dresserait une barrière douloureuse entre lui et son Créateur, la source de toute vie et de tout bonheur.

18-24. *Origine de la famille et de la société.* L'épanouissement de sa personnalité et de sa responsabilité éveillent de nouveaux besoins dans le cœur de l'homme : il lui faut des êtres semblables à lui, s'il doit devenir amour ; l'amour filial qu'il éprouve pour son Créateur n'épuise pas les richesses de sa nature aimante ; il lui faut quelqu'un qui ait besoin de son dévouement, de sa protection, de sa force, de sa tendresse, de tout ce qu'il se sent pressé de donner, des fleuves d'eau vive qui voudraient jaillir de son sein... C'est pour lui faire prendre mieux conscience de ce qui lui manque que Dieu fait venir vers lui tous les autres êtres vivants du jardin et sans doute des environs (« des champs ») « pour voir comment il les appellerait », quelle idée il se ferait d'eux, quelle impression ils feraient sur lui. « Et Adam donna des noms à toutes les bêtes », signalant le caractère particulier de chacune d'entre elles, et établissant en même temps sa supériorité personnelle et sa domination ; Ps. 8 : 5-9. — Tout en leur donnant des noms, il essaye sans doute de leur parler ; mais elles ne peuvent lui répondre que par leurs regards, leurs caresses, leurs jappements, leurs hennissements, ou leurs roucoulements... Plus il découvre en elles de doux sentiments, plus il se sent douloureusement isolé : telle est la première souffrance de l'homme, souffrance nécessaire pour lui faire apprécier le cadeau magnifique que lui prépare son Créateur.

21, 22. Par cette description à la fois d'une poésie admirable et d'une spiritualité profonde, le Saint-Esprit fait vivement sentir à l'homme spirituel la beauté et la sainteté du mariage, ce que doit être pour l'homme la femme que Dieu lui forme en lui prenant une partie de lui-même toute voisine de son cœur, et ce que doit être pour la femme l'homme à qui Dieu fait un aussi merveilleux cadeau. Quel poète aurait imaginé pareille invention ? Qu'il fait bon se livrer au sommeil sous l'aile du Dieu vivant ! (Ps. 127 : 2 ; Pr. 18 : 22 ; 19 : 14).

23. « ...Os de mes os, chair de ma chair », capable de partager mes impressions et mes goûts, mes aspirations et mes ambitions, capable de me comprendre et de sympathiser pleinement avec moi ; « elle sera nommée femme (*ischah*), car elle a été prise de l'homme (*isch*). » — 24. Matth. 19, v. 5 ; Eph. 5 : 31.

25. Cp. 1 : 31 ; Tit. 1 : 15 ; Rm. 14 : 14.

## B). 3-5. Origine du mal et du remède

a) 3 : 1-6. *La chute*. — 1. « Le serpent », habilement châtivé par le grand adversaire de Dieu pour devenir son agent, Ce récit nous place en face d'un problème insoluble, nous troublerait s'il n'était pas exposé avec une foi et une confiance paisible, aussi sûre de la victoire finale du Créateur. Comment à peine si la Bible soulève un coin du voile qui nous cache l'origine première du mal, 2 P. 2 : 4 ; Jud. 6. Comment les anges, ces êtres privilégiés entre tous, ont-ils pu pécher et laisser aller à l'orgueil et à l'ambition, se révolter contre leur Créateur ? Mystère ! Pourquoi Dieu ne les a-t-il pas anéantis aussitôt, au lieu de leur permettre de diriger les flèches empoisonnées contre la créature innocente qu'il expose presque sans défense à leurs perfides attaques ? Pourquoi la terre est-elle condamnée à être le champ clos où va se livrer ce combat inégal entre le menteur au cœur plein de haine meurtrière et le jeune couple innocent qui n'a aucune idée du mal et qui n'eût jamais imaginé qu'on pût se servir de la parole pour mentir ? Mystère encore !... Dieu ne nous révèle ici que ce qu'il nous est nécessaire de savoir pour que nous puissions devenir nous-mêmes des vainqueurs et contribuer ainsi à la victoire finale du bien, comme soldats de J.-C. (2 Tim. 2 : 1, 3 ; Ap. 12 : 7-11 ; 19 : 11-20 ; 20 : 7-10).

S'adressant à la femme, qu'il juge plus facile à tromper, le serpent attire son attention sur le fruit défendu de façon à ébranler la confiance qu'avait son interlocutrice dans le caractère même du Créateur. Jusqu'alors, elle ne s'était probablement pas même demandé quelle raison Dieu avait eue d'avoir pour leur interdire ce fruit. Peut-être était-il resté dans son esprit un doute sur la bonté de Dieu, le bien est-il si sain ? N'importe ; le jardin leur en offrait tant d'autres et Celui qui les comblait de tant de biens et leur faisait la vie si belle ne pouvait avoir que de bonnes intentions à leur égard... Si, par la foi, elle avait pu alors « voir Dieu » (3 Jn 11), elle aurait immédiatement démasqué la vilénie du serpent : Qui es-tu, pour supposer du mal de la part de notre Bienfaiteur ? ! « Dieu est amour » ; il « ne peut mentir » (Tite 1 : 2) ; il ne nous veut que du bien... Mais l'apparente sympathie que lui témoigne le serpent lui fait une telle impression, à elle qui n'a jamais supposé qu'on pût mentir, qu'elle en vient, un peu par irréflexion, à croire plutôt à la bienveillance du serpent qu'à l'amour et à la sainteté du Créateur. Aussitôt qu'elle laisse un doute pénétrer dans son cœur quant à la véracité de Dieu, son regard s'attache au fruit, et la convoitise germe et grandit bien vite en elle.

dre attrait. « Convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie » (1 Jean 2 : 16), ambition d'une supériorité imaginaire, péché sur péché, tout provient d'une racine unique, la méfiance à l'égard du caractère du Dieu d'amour et de sainteté. Et elle y ajoute aussitôt le besoin d'entraîner son mari sur la même pente fatale... « Vous serez comme Dieu », promet le serpent. Mais, en créant l'homme à son image, Dieu avait proposé précisément à l'homme, comme idéal à atteindre, de Lui ressembler, de partager Sa soif de sainteté et Son horreur du péché, d'aimer comme Lui, de devenir amour comme Lui !... Ressemblent-ils à Dieu, maintenant qu'ils ont suivi le conseil du serpent ? Savent-ils même mieux discerner le bien du mal ? Ce qu'ils commencent à savoir, c'est que « c'est une chose mauvaise et amère d'abandonner l'Éternel son Dieu, et de n'avoir de lui aucune crainte » (Jér. 2 : 19).

S'il est permis d'employer un langage humain, quelle déception pour le Dieu d'amour !... « Mon ami avait une vigne sur un coteau fertile... Il y planta des ceps exquis... Il espérait qu'elle produirait des raisins ; mais elle donna des grappes sauvages... » « Qu'y avait-il à faire à ma vigne, que je n'aie fait pour elle ? Pourquoi, lorsque j'espérais qu'elle produirait des raisins, a-t-elle produit des grappes sauvages ? » (Es. 5 : 1-4). N'est-ce pas là, en résumé, l'histoire de l'humanité ? Et toujours la même cause a produit les mêmes effets : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » (Matth. 14 : 31). — Parce que je n'ai pas fermé l'oreille aux discours perfides du serpent... Si l'on demande pourquoi Dieu n'a pas fermé la bouche à ce calomniateur, c'est peut-être qu'il compte pouvoir, à force d'amour et de patience, obtenir la victoire de l'homme sur le serpent. Pour manifester l'immensité de son amour et de sa sainteté, il donnera son Fils, l'Agneau divin qui prendra sur lui le lourd fardeau de nos péchés, et qui réussira ainsi à se former une troupe de vainqueurs du serpent (Ap. 12 : 7-12 ; 19 : 6-16).

b) 3 : 7-24. *Le châtement et la promesse* du relèvement. *Origine de la rédemption.* — 7, cf. 2 : 25. La souillure n'est pas dans les choses visibles ; elle est dans le regard impur, provenant d'un cœur souillé. Marc 7 : 21-23. La chute est la prédominance de la chair sur l'esprit. Le corps prend une importance qu'il n'aurait pas eue pour un être spirituel. La pudeur vient prendre la place de l'innocence perdue, tout en avertissant la créature du danger que lui fait courir cette prédominance de la chair sur l'esprit. — Le serpent avait dit : « Vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme Dieu »... Leurs yeux se sont ouverts, en effet, mais combien

ne mourrez nullement » ; et les voici séparés de de la vie, plongés dans la mort spirituelle, spirituellement morts !

« Ils cousirent des feuilles »... Ne pouvant ni effacer ce qu'ils avaient fait, ni le réparer, ils tâchèrent de faire un voile,... de remédier à l'une des conséquences du péché... Que n'ont-ils plutôt cherché aussitôt le Dieu qui avaient si gravement offensé ! Mais si leurs yeux étaient ouverts sur la gravité de leur faute, ils ne connaissent pas le vrai caractère de Dieu ; loin de le chercher, ils cherchent à se cacher de lui, 8. Se figurent-ils qu'il leur est possible ? (Ps. 139 : 2-12 ; Jér. 23 : 24 ; Hébr. 4 : 13)

9. Puisque l'homme ne cherchait pas son Créateur, Dieu n'aurait eu le droit de l'abandonner à son sort, à la merci du serpent (2 : 17). Mais il ne prend pas si aisément de la perte de sa créature, non plus que de la victoire du serpent ; il fera tout pour que cette victoire finisse par faire éclater triomphalement la gloire de Son amour. Il va donc à la recherche de sa brebis égarée et de son serpent.

10. Contraint de répondre, Adam ne dit que ce qui est de la vérité. Pour être loyal, il aurait dû dire : « J'ai peur, parce que j'ai désobéi »... Condamné par sa conscience, il fait l'expérience que « Dieu est plus grand que son serpent » et que sa conscience (1 Jean 3 : 20). Mis en demeure de reconnaître sa faute, 11, Adam cherche à s'en décharger sur son épouse, compagne que Dieu lui a donnée, c'est-à-dire sur elle-même, 12. Au lieu de devenir amour, il est devenu défiance égoïste et injuste. (Cf. Jq. 1 : 13). A son tour, sa femme accuse le serpent, 13, comme si elle eût été obligée de le croire et de lui obéir.

Dieu ne demande point d'explication au serpent ; il n'entre en discussion avec lui, sans aucun profit. C'est plutôt pour Adam et pour sa femme que pour le serpent. Dieu prononce sa sentence de condamnation sur le serpent, mais il faut que l'homme sache qu'une malédiction repose sur son terrible ennemi, et surtout que le dernier mot appartient à Dieu, lorsque « la postérité de la femme » aura enfiévré la tête » de celui qui l'a entraînée au mal. Il va donc se tenir derrière et par-dessus l'animal qui a servi d'instrument à l'ennemi réel et spirituel du Créateur et de sa bien-aimée, la malédiction divine vise ce dernier. Elle est prononcée devant l'homme, c'est d'abord pour qu'il sache combien sa faute est grave, mais c'est aussi pour qu'il sache que Dieu est prêt à la lui pardonner et à

dants de la femme qui prendront résolument parti contre le serpent, décidés à obéir coûte que coûte à leur Créateur, ceux que l'Apocalypse appellera les vainqueurs (« ceux qui vaincront ») ou les « habitants du ciel » (Ap. 2 : 11 et p. 12 : 12 ; 19 : 14), ceux qui ne vivront pas pour la terre, ou « de la poussière », — mais en citoyens des cieux (Ph. 3 : 20 ; Hébr. 11 : 13-16). 15, litt. : « Elle te broyera la tête, et tu lui broyeras le talon ». Dieu se révèle ainsi à la fois comme le Dieu saint, qui ne tient point le coupable pour innocent, qui a en horreur le péché, comme le Dieu de justice, qui rend à chacun ce qui lui est dû, comme le Dieu d'amour, qui aime le pécheur, qui le comprend, qui veut le sauver du péché, l'arracher à sa misère, le relever, l'attacher sur Son cœur, lui pardonner et le transformer à Son image, et ainsi comme le Dieu de l'espérance, aux inépuisables sources (Rom. 15 : 13). C'est bien sur la croix que s'est accomplie cette double prophétie et que la tête du serpent a été broyée, en même temps que le talon de la Postérité de la femme (Jean 12 : 31) ; ce n'est que par cette victoire que sont rendues possibles celles de tous les autres vainqueurs (1 Co. 2 : 15 ; Hébr. 2 : 14, 15) ; mais le serpent doit être vaincu aussi par ceux qu'il a vaincus et rendus pécheurs, et le Prince de ce monde ne sera détrôné que lorsqu'il n'aura plus rien dans les cœurs des vainqueurs (cf. Jn. 14 : 12) ou de l'élite de la postérité de la femme. Il faut que le grand Vainqueur se « voie une postérité » (Es. 53 : 10).

Cette postérité victorieuse, la femme ne l'obtiendra qu'à travers de souffrances très grandes, parfois mortelles. Ce n'est qu'en devenant mère que la femme sera sauvée (1 Tim. 2 : 15) ; de même que ce n'est qu'en passant par la mort que le grain de froment porte du fruit (Jn. 12 : 24). Un second châtement frappe la femme : parce qu'elle a entraîné son mari, abusant de son pouvoir persuasif, elle sera désormais subordonnée ; c'est lui qui sera la tête, le chef de la famille (1 Co. 11 : 3 ; 14 : 34 ; Eph. 5 : 22, 1 P. 3 : 1).

La malédiction prononcée contre le serpent atteint ainsi non pas directement l'homme, mais cette poussière dont il est tiré et dont le serpent se nourrit, le sol nourricier que l'homme doit cultiver, et qui ne lui fournira plus son pain sans travail pénible parmi les épines et les ronces, 17, 18. Et, finalement, second châtement, le corps de l'homme redevient cette poussière maudite... 19, au lieu d'être transformé en être spiritualisé, ou transfiguré et glorifié. Si l'homme lui-même

per à la malédiction divine, que, grâce à l'amour infini son Dieu, qui prendra sur lui cette malédiction, en la fait tomber sur son Fils unique, le Fils de son amour (1 Co. 3 : 13).

20. « Au jour où tu en mangeras », avait déclaré l'Éternel Dieu (2 : 17), « tu mourras ». A la vue de la magnanimité de son Juge, qui, tout en condamnant à mort le corps, promet la victoire finale à une postérité future, l'espérance et la confiance germent dans le cœur d'Adam et y produisent une reconnaissance profonde, qui trouve une expression dans le nom qu'il donne à celle en qui il voit déjà, non plus celle qui l'a péché, mais celle qui le sauvera, puisqu'elle donnera naissance à une postérité victorieuse. Adam reconnaît donc implicitement la justice du châtement qui le frappe, et la suite du récit permet d'admettre qu'il s'est humilié de sa faute et qu'il a adoré le Dieu qui lui faisait grâce. En effet, puisqu'il était nourri exclusivement d'aliments produits par le sol, « habits de peau » dont Dieu le revêt, 21, ainsi qu'Eve, ne donnent-ils pas à entendre que Dieu lui inculqua les premières notions de l'expiation et des sacrifices expiatoires dont l'A. T. est rempli ? « Car l'âme de la chair est dans le sang ; je vous l'ai donné sur l'autel, pour faire l'expiation pour vos âmes ; car le sang c'est lui qui fait l'expiation de l'âme ». (Lv. 17 : 11, q. v.) En couvrant la nudité du corps par la peau d'un animal rappelait que Dieu consentait à accepter que son sang expiât (litt. « couvrit ») provisoirement le péché du coupable, en attendant que fût versé le sang de l'Agneau divin qui prendrait sur lui les péchés du monde. Le sacrifice expiatoire devait donc apprendre à l'homme deux choses essentielles : d'abord que « le salaire du péché, c'est la mort » (Rm. 6 : 23) ; puis que « l'Éternel ferait retomber sur « l'autre » l'iniquité de nous tous » (Es. 53 : 6), et qu'en attendant que parût cette Victime sainte qui n'aurait pas à souffrir la mort pour son propre péché, il acceptait le sang d'un animal innocent immolé comme victime expiatoire (Es. 61 : 10).

22-24. Le fruit de l'arbre de la vie devait avoir pour effet non pas de développer les appétits charnels, mais au contraire de développer la vie spirituelle de celui qui en avait mangé habituellement ; à mesure qu'il serait devenu plus spirituel, quant à son âme ou à sa personnalité, à sa mentalité, son corps se serait sans doute aussi spiritualisé de manière à devenir à la fois spirituel et immortel (1 Co. 15 : 50). L'homme ayant fait choix du fruit de l'arbre défendu qui donnait la mort, l'accès à l'arbre de la vie lui était forcément fermé ; ou plutôt cet accès ne peut lui être rouvert qu'au travers de la mort : ceux-là seuls qui se laissent transpercer par l'épée flamboyante des chérubins

9 : 23, 24). — En s'appuyant de Ps. 18 : 8-16 et 104 : 4, on a cru pouvoir admettre que ces chérubins à l'épée flamboyante devaient figurer quelque phénomène météorologique terrifiant (N.) Quoi qu'il en soit, la pensée est claire : « créé pour l'immortalité » (Sapience 2 : 23), l'homme s'est condamné à mort par sa désobéissance, et ce n'est que « par l'Évangile » que l'immortalité lui est rendue (2 Tim. 1 : 10). Et l'Évangile exige et rend possible la mort du MOI, puis le sacrifice vivant et saint du corps (Rm. 12 : 1, 2).

c) 4 : 1-16. *Hérédité fatale : le premier crime.* — 1. « J'ai acquis un homme avec (l'aide de) l'Éternel »... Sera-ce la « postérité » promise qui broiera la tête du serpent?... Il faut d'abord que le péché porte tous ses fruits amers, que l'on sache ce que c'est que le péché; cf. 15 : 16 b. — 2. Abel, « souffle », « vanité »; la vue de ce petit être si frêle inspire à sa mère comme une intuition prophétique. — Les deux fils se partagent les deux principales occupations de leur père, instituées par Dieu l'une comme l'autre. Si le métier de cultivateur semble particulièrement propre à développer le sentiment de la dépendance de Dieu (2 : 8, q. v.) celui de berger doit développer surtout le cœur et le dévouement, la sollicitude, l'habitude de penser aux autres (1 S. 17 : 34, 35; Ps. 78 : 70-72; Jean 21 : 15-17; 10 : 11). Mais ce n'est point le métier de Caïn qui est à blâmer, c'est uniquement l'esprit qui l'animait (1 Jn. 3 : 12). — 3. Caïn n'avait peut-être rien de mieux à offrir, et ce n'est pas parce que Dieu méprise les fruits qu'il a fait croître et murir, qu'il n'agrée pas son offrande (Ps. 50 : 8-14; Lv. 2 : 2, 9). Il regarde au cœur (1 S. 16 : 7); et il y cherche *la foi* (Hébr. 11 : 4).

4, 5. Comment surent-ils ce que Dieu ressentait? Peut-être Dieu fit-il lui-même descendre le feu sur l'holocauste d'Abel? (cf. 15 : 17; Lv. 9 : 24; Jg. 6 : 21; 1 R. 18 : 38; 1 Chr. 21 : 26; 2 Chr. 7 : 1). Quoi qu'il en soit, l'irritation de Caïn, dirigée contre Abel, même après que Dieu l'eut averti, justifie pleinement le refus divin opposé à son offrande. Pourquoi ne prie-t-il pas? Pourquoi ne répond-il même rien à Dieu 6, 7? Il en veut à Dieu, non pas tant de ce qu'Il n'a pas accueilli son offrande, mais plutôt de ce qu'Il a accueilli celle d'Abel, ce qui l'aigrit contre ce dernier. Au lieu de s'humilier devant Dieu et de chercher à obtenir son pardon et sa faveur, il adresse ses récriminations à Abel, 8.

Pourtant Dieu lui a parlé avec amour, 6, 7. Les « pourquoi » qu'il lui adresse auraient dû réveiller sa conscience, lui faire découvrir la raison du refus divin. Il ne se soucie pas de la connaître. Dieu se déclare tout prêt à se réconcilier avec lui et à accepter son offrande aussi bien que celle d'Abel.

Il ne lui demande que de « *bien faire* »... Mais il ne pas de « connaître le bien et le mal » pour être « c Dieu » (3 : 5 ; Rm. 7 : 18, 19). Comme une bête féroce « le péché se rase à la porte » de ton cœur, prêt à y pénétrer que tu l'entr'ouvriras ; « mais toi, domine sur lui », pe que tu le peux encore ; verrouille ta porte ; le verrou l'intérieur ; une fois que le péché sera dans ton cœur sera le maître... Caïn ne veut rien entendre... Ce n'est de l'approbation de Dieu qu'il se soucie, c'est en qu sorte de son droit d'aînesse, de sa supériorité sur A comme la gangrène, l'envie envahit son cœur et y d l'amour et ce qui pouvait y rester en fait de piété (P 30). L'envie a tôt fait d'allumer un incendie, attisant gueil, le dépit, le mécontentement, la colère, la haine, flure démesurée du MOI, de la volonté propre, et le n des droits des autres, avec l'oubli de ceux de Dieu. Il pas exagéré de dire que le démon de l'envie ne pénètre un cœur qu'accompagné de sept autres démons plus mé que lui, ou plus pressés d'obtenir gain de cause... Rien d'étonnant à ce que l'explosion de l'envie dans le cœur Caïn aboutisse si rapidement au meurtre. — Quel coup ses parents !... Quelle découverte humiliante et doulou de la gravité de leur faute !...

9. C'est encore Dieu qui prend les devants, comme s De même que le serpent (Jn. 8 : 44), Caïn est à la meurtrier et menteur, et sa réponse typique a four véritable caractéristique des deux grandes classes d'hom ceux qui se considèrent comme les gardiens de leurs f et les Caïns ; on ne peut se tenir à l'écart de la pre sans se ranger, qu'on le veuille ou non, dans la seco (1 Jn. 3 : 10-14).

10. On ne trompe pas Dieu ; on ne peut rien lui cac il entend des voix que nos oreilles distraites n'enten pas... 11, « maudit de — ou par — la terre », tu l'impression d'être partout et toujours tout entouré haine, 12.

13. On pourrait traduire : « Mon péché est trop g pour pouvoir être pardonné ». Mais le v. 14 montre bien n'y a chez Caïn ni repentance, ni réelle conviction de p Ce n'est pas la grandeur de sa faute qui l'accable, c'est quement la sévérité de la punition ; ce qui prouve qu' sent pas la grandeur de sa culpabilité ; il serait pr accuser Dieu d'injustice, tellement la colère l'a aveuglé. « Quiconque me trouvera »... Peut-être Caïn s'imagin qu'il y avait d'autres hommes au-delà de la contrée connaissait ? Il devait en tout cas avoir déjà d'autres f et sœurs, 17. — « Caché devant ta face »... Caïn ne

jamais joui. Mais il se figure qu'une fois hors de la contrée qu'il connaît, il ne pourra plus être protégé par Dieu, et il tient à cette protection; c'est sans doute pour se l'assurer qu'il avait cru devoir offrir son sacrifice.

15. Si Caïn espérait un adoucissement à sa peine, il aura été déçu. Mais Dieu ne doit jamais pouvoir être accusé d'injustice; il prend Caïn sous sa protection en mettant « sur lui un signe », peut-être simplement une physionomie sinistre et repoussante, inspirant la crainte.

16. Nod, « bannissement ».

d) 17-24. *La race de Caïn*. « Loin de la face de Dieu », 14, et séparé de Ses adorateurs, Caïn ne pense qu'à s'arranger de façon à pouvoir se passer entièrement de Dieu. Avec ses descendants, il présente le tableau d'une humanité déchuë, « morte par ses fautes et par ses péchés » (Eph. 2 : 1), ou « morte quoique vivante » (1 Ti. 5 : 6), spirituellement morte, étrangère à toute vie spirituelle, « sans espérance et sans Dieu dans le monde » (Ep. 2 : 12). « N'ayant de pensées que pour les choses de la terre » (Ph. 3 : 19), Caïn et ses descendants sauront s'ingénier et inventer tout ce qui pourra donner un peu de charme à l'existence et faire oublier les droits de Dieu et le compte à rendre.

17. Il va sans dire qu'Adam et Eve avaient eu d'autres enfants, et que Caïn avait trouvé parmi ses sœurs une jeune fille animée des mêmes sentiments irréligieux et matérialistes que lui. — La première chose qu'il fait, c'est de se construire une enceinte fortifiée, une retraite où il pût se sentir en sécurité. (« Bâtir » a très souvent, dans l'A. T., le sens de « fortifier »; voir Jos. 6: 26; 1 R. 12 : 25; 2 Chr. 14 : 6). Il ne consent pas à être « vagabond et fugitif sur la terre » (12, 14). Le nom d'Hénoch (« Initié »), qu'il donne à son fils, puis à cette « ville » signifie-t-il qu'après avoir appris à ce fils le décret divin, il lui a aussi appris à tirer parti de la situation telle qu'elle est sans essayer de se réconcilier avec Dieu? Les noms de cette généalogie n'ont pas tous un sens précis en hébreu et peuvent avoir été revêtus d'une apparence hébraïque, bien qu'appartenant à la langue primitive inconnue. Ainsi le petit-fils d'Hénoch est appelé Mehujaël, « Frappé de Dieu », et son fils Methushaël, « Homme de Dieu »; ce qu'on s'explique difficilement; tandis qu'Irad et Lémec ne semblent pas avoir un sens en hébreu.

19. Ceux qui ont appris à se passer de Dieu croient pouvoir aussi se passer de son approbation. Lémec prend deux femmes, et la chanson qu'il leur dédie, 23, 24, témoigne d'un caractère aussi brutal et tyrannique qu'orgueilleux et vindicatif. Il se vante insolemment de ce dont il devrait avoir honte, s'il avait la moindre idée de ce que doit être

paraît d'autant plus repoussante qu'il fait allusion à la messe de Dieu à Caïn, 15, de façon à la tourner en cule. Voilà à quoi ont servi les instruments de musique ginés par son fils Jubal, 21, comme les « instruments chants d'airain et de fer » inventés par Tubal-Caïn de servir d'armes meurtrières. Séparé de Dieu, l'homme à son image ne peut que lui ressembler de moins en tout en conservant certains traits de sa divine physionomie qui ne peuvent faire de lui qu'une misérable caricature. *L'amour* qu'il éprouve est tellement égoïste et despotique qu'il n'est plus qu'une dégradante passion dont il est l'esclave et qui peut l'entraîner aux plus abominables crimes. L'instinct de *la justice* a fait place à la soif de vengeance. Et la *sainteté* il ne reste plus qu'un esprit de jugement toujours prêt à trouver le prochain en faute. — J.-C. semble faire allusion à cet égarement, Matth. 18 : 22, afin de mettre en garde ses disciples contre la soif de vengeance toujours prête à s'allumer dans un cœur qui n'est pas sous la plume du Saint-Esprit. — N'est-il pas humiliant de penser qu'il ait fallu tant de siècles pour que l'homme arrivât à corriger d'une façon absolue *la polygamie*, bien qu'elle soit en contradiction directe avec l'idée même du mariage et qu'elle n'ait jamais cessé d'empoisonner la vie de famille ? (2 : 13-16).

e) 4 : 25 - 5 : 32. *La race de Seth*. En face de ce qui pourrait appeler « la postérité du serpent », voici celle de la femme ; à côté de l'ivraie, des « enfants du Malin » (13 : 38), voici le bon grain, « les enfants du Royaume » ceux qui « invoquent le nom de l'Éternel », tandis que les autres ne veulent plus rien savoir de lui (4 : 26). On peut voir dans ces mots *l'origine du culte*, ou de la manifestation verte de la piété (culte de famille, peut-être même culte public), en tout cas une attitude telle que chacun pouvait voir que ces gens-là faisaient profession d'appartenir à Dieu et de le servir (Ac. 27 : 23 ; Es. 61 : 9). — 25, *Seth*, « Récompense » ; 26, *Enosh*, « Frère » ; plus l'homme sent sa faiblesse, son impuissance, plus il sent le besoin de prier (12 : 9, 10).

5. Avec une monotonie voulue et impressionnante, six fois avant Hénoc, « le septième patriarche » (Jud. 14), et six fois encore après lui, revient le lugubre refrain « puis mourut » ; quelle qu'ait été la longueur de la vie accordée à tous ces patriarches pour parfaire leur éducation, n'importe à quel profit leurs expériences, se rapprocher de l'idéal de Dieu. Hénoc seul fut jugé digne d'échapper à la mort, grâce à *sa foi* (Hébr. 11 : 5), qui lui permettait de « marcher

quoi que Dieu lui demandât. On comprend qu'un homme qui vivait constamment dans l'intimité de Dieu ait souffert de l'impiété matérialiste et incrédule de ses contemporains, et qu'il ait prononcé des sentences prophétiques solennelles contre « ces pécheurs impies » (Jud. 14 et 15), prophéties dont le souvenir se serait perpétué par la tradition et dont l'écho aurait été conservé dans « Le Livre d'Hénoch », datant probablement, du moins en partie, du second siècle avant J.-C. Bien que n'ayant avec lui, semble-t-il, qu'une faible minorité, Hénoch croit au triomphe de la vérité, et il parle des « saintes myriades » qui entoureront le Seigneur au jour du jugement (cf. Dt. 33 : 2 ; Ap. 19 : 14). — Malgré la disparition de l'arbre de la vie, la foi peut encore manger de son fruit : que nous ayons ou que nous n'ayons pas à passer par la mort du corps, si, pour nous, « vivre, c'est Christ », nous pouvons dire aussi avec une joyeuse assurance : « La mort nous est un gain » (Ph. 1 : 21). — Lors de l'enlèvement d'Hénoch, tous ses ancêtres, sauf Adam, vivaient encore, ainsi que son fils et son petit-fils, Lémec. Sa disparition dut donc être pour eux tous une éloquente prédication, une pressante invitation à « marcher avec Dieu » comme lui. — Est-ce par l'esprit prophétique qu'il appela son fils « Méthushélah », nom que plusieurs traduisent par « Lui mort, envoi », ou « à sa mort (ce sera) envoyé », le déluge étant en effet survenu l'année même de la mort de Méthushélah ? S'il en est ainsi, avec quelle solennité Noé, « ce prédicateur de la justice » (2 P. 2 : 4), ne dut-il pas avertir ses contemporains en voyant se prolonger le temps de la patience de Dieu après la mort de son père, Lémec, tandis que Méthushélah vivait encore !

### C). 6-9 Le Déluge. L'origine d'une nouvelle humanité

a) 6 : 1-12. Croissante dépravation motivant le jugement. — L'expression « les fils de Dieu » désigne ordinairement dans la Bible les esprits célestes (Job 1 : 6 ; Ps. 89 : 7 ; Dan. 3 : 25 ; etc.) Que des hommes charnels et passionnés se livrent à de mauvais esprits, on peut dire que ce sont ceux-ci qui sont les vrais pères de ces géants, 1, 2, 4, grâce à la complicité de jeunes femmes asservies, elles aussi, à leurs passions. Et l'on comprend aussi le jugement porté sur cette humanité corrompue : « L'homme n'est plus que chair », 3. Aussi l'Esprit de Dieu, qui ne peut agir sur l'homme que par l'intermédiaire de l'esprit de l'homme, n'a-t-il plus de prise sur cette humanité déchue, et ne peut-il plus « contester »

tuité avec l'homme », L. « car aussi il n'est plus que  
et ses jours, » — le dernier délai de grâce avant sa c  
tion, — « seront de cent vingt ans », N.) — 5. La spir  
disparaissant, la conscience se fausse et perd toute a  
l'égoïsme et l'orgueil prennent le dessus, et l'homme n  
d'autre loi que ses caprices. — 6. « L'Éternel se rep  
expression imagée du changement d'attitude de Dieu à  
des hommes (cf. Nb. 23 : 19 ; 1 S. 15 : 29) ; et aus  
sentiments de douleur qu'il éprouve à la vue de  
déchéance d'êtres créés à son image : « et il fut afflig  
son cœur ». Pour le « Dieu de l'espérance » il y a  
chose d'infiniment douloureux à constater qu'il n'y  
de possibilité de relèvement... — 8, 9. Plus la cor  
était générale et profonde, plus la conduite pure de  
appréciée de Dieu. Comme Hénoc, « Noé marcha avec  
sa foi lui donnant l'assurance qu'il était dans le vrai,  
scul à suivre ce chemin étroit (Hébr. 11 : 7). —  
A la taille gigantesque de ces êtres anormaux corres  
des passions bestiales qui n'admettent aucun frein.

b) 6 : 13-22. Construction de l'arche. L'obéissance  
mise à l'épreuve. — Bien qu'à une très grande c  
de la mer, Noé doit se construire une sorte de vaste  
flottante, d'une longueur d'environ 150 mètres, sur  
largeur et 15 de hauteur ; « en bois de gopher », pr  
ment de cyprès ; avec une ouverture d'un demi-mètre  
autour, le long du bord du toit, pour l'aération, et, san  
aussi, pour l'éclairage, la fenêtre mentionnée 8 : 6 éta  
doute d'un accès plus facile, mais ne pouvant su  
tout. — 18. Première mention d'une *alliance* entre  
l'homme, grâce merveilleuse qui ne serait jamais mo  
cœur de l'homme, mais qui était bien nécessaire au  
où Dieu demandait à Noé un pareil acte de foi et d'oi  
ce, exigeant un courage et une abnégation dépassant to  
gination. En vertu de cette alliance, si Dieu exige b  
de Noé, il lui promet aussi beaucoup, tout ce qu'il lui  
pour venir à bout de ce qui est demandé de lui (L  
sera renouvelée et complétée 9 : 9). — Encore qu'hab  
longue date à se passer de l'approbation de l'opinion  
que, Noé ne dut pas trouver facile de la braver co  
dut le faire pour obéir à l'ordre extraordinaire qu  
lui donnait, et auquel il ne pouvait obéir sans l'  
nombreux ouvriers. Mais, en homme fidèle et indé  
non seulement « il fit tout ce que Dieu lui avait com  
22, mais, en « prédicateur de la justice » (2 P. 2  
s'efforça sans doute d'annoncer le juste jugement qu

même « héritier de la justice qui vient de la foi ». L'insuccès total de ses efforts pour sauver quelques-uns au moins de ses contemporains ne peut que rendre plus admirables sa foi et sa fidélité, et doit nous rappeler que ce que Dieu nous demande, ce n'est pas de réussir, c'est d'être fidèles (1 Co. 4 : 2).

c) 7 : 1-8 : 14. *Le cataclysme*. — 8. Maintenant que « l'heure est venue », une recommandation nouvelle est ajoutée à l'ordre général de 6 : 19 et 20 au sujet des animaux et des oiseaux « purs », qui peuvent seuls être offerts en sacrifices : il en faut sept paires, au lieu d'une. — 4. Une dernière semaine de répit, dernier délai laissé à tous ces railleurs accoutumés à tourner en ridicule Noé et son arche... La semaine existe (2 : 1-3) ; mais elle a perdu toute signification, et l'on continue à manger et à boire, à s'amuser, à festoyer, à se moquer des derniers appels et des solennels avertissements de l'unique croyant (Matth. 24 : 37-39). Mais, la semaine finie, la terrible pluie annoncée commença à tomber à flots, 10... On avait pu cependant voir, les jours précédents, arriver et entrer dans l'arche tous les couples d'animaux qui venaient s'y réfugier ; ce qui avait dû être pour la famille de Noé un éloquent signe précurseur, un puissant encouragement pour sa foi.

11. « Au second mois » de l'année civile, qui commençait en automne, avec le mois de Tishri (septembre-octobre) ; le second mois (octobre-novembre), appelé Bul (1 R. 6 : 38, « le huitième mois » de l'année religieuse), marquait d'ordinaire le début de la saison des pluies. « Au dix-septième jour du mois », au commencement de novembre, « toutes les sources du grand abîme jaillirent » (litt. : éclatèrent, s'ouvrirent par une rupture) ; « et les bondes des cieus s'ouvrirent », de façon à laisser tomber la pluie sans discontinuer, en masses énormes, tandis que de nouveaux nuages se formaient et arrivaient sans cesse dans cette même contrée, et cela pendant près de six semaines, 12. Dès le premier jour, cependant, 16, la porte de l'arche avait été fermée par l'Éternel lui-même, de sorte que personne n'y pouvait plus pénétrer (cf. Matth. 25 : 11).

17-20. La crue et l'étendue du désastre. — En constatant que l'arche flottait au-dessus des plus hautes cimes — de l'Ararat, — Noé savait que le niveau de l'onde devait les dépasser d'au moins quinze coudées (6 : 15). — Quant à l'étendue de cette inondation unique, en présence des difficultés que soulève le récit, bornons-nous à dire que l'essen-

proché de 8 : 3, 4, donne à entendre que les 40 pluies sont compris dans les 5 mois qui s'écoulèrent 17 du second mois, 7 : 11, et le 17 du 7<sup>me</sup> mois.

8 : 1-5. Les eaux se retirent. — « Dieu se souvint de l'arche par un langage spirituel exposant des choses spirituelles (Ex. 12 : 13) de telle façon que l'homme spirituel ne s'effraya pas ; il sait bien que la mémoire de Dieu n'est jamais en défaut (Ps. 9 : 13, 19) ; c'est l'impression éprouvée par Noé et sa famille qui est ainsi rappelée dans toute sa vie. — Lorsque, après cinq longs mois au cours desquels Dieu pouvait faire prévoir une amélioration, le vent se leva et souffler, poussant l'arche vers une montagne où elle fut arrêtée, jour pour jour, cinq mois après les premières pluies, le « septième mois », Nisan, mars-avril, le premier jour de l'année religieuse, ou le mois de la Pâque (Ex. 12 : 1) — fallut cependant encore plus de deux mois avant que Dieu permit d'émerger les sommets des montagnes, 5. — Si jamais un ange apparut comme un ange (Ps. 104 : 4), ce fut celui qui vint et mença à faire baisser les eaux du déluge...

6-12. Le corbeau et la colombe. — 6. « Quarante jours après le 1<sup>er</sup> du 10<sup>me</sup> mois, environ le 10 du 11<sup>me</sup> mois, Dieu fit une « La fenêtre », sorte de hublot, à portée de la main, qui ne s'ouvrait que par un temps tranquille, tandis que la porte d'ouverture voisine du toit restait toujours ouverte (6 : 16) — n'était entrecoupée que par des poutres espacées qui ne se fermaient pas ; on n'aurait pu entrer et sortir sans enlever les choses... — 7. « Allant » — se nourrir de cadavres revenant » — se poser sur le toit de l'arche... — 8. « La colombe », une semaine après le corbeau (10 : 4) — 9. « 7 autres jours »). — 11. « Noé comprit »... l'olivier ne venait pas sur les montagnes.

13. Environ un mois après le départ définitif de l'arche, le 1<sup>er</sup> jour du 1<sup>er</sup> mois, septembre-octobre ; 14. « au 1<sup>er</sup> jour du 1<sup>er</sup> mois, au vingt-septième jour du mois », soit 12 mois de 29 jours et  $\frac{1}{2}$ , et 11 jours, — ou exactement 12 mois solaires, — après le commencement du déluge, 7 : 11.

d) 8 : 15-9 : 17. *La sortie de l'arche et l'alliance de Dieu et la nouvelle humanité.*

8 : 15-19. Entré dans l'arche sur l'ordre de Dieu qui en avait fermé la porte sur lui (7 : 16), Noé attendait de voir en sortir un nouvel ordre divin. Mais, 20, il n'a pas reçu d'un ordre pour bâtir un autel sur cette terre renaissante et pour offrir des holocaustes au Dieu qui s'est révélé à la fois comme le Dieu saint, qui ne peut supporter l'impureté, et comme le Dieu infiniment nuissant, sage et bon.

effroyable tourmente et de ce monde bouleversé pendant une année entière... A l'expiration de cette longue expérience on comprend que le premier besoin de Noé, comme chef d'une humanité nouvelle, ait été d'offrir à Dieu l'hommage de son adoration, de sa gratitude, et de sa consécration ou de sa volonté d'obéir, de son désir de voir une humanité nouvelle vraiment digne du Dieu qui l'a créée à Son image. Et l'on comprend aussi que Dieu place Noé (Ez. 14 : 14) à côté de Job et de Daniel, deux hommes dont la fournaise avait aussi fait de grands saints et de grands intercesseurs.

« Des *holocaustes* ». Sur le premier autel mentionné dans la Bible, Noé offre les premiers holocaustes ainsi désignés. Avant que la loi mosaïque eût établi des distinctions entre les diverses sortes de sacrifices, l'holocauste était aussi bien un sacrifice expiatoire qu'un sacrifice de reconnaissance ou de consécration. Ici, comme l'indique clairement le v. 21, Noé sentait vivement que le déluge avait été l'expression du grand déplaisir du Créateur profondément peiné de constater à quel point l'homme créé à Son image s'était dévoyé. Dieu était en droit de détruire cette humanité tout entière ; ce n'est qu'à la faveur d'une grâce miséricordieuse qu'il a épargné Noé et sa famille. Aussi l'holocauste que ce dernier lui offre est avant tout un sacrifice expiatoire, signifiant logiquement aussi : « Daigne accueillir, en nous pardonnant, l'hommage de notre reconnaissance et le sacrifice vivant que nous t'offrons de nos corps et de nos âmes, désireuses de te servir et de te glorifier, de ne plus vivre pour elles-mêmes, mais pour faire avec joie et avec amour ta sainte volonté. » En offrant divers animaux purs, Noé cherchait à symboliser les sentiments divers qu'il éprouvait ; mais, dans sa pensée, tous ces animaux prenaient sur l'autel la place qui eût dû être la sienne et celle des siens ; c'était donc, avant tout, la reconnaissance explicite *des droits de Dieu* sur ses créatures désireuses de lui être agréables. Et c'est bien parce que Dieu l'a compris ainsi qu'il est écrit, 21, litt. : « Dieu respira une odeur d'apaisement » (mot apparenté au nom de Noé, « repos » : Gen. 1 : 5 : 29 ; 2 Chr. 6 : 41) ; et qu'il prend la résolution de ne plus jamais envoyer de déluge sur la terre : « Je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme parce que les pensées du cœur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse » ; c'est-à-dire : la perversité native de l'homme ne sera plus un motif de raison pour maudire la terre ; la postérité de la femme ne doit-elle pas triompher du serpent ? Pour créer la foi victorieuse, il n'y a que l'amour divin, cet amour qui croit tout possible et qui espère tout. Qu'il y ait donc maintenant entre Dieu et l'homme une alliance de miséricorde, de pardon et

que sur son amour gratuit et compatissant ; et que les de la nature, 22, deviennent pour lui une sorte de garanti l'immutabilité de Dieu, qui « n'est pas un homme pour tir : ...ce qu'il a dit, ne le fera-t-il point ? »... (Nb. 23 :

9 : 1-17. *L'alliance de grâce.* Sa résolution prise, Dieu fait connaître à Noé et à sa famille en les bénissant, 1 en renouvelant sa bénédiction primitive (de 1 : 28). A l'ordre de « remplir la terre » Dieu ajoute l'autorisation de se nourrir de viande, 2, 3, mais avec une restriction qui nous aider à discerner dans cette autorisation même l'occasion donnée à l'homme d'apprendre à se connaître et à discipliner ses appétits charnels, 4 : « Vous ne mangerez point de chair avec son âme ». « Car l'âme de toute chose c'est son sang ; dans son sang est l'âme » (Lv. 17 : 14) ; mangeant ce sang, vous vous imprégneriez de l'âme de l'animal, de son caractère ; vous risqueriez de lui ressembler. Tout cela est symbolique, cela va sans dire ; mais ce symbolisme avait sa raison d'être, et préparait le jour où le nouveau divin dirait : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (Jn. 6 : 55, 56). Ce qui fait la valeur de la vie humaine c'est la valeur de l'âme humaine créée à l'image de Dieu, 5, 6. C'est sur ce prix si élevé de la vie humaine que Dieu fonde ici, du moins en germe, l'administration humaine de la justice, et par conséquent l'Etat. En disant, 6 : « L'homme son sang sera répandu », Dieu n'institue pas la vengeance qu'on a appelé la « vendetta », le droit d'un proche parent de la victime d'un meurtre de tuer le meurtrier ; ce n'est pas un représentant de cette victime qui redemande le sang répandu ; c'est un représentant de Dieu lui-même : « Je redemanderai l'âme de l'homme »,... et seul l'Etat peut répondre à cette autorité (Rm. 13 : 4). Nul n'a le droit de juger et partie ; nul n'a le droit de se venger lui-même ou de se rendre justice lui-même. Dieu rappelle ici ses droits sur toute âme créée à son image : toutes les âmes sont à Lui (Ez. 18 : 4) ; ôter la vie à quelqu'un, c'est voler à Dieu une âme qui lui appartient, et c'est usurper un droit qui n'appartient qu'à Lui, mais qu'il peut déléguer, et déléguer en effet à l'Etat organisé, mais à la condition entendue que cet Etat se rende compte de la grandeur du droit et de la responsabilité qui pèse ainsi sur lui ; n'oublie jamais que toutes les âmes appartiennent à Dieu qui en demandera compte un jour à ceux à qui il avait confié ce pouvoir ; qu'il se rappelle enfin que ce même Dieu saint a déclaré (Ez. 18 : 23) : « Prendrais-je le moindre

se détourne de ses mauvaises voies et qu'il vive ? »... Que la peine de mort ne soit regardée que comme une mesure extrême, dont il ne faut user qu'avec une prudence et une circonspection telles, non seulement que l'on soit absolument certain d'éviter toute erreur judiciaire, mais que juges et bourreaux seront prêts à comparaître devant le Juge suprême en face de ceux qu'ils auront condamnés...

8-11. L'alliance promise 6 : 18, q. v., est ici proclamée solennellement. C'est une alliance de grâce miséricordieuse en vertu de laquelle Dieu se lie à l'humanité et à tout ce qui peuple et peuplera la terre, tant qu'elle existera, sans aucune contre-partie : Dieu seul prend des engagements, sans rien demander à l'homme ; il s'engage à ne plus jamais faire de déluge destructeur, et à se rappeler à lui-même sa promesse chaque fois que paraîtra l'arc-en-ciel, 12-17. Que l'homme y pense ou non, que l'homme oublie ou non la promesse divine, Dieu ne l'oubliera jamais. Quelle révélation du cœur de Dieu dans cette admirable signification donnée à l'arc-en-ciel, ou dans le fait qu'il a voulu attacher à ce phénomène naturel une promesse royale toute rayonnante de la plus pure grâce ! Et quelle bienfaisante leçon pour tous ceux qui, sur cette terre de souffrance et de péché, ont à passer par la vallée de Baca (« des larmes », Ps. 84 : 7) ! Sans la pluie, pas d'arc-en-ciel ! Mais qu'un rayon de soleil vienne se mêler à la pluie, la voilà transformée en signe resplendissant de l'amour fidèle du Dieu de toute grâce !

e) 9 : 18-29. *Origine du vin* ; occasion d'une prophétie sur les destinées futures *des fils de Noé*. — Quand se passa cet incident ? Comme, d'après 10 : 6, Canaan était le fils cadet de Cham, et comme il semble y avoir joué lui-même un certain rôle, pour s'être attiré plutôt qu'un autre la malédiction de Noé, il devait s'être écoulé environ un quart de siècle au moins depuis le déluge, lorsque Noé, victime de son ignorance, commit l'imprudencé de boire du vin fermenté, produit de la vigne qu'il avait cultivée sans la connaître. Pouvait-il supposer qu'un fruit aussi doux et bienfaisant lui fournirait une boisson aussi dangereuse ? Et, en ayant goûté, pouvait-il deviner l'effet que cette boisson piquante allait produire sur son cerveau ? Que ceux qui se prévalent de l'exemple du pieux patriarche pour boire plus que de raison se demandent s'il y a quelque raison de penser qu'il ait jamais goûté de nouveau à ce perfide breuvage autrement qu'avec les plus grandes précautions ! Il semble plus que probable encore qu'il n'en aura plus jamais bu, ... mais qu'il aura cherché quelque autre moyen d'utiliser et de conserver les raisins. S'il n'en est rien dit, c'est que le but du récit n'est pas seulement de mettre en garde contre

10, et de rattacher les destinées des diverses nations prophétie prononcée à cette occasion par Noé.

25. Si *Canaan* est le seul des descendants de Cham qui retombe la malédiction méritée par Cham, c'est que aussi il s'était associé à l'attitude méprisante de son père. D'après une antique tradition, ce serait lui qui, ayant vu Noé ivre, en aurait parlé en riant à son père, qui, à son tour, l'aurait signalé à ses frères. — En vertu de la loi de l'hérédité, quand on fait le mal, on fait toujours de mal qu'on ne peut le prévoir. Il convient cependant de rappeler que les Cananéens eurent à supporter le châtiment mérité par leurs propres crimes.

26, 27. Le trésor de *Sem*, c'est son Dieu ; celui de *Japhet* (« qu'il étende »), c'est un vaste territoire, ou des biens restres. Mais, en « habitant dans les tentes de Sem », *Japhet* a souvent adopté la piété de son frère... Si « le salut est des Juifs », descendants de Sem, nombreux sont les Juifs qui en ont bénéficié ; et si Cham a été trop souvent asservi et maltraité, beaucoup de Chamites font aussi partie du peuple de Dieu (Rm. 5 : 20 b, 21).

### D). 10-11 : 9. Origine de la diversité de langues et des nationalités

Comment s'accomplit la prophétie grandiose de Noé (9 : 27) ? C'est ce que dit le ch. 10, très succinctement.

a) 10. Les soixante-dix rameaux de la nouvelle humanité (On n'arrive à ce chiffre qu'en additionnant tous les rameaux énumérés dans ce chapitre, ceux des pères s'ajoutant à ceux de leurs enfants.)

Bien qu'il fût l'aîné, Sem est mentionné le dernier : il faut d'abord éliminer d'abord ses frères.

2-5, les sept fils de *Japhet*, et sept de ses petits-fils : *Gomer*, probablement les Cimbres, ou peut-être les Cimmériens ; *Magog* (Ez. 38 et 39), les Scythes, Russes, ou autres Slaves ; *Madaï*, les Mèdes, *Javan*, les Grecs, *Tubal* et *Méshec*, les Arméniens et Caucasiens (?), *Thiras*, peut-être les Etrusques. On peut voir dans les Scandinaves, dans une tribu des Cimmériens et dans les Arméniens, les autres descendants de *Gomer*, et reconnaître *Elisha*, *Tarsis*, *Kittim* et *Dodanim* dans les noms de l'Elide, de Tartessos (Espagne), de Chypre (Chypre), et de Rhodes (Dodanim étant probablement une faute pour Rhodanim, 1 Chr. 1 : 7).

6-20, les quatre fils de *Cham* et 25 de leurs descendants. Le nom de *Cush* désigne tantôt les Ethiopiens (Es. 18 : 2, Ez. 29 : 10 ; Jér. 13 : 23, etc.) tantôt les Assyriens, ou peut-être les habitants à l'O. de l'Hindou-Kouch (Gn. 2 : 13), ce

de l'Égypte (capitale : Méroé ; Es. 43 : 3 ; 45 : 14) ; *Havila*, primitivement le long du Golfe Persique (Gn. 2 : 11), puis plus tard, peut-être, ailleurs, en Arabie (Gn. 25 : 18 ; 1 S. 15 : 7). *Sabta*, Arabie Heureuse ; *Raama*, à l'E. de l'Arabie, près du Golfe Persique, Ez. 27 : 22 ; ses fils, *Scheba* et *Dedan*, habitaient, semble-t-il, l'un l'Arabie Heureuse, l'autre les bords du Golfe Persique. Enfin *Sabteka* semble avoir donné son nom à la ville de Samudaké, sur la rive orientale de ce même Golfe Persique.

*Mitsraïm* désigne toujours l'Égypte, ou, semble-t-il, les deux Égyptes, la Haute et la Basse-Égypte ; *Put*, une partie de la Libye (Nah. 3 : 9) ; et *Canaan* les divers peuples qui occupaient la Palestine avant les Israélites, 15-19, mais plus spécialement ceux des environs de Sidon et du Jourdain (Nb. 13 : 29 ; Jos. 11 : 3).

Au nombre des descendants de Cusch, *Nimrod* s'est signalé, non seulement comme un « puissant chasseur » aux yeux mêmes de l'Éternel, et par conséquent comme un bienfaiteur de son pays, débarrassé ainsi d'une trop grande affluence de bêtes féroces, mais aussi comme le fondateur du premier Etat solidement organisé ou du premier empire, qui comprenait plusieurs villes importantes, entre autres Babel, puis Ninive, qu'il « bâtit », c'est-à-dire, probablement, dont il fit une place forte, en l'unissant, au moyen de puissants remparts, à Rehoboth-Ïr, à Calach, et à Résen, 8-12. (1)

13, 14. Sauf les *Caphthorim* (les Crétois), tous les peuples indiqués ici comme descendants de Mitsraïm doivent probablement avoir habité l'Égypte. Les *Casluhim* auraient occupé l'extrémité N.-E. du Delta et en auraient fait partir les habitants, les *Philistins*, venus on ne sait d'où, et qui, de la Crète, où ils s'étaient d'abord réfugiés, sont venus dans le pays qui a pris d'eux le nom de Palestine (Am. 9 : 7 ; Dt. 2 : 23 ; Jér. 47 : 4).

21-31. Les cinq *filis de Sem*, et 21 descendants de deux d'entre eux. — En appelant *Sem* le « père de tous les fils d'Héber », Moïse explique pourquoi Japhet et Cham ont passé avant lui : c'est d'Héber et de ses descendants qu'il désire parler. S'il mentionne les quatre fils d'*Aram* (la Syrie et la Mésopotamie, 2 S. 8 : 6 ; 10 : 6 ; Gn. 24 : 10), c'est un peu à cause d'*Uts*, patrie de Job (N.-E. d'Edom, Lm. 4 : 21), mais surtout parce que Charan et Ur peuvent se réclamer d'*Aram* (Dt. 26 : 5 ; Os. 12 : 13). Laissant de côté les autres

(1) 44. Traduire : Etant allé, de ce pays-là, en Assur, il bâtit Ninive... Note du réviseur : Nimrod pourrait aussi être considéré comme le fondateur du premier empire militariste. Babylone est devenu, dans la Bible, le symbole de l'effort humain pour devenir puissant, riche et heureux sans Dieu. A cet idéal, la Bible oppose celui de Jérusalem ou du Royaume

fils de Sem, *Elam* (à l'E. de Babylone), *Assur* (au N.-O. de la Lydie, en Asie-Mineure), il s'attache à *Arpacsad* (Chaldéens ou Casdim), et à ses descendants, jusqu'à la troisième génération, mais en réservant pour le chapitre la généalogie de Tharé, le père d'Abram. *Héber*, petit-fils d'Arpacsad, eut deux fils. Il appela l'aîné *Péleg* (partage) en souvenir du grand événement qui avait précédé sa naissance. Il peut-être de plusieurs années, la dislocation de l'humanité. Le fait de la confusion des langues. Les 13 fils de *Joktan* (« petit »), ont probablement tous donné naissance à des tribus arabes, 30, litt. : « Leur demeure fut la région d'Orient, à partir de Mésa, dans la direction du phar », soit, en gros, tout le S. et le S.-E. de l'Arabie.

32. L'addition de tous ces noms des « fils de Noé » donne le chiffre de 70, qui est ainsi devenu une sorte de chiffre symbolique qui désigne l'ensemble de l'humanité et plus spécialement de l'humanité non Israélite, « les nations » ou « Gentils ». (Voir p. 12, bas).

b) 11 : 1-9. La *tour de Babel*. — 1-4. A mesure que l'homme s'éloigne de Dieu, croyant pouvoir se passer de Lui, son orgueil va grandissant : toujours séduit par le serpent, s' imagine être plus grand, plus viril, plus homme, et ne voit pas combien son orgueil fait de lui un être plus mesquin. Ce n'est que dans une humble communion avec Dieu que l'homme devient vraiment homme. Ce v. 4 « Je suis » fait une sorte de déclaration de guerre à Dieu, une révolte contre l'ordre précis de 9 : 1.

5-8. Ps. 33 : 10-15 ; Lc. 1 : 51 ; Pr. 16 : 5, 18 ; Ps. 2 : 1-2.

Ils se croyaient sûrs de la réussite de leur entreprise, ne pouvant prévoir pareille catastrophe. Si humiliant que soit ce châtement, et si riche en conséquences pénibles, il n'a pas été sans porter certains fruits excellents, tels qu'un enrichissement considérable pour la pensée, chaque langue a développé ses beautés, ses particularités utiles, ses possibilités, c'est la littérature son caractère propre et ses richesses spécifiques. Et cette diversité a été, lors de la Pentecôte, l'occasion de manifester de façon merveilleuse et la puissance de Dieu, l'unité de la race humaine, et surtout du peuple de Dieu. Rm. 15 : 5, 6 ; Ep. 4 : 4-6 ; Jn. 17 : 11, 21-23.

Au nombre des conséquences fâcheuses de cette « confusion », il paraît presque certain que l'on peut attribuer le *polythéisme*, chaque nation prétendant avoir son Dieu protecteur, et bientôt chaque ville et chaque village en sorte que bientôt il y eut une multitude infinie de divinités, non seulement protectrices, mais rattachées à toutes les activités de la vie humaine.

Il va sans dire qu'on ignore absolument quelle était la langue unique et primitive.

Du sein de cet amas de nations, et avant que les derniers vestiges des révélations accordées à Noé ne soient effacées, Dieu va se former un peuple particulier, chargé de conserver et d'accroître sans cesse ce trésor religieux, pour le remettre plus tard en circulation dans le monde.

## DEUXIÈME PARTIE

Chap. 11:10 à Chap. 50:26

### LES PATRIARCHES OU LES ORIGINES DU PEUPLE DE DIEU

Ce qui distingue et caractérise le peuple de Dieu, c'est la vie spirituelle ; et la constante manifestation de la vie de l'esprit, c'est la foi, Hébr. 11 : 6, 16. Puisque c'est le doute, la méfiance à l'égard de la sainteté et de l'amour de Dieu qui a été la cause première du péché, p. 22, Dieu cherche toujours à créer à nouveau dans les cœurs la foi, la confiance en son cœur de Père, en son amour saint et juste, paternel et fidèle. Tel est le but des dispensations diverses de Dieu à l'égard des siens et de l'éducation qu'il leur donne, tant par le moyen des promesses qu'il leur fait que par les épreuves auxquelles il les soumet.

Il ne faut donc pas nous attendre à ce que la Bible nous donne des biographies détaillées et complètes des personnages dont elle parle. Elle ne nous raconte que ce qui peut nous être utile pour notre propre vie spirituelle, c'est-à-dire ce qui a rapport à la formation de la foi, à ses tentations, aux écueils et aux dangers qui la menacent. Aussi ne nous voile-t-elle point les fautes de ses héros, les défaillances de leur foi en particulier, les pièges qui les ont fait broncher.

#### A). Abraham ou l'obéissance de la foi

11 : 10 à 25 : 18.

a) 11 : 10-32. *De Sem à Abram* (cf. 10 : 21-31). — 10. Né lorsque Noé avait (5 : 32) 500 ans révolus, donc au cours de sa 501<sup>me</sup> année, Sem avait 99 ans lors du déluge (7 : 11). Deux ans après, il était dans sa 101<sup>me</sup> année, il avait 100 ans révolus. Depuis 10 : 22. Apparemment semble être le tra-

sième fils de Sem. Mais il paraît probable que ces : se suivent là plutôt dans l'ordre géographique, commençant par Elam, situé droit devant Ur (à l'E.), et par Assur (à N.), pour en arriver, en passant par Arpacsad (La Chalmitte) à Lud (Lydie, S.-O.), et à Aram (Syrie, O.). La généalogie de 10 : 21-31 s'était arrêtée à Péleg et à ses neveux, les fils de son frère, dont il n'est plus question ici ; c'est Péleg qui est l'ancêtre de Tharé (ou Térach), le père d'Abram et de 29. Abram appelle Saraï sa sœur (20 : 12), fille de son père ce qui pourrait signifier, d'après une tradition rapportée par Josèphe, petite-fille de Tharé, fille de Haran, appelé Jisca, proprement nièce d'Abram ; et à la fois nièce et sœur de Nachor. — 31. D'après la tradition rapportée par Etienne (Ac. 7 : 2-4), c'est sur l'ordre du « Dieu de gloire » qu'Abram quitta Ur avec son père (conformément à Gen. 15 : 7 et Néb. 9 : 7). Pourquoi resta-t-il, comme l'affirme le texte, à Charan jusqu'à la mort de son père ? On doute parce que celui-ci ne voulait pas aller plus loin et rester seul à Charan. (32. Au lieu de 205 ans, il faut probablement lire, avec le Pentateuque samaritain, 145 ans, puisque Tharé avait 70 ans à la naissance d'Abram, et ce de 75 ans à son arrivée en Canaan, 11 : 26 ; 12 : 4). Dieu avait donc, pour réitérer l'ordre donné à Abram, de pouvoir le faire sans placer Abram devant un conflit de devoirs.

b) 12 : 1-9. *Vocation d'Abram.* — 1-3. L'obéissance d'Abram dépendra de sa foi aux promesses de Dieu. Sans dire encore ce que sera le pays où il lui ordonne d'aller, dans quelles conditions il s'y trouvera, sans même en lui en promettre la possession, il lui fait cependant de nombreuses promesses couronnées par la plus mystérieuse et la plus invraisemblable : « Toutes les familles de la terre seront bénies en toi. » Comment, dans la pensée d'Abram, Dieu accomplirait-il cette promesse sublime ? N'importe ; elle devait avoir pour lui au moins deux conséquences bénies : elle devait créer en lui et multiplier à l'infini le sens de la *charité*, élargir son horizon, l'habituer à penser aux autres avec amour, à voir dans tous les hommes des frères, des objets de l'amour de Dieu et de son propre amour, à bien des siècles avant Térence : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne saurait m'être étranger » ; et, par là même, lui inculquer un sentiment profond de sa *responsabilité*, la crainte de faire quoi que ce fût qui pût empêcher Dieu d'accomplir cette merveilleuse promesse, l'ambition sainte de devenir en effet entre les mains de Dieu un instrument de bénédiction pour l'humanité tout entière...

Ce ne fut qu'une bonne trentaine d'années plus tard,

compléta et éclaira quelque peu cette incroyable promesse en en remplaçant les derniers mots par : « en ta postérité. » (22 : 18). Mais cette modification ne fut en réalité qu'une adjonction ; la première promesse subsiste, et elle ne cesse pas de s'accomplir partout où l'histoire d'Abraham est racontée, partout où son exemple est suivi et où il a des imitateurs et des fils, Gal. 3 : 29 ; et si nous sommes héritiers, ne devons-nous pas faire aussi nôtre cette promesse grandiose, et demander à Dieu de faire de nous des instruments de bénédiction universelle ?...

N'y a-t-il pas dans cette promesse inattendue comme une première contre-partie, ou comme un premier baume versé sur la plaie immense causée par la tour de Babel ? L'humanité disloquée ne doit pourtant pas se désagréger entièrement. Elle doit rester une, et elle le sera dans la mesure où chacun cherchera le bonheur des autres, prendra à cœur leurs intérêts avec amour.

Quel pédagogue incomparable que le Dieu d'Abraham ! Pour faire croître dans le cœur de son enfant la foi et l'amour, il se borne à y semer un ordre en l'appuyant d'une promesse d'une teneur inouïe, d'une ampleur dépassant toute imagination, à la fois très vague et très précise, tellement divine et digne de Lui, qu'Abram ne peut que la serrer dans son cœur et obéir à l'ordre divin. Et désormais toute sa conduite sera inspirée par cette promesse ; et il sera coupable dès qu'il s'en écartera. Ah ! si seulement tous ceux qui se regardent comme les héritiers d'Abraham se regardaient comme les héritiers de cette promesse et en comprenaient la beauté, comme l'Eglise tout entière serait missionnaire, serait active et florissante !... Le Ps. 47 n'est-il pas comme un écho magnifique de cette glorieuse promesse ?

Remarquons encore que la promesse concerne toutes les familles de la terre ; ce mot n'a-t-il pas été choisi intentionnellement, de préférence à celui de nations, comme pour rappeler l'importance de la famille et de la vie de famille lorsqu'il s'agit de la bénédiction divine ? (cf. 18 : 18, 19). Lorsque les souffrances inexprimables de la croix firent monter aux lèvres de Celui qui fut par excellence la « postérité » d'Abraham le soupir angoissé du Ps. 22, ne dut-il pas être réconforté par la conclusion du psalmiste (23-32), et particulièrement par la promesse du v. 28 : « Toutes les familles des nations se prosterneront devant ta face » (litt.), promesse qui dut lui rappeler celle qui nous occupe ici ?

4. « C'est par la foi qu'Abraham obéit... et partit, sans savoir où il allait » (Hébr. 11 : 8). Une foi qui n'obéit pas n'est qu'une foi hypocrite ou illusoire, et une obéissance qui ne procède pas de la foi n'est qu'une obéissance servile ou passive, qui ne saurait être agréable à Dieu. Tandis que l'obéissance

ne part avec Abram que par affection pour Abram, ou ne pas rester seul à Charan, ou dans l'espoir d'avoir plus de bénédictions promises à Abram, celui-ci sort de Charan uniquement par obéissance, parce qu'il croit d'un cœur aux promesses de son Dieu. Sans doute il ne sait pas ce qui l'attend ; il ne se doute peut-être pas, en quittant la maison de Charan, qu'il devra vivre désormais, et pendant 100 ans, sous une tente ; qu'il n'aura dans sa nouvelle patrie d'autre territoire qui soit vraiment sien que son tombeau ; qu'il n'y bâtira d'autres constructions que des autels... porte ! Dieu a parlé, Dieu est amour, Dieu a le droit d'être obéi avec amour et une confiance enfantine : « Abram crut en l'Eternel, comme l'Eternel le lui avait dit. » (litt.)

5, 6. Venant du N. probablement, par Damas, nos patriarches s'avancent jusqu'à Sichem et au bosquet de térébinthe (appelé têt que « chênes ») de Moré (Dt. 11 : 30), où se trouvaient autrefois être un de ces nombreux bocages sacrés dont les Israélites firent plus tard leurs hauts-lieux. S'ils s'attendaient à trouver un pays plus ou moins neuf qu'ils pourraient acquiescer à coloniser, leur déception dut être grande : le pays était déjà si damment peuplé, et quelle population ! Des idolâtres rompus !... On comprend que l'Eternel ait jugé nécessaire de venir encourager la foi d'Abram en se montrant à lui (première apparition divine mentionnée dans la Genèse, cependant Ac. 7 : 2), — et en promettant à sa postérité la possession de ce pays, 7. Et la réponse de la foi d'Abram à son Dieu fut l'érection d'un premier autel, sorte de reconnaissance de la possession du pays, au nom du Dieu vivant et vrai, et d'un engagement de soumission et de confiance au Dieu qui ne mentirait, acte d'adoration aussi grand que simple et élémentaire.

Puis ils poussent leur exploration plus loin vers le Sud, dans les Monts d'Ephraïm, ils campent entre Ai et ce lieu où Jacob devait appeler Béthel (28 : 19). Partout des villages, des villes !... Abram va-t-il exhaler son désappointement, se répandre en récriminations ?... Là encore « il bâtit un autel à l'Eternel, et il invoqua le nom de l'Eternel », avant de reprendre ses marches et de s'avancer campement en campement vers le Midi, c'est-à-dire vers la contrée verdoyante, mais rocailleuse et peu fertile que l'on appela plus tard le Désert de Juda, 9.

Jusqu'ici Abram a marché de foi en foi. Mais s'attendait-il à la hauteur d'une épreuve imprévue ?...

c) 12 : 10-20. *Abram en Egypte.* — Sans attendre l'ordre de son Dieu, sans lui demander ni conseil ni permission, Abram se transporte en Egypte pour fuir la famine, et, comme dit le texte, « craint de dire à l'Eternel que son Dieu est le Dieu d'Abram ». Celui qui lui avait fait les promesses était incapable de tenir et de lui conserver la vie sans un mensonge de sa part. C'est là que Samé, il est certain, se fâcha dans une

dissimulation bien indigne de quelqu'un qui a l'ambition d'être en bénédiction à toutes les familles de la terre, 10-13. — Pour mieux atteindre sa conscience, Dieu frappe, non pas Abram directement, mais ce Pharaon (1) qui l'a comblé de biens, 14-17, et qui apprend sans doute alors de la bouche de Saraï elle-même comment il a été trompé.

Quelle humiliation pour Abram, de s'entendre reprocher sa conduite coupable par un souverain païen ! De constater qu'au lieu d'apporter aux Egyptiens une bénédiction, il leur a fait du mal ! 18, 19 ; Ps. 105 : 13-15. Aussi rentre-t-il en Canaan, chassé par Pharaon, plus riche, non seulement en biens terrestres qui devaient peser sur sa conscience, mais en expériences humiliantes qui ne lui furent sans doute pas inutiles. — C'est probablement au nombre des esclaves donnés par Pharaon que se trouvait cette Agar qui devint, une dizaine d'années plus tard, la mère d'Ismaël.

d) 13. *Séparation d'avec Lot.* — 1-4. Avec toutes ses richesses, le premier besoin d'Abram est d'aller implorer le pardon de Dieu en l'invoquant de nouveau devant l'autel qu'il lui avait érigé près de Luz, et qui semble avoir déjà pour lui le droit de s'appeler Béthel, «Maison de Dieu». Là, son humiliation fut féconde, à en juger par son attitude à l'égard de Lot.

5-13. Abram aurait été en droit de dire à Lot : Je suis l'aîné ; c'est à moi que ce pays a été promis ; c'est donc à moi de choisir la région qui me convient, à toi de me céder la place. Mais il pense aux droits de Dieu plus qu'aux siens ; cette abondance de biens provient de la faute qu'il a commise en Egypte ; le mieux est de s'en remettre à Dieu, et par conséquent de laisser à Lot la faculté de choisir le territoire qui lui plaira : c'est par la foi donc qu'il agit de nouveau dans cette circonstance délicate ; et il fait l'expérience que c'est bien aux débonnaires que Dieu accorde la terre (Ps. 37 : 11 ; Mt. 3 : 5).

Quant à Lot, sa vie spirituelle est si peu développée que sa conscience ne semble pas même l'avoir averti de son manque d'égards envers son oncle ; il n'hésite pas à mettre à profit l'offre généreuse qui lui est faite. « Lot leva les yeux, et vit »... Il lui aurait fallu d'autres yeux pour discerner ce qu'était l'état moral de « toute la plaine du Jourdain » qu'il « choisit pour lui ». Il ne se doutait pas vers quel abîme de maux, de souffrances et de péchés son choix égoïste allait

(1) Les souverains de l'Egypte étaient appelés «Pharaon», «Grande maison» à peu près comme les sultans de la Turquie se sont fait appeler «la Sublime Porte». A en juger par les cadeaux dont il comble Abram, ce Pharaon semble avoir appartenu à la dynastie des Hékôs ou «ois pas-

l'entraîner... (Es. 5 : 21 ; Pr. 3 : 5-7).

14-16. Dieu ne laisse jamais sans récompense un service fait par amour et obéissance (Hébr. 6 : 10 ; Mt. 10 : 25 : 40). Il confirme, précise et complète les promesses de 12 : 2 et 7, mais sans rappeler celle de 12 : 3. Ce qui rassurera pas Abram de s'en souvenir, comme va le montrer le ch. 14.

18. Ce pays promis à sa postérité future, il le possède selon l'ordre de l'Éternel, et il en prend possession par la guerre en bâtissant encore un autel.

D'après 14 : 13, 24, Mamré s'était lié d'amitié avec Eschcol. Son nom resta attaché au flanc oriental de la colline sur laquelle se trouve l'O. d'Hébron (23 : 17, 19), à environ 35 km. au S. de Hébron salem.

e) 14. La première expédition guerrière mentionnée dans la Bible. *Melchisédec*. — Jusqu'ici, Abram ne semble pas avoir eu une âme guerrière. A l'ouïe de la catastrophe qui a atteint Lot, il eût pu se borner à le plaindre, tout en se félicitant que Dieu punissait ainsi sa cupidité ; y pouvait-il être autre chose ?... Mais (Pr. 24 : 11, 12) n'est-ce pas son devoir de s'opposer au mal, pour peu que ce lui soit possible ? La victoire sera-t-elle en bénédiction à toutes les familles de la vallée ? s'il ne donne pas l'exemple du courage et du dévouement désintéressé ? Qu'il fasse donc ce qu'il peut, son exemple sera certainement suivi... Il choisit donc l'élite de son personnel, 318 hommes courageux ; et Mamré, Eschcol et Aner en font peut-être autant. La victoire de cette troupe apparaît comme une réponse divine à la foi d'Abram (1), et la bénédiction de Melchisédec vient mesurer le succès au sceau divin sur l'approbation donnée à l'entreprise et chevaleresque du patriarche. Que ne voit-on de nos jours quelques vaillants Abrams prendre aussi les armes pour venir au secours des victimes de la rapacité et de la cruauté des oppresseurs turcs ou bolchévistes !... Par amour du gain, et encore que par horreur de la guerre, on préfère pactiser avec les puissants bandits... « Malheur à ceux qui appellent le bien, et le bien mal ! » (Es. 5 : 20). Malheur à ceux qui sont mandent, comme Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère ? »

14, 15. *Dan* s'appelait alors *Lais* (Jug. 18 : 24-27), du nom de la ville que Béthel s'appelait encore Luz, et Hébron Kirjat

(1) Eschcol semble avoir donné son nom à la vallée fertile de la plaine de Jérusalem. Nb. 13 : 24, et pp. Ni lui, ni son frère Aner ne sont mentionnés dans la Bible. Ni les rois des 5 villes de la plaine, ni les 4 rois coalisés contre eux ne sont plus mentionnés ailleurs dans la Bible. Mais ces derniers ont laissé leurs noms sur des inscriptions récemment déchiffrées. A Jérusalem, le roi des Elamites, Kédorlaomer, s'appelait probablement Kédor

Dan était au pied S.-O. de l'Hermon, à au moins 70 kil. de Damas, au N. (« à gauche ») de laquelle encore était *Hoba*.

17, 18. Deux souverains viennent au-devant d'Abram, et le rencontrent dans la *Vallée du Roi*, voisine de Jérusalem (2 S. 18 : 18), appelée alors encore *Salem* (« la paix »). *Melchisédec* n'apparaît, semble-t-il, que pour bénir Abram, comme s'il ne régnait que pour bénir. C'est le type parfait du Roi-Sacrificateur, comme le donnera à entendre plus tard le Ps. 110, et comme l'expliquera enfin, beaucoup plus tard encore, l'Épître aux Hébreux (7 : 1-25). On ne peut que voir en lui un représentant des hommes pieux de ce temps qui avaient conservé le souvenir des antiques révélations divines, au milieu du paganisme envahissant. Mais le mystère même qui enveloppe ce personnage met en relief le mystère de l'inspiration ou de l'action du Saint-Esprit dans les Écritures. Seul Il savait, quand la Genèse fut écrite, pourquoi l'apparition de ce roi devait être mentionnée, et mentionnée de cette façon. C'est encore Lui, le Saint-Esprit, qui fait voir à David ce qui distingue ce roi de tous les autres, ou ce sacrificateur de tous les autres, de sorte qu'il devient dès lors le type du Messie, en attendant le jour où l'Épître aux Hébreux en détaillera les richesses.

19. Quel encouragement pour Abram d'entendre, dans ce pays de païens, quelqu'un qui adore aussi le Dieu vivant et vrai, et qui l'appelle « le Dieu très haut, le Créateur des cieux et de la terre » (litt. : « Celui qui a formé les cieux et la terre »), et qui en est donc le Maître souverain, qui a le droit d'en disposer à son gré ! C'est Lui qui a donné à Abram la victoire, 20. En ce roi qui le bénit lui-même et qui bénit Dieu, Abram reconnaît un personnage sacerdotal, un médiateur entre Dieu et les hommes, et, tout en acceptant la collation offerte par Melchisédec (« roi de justice »), il lui fait hommage de la dîme de tout le butin. On voit que l'usage des dîmes remonte à une haute antiquité, indice ou souvenir de la révélation primitive des droits de Dieu. La dîme a l'avantage d'établir une règle, ou un minimum. Ne donner peu ou beaucoup que selon l'inspiration du moment, c'est risquer de donner trop peu, et de moins en moins. Ce ne devrait jamais être moins que la dîme (Pr. 3 : 9).

21. A la vue de cet incident, le roi de Sodome se rend mieux compte de la reconnaissance qu'il doit à Abram, semble-t-il, et il cherche à la lui témoigner royalement. Mais, de son côté, Abram ne veut pas risquer de laisser échapper l'occasion d'être en bénédiction à quelqu'un, et, non moins royalement, 22, 23, il prend à témoin ce « Dieu très haut, Souverain des cieux et de la terre », qui lui a donné la vic-

armes. Il n'accepte aucune récompense de la part des mes, surtout pas des gens corrompus de Sodome. C'est Dieu qui le récompensera, 15 : 1. Son refus a dû froisser le roi de Sodome, et Saraï lui a peut-être reproché d'avoir manqué une occasion unique de se fixer dans la terre promise. L'ennemi en profite pour tâcher de décourager Abram.

f) 15. La récompense : *promesse d'une postérité abondante, et alliance* marquée d'un sceau divin. — 1. « Ne t'inquiète point » une vengeance de Kédorlaomer et de ses alliés. « c'est moi qui suis ton bouclier, et ta récompense sera grande », digne du « Dieu très haut, le Souverain des cieux et de la terre ».

2. La réponse d'Abram signifie à peu près : Que faut-il de la récompense la plus magnifique, si je n'ai pas de Dieu avec qui en jouir?... La tradition rapporte qu'Abram séjourna à Damas au cours de sa migration de Chanaan, et même qu'il y aurait régné. C'est alors qu'il se serait attaché à lui. Il ne faudrait donc pas traduire « Né dans ma maison », mais : « Attaché à ma maison ».

4-6. La promesse de 13 : 16 est confirmée et renforcée d'une manière à la fois plus poétique et plus incisive ; il faut que Abram ne puisse plus regarder le ciel étoilé sans adorer Dieu très haut, le Créateur de ces millions de mystérieux anges minaires chargés de rappeler au patriarche l'infinie grandeur de la puissance de son Dieu et l'infinie richesse de ses inépuisables ressources. « *Et Abram eut foi en l'Eternel, et l'Eternel le lui imputa à justice* ». Plus la promesse était incertaine ou pouvait sembler — incroyable, plus Abram réjouit le cœur de Dieu en repoussant toute pensée de doute (Rm. 4 : 3 ; Gal. 3 : 6). Doubter, c'est faire injure à Dieu, racine de l'injustice. Dieu est donc infiniment sage et juste en justifiant celui qui a la foi en Jésus » (Rm. 3 : 26) : celui qui croit que Jésus « a porté en son corps sur le bois la croix les péchés de nous tous, que « le châtement qui nous apporte la paix est tombé sur Lui », celui qui croit à l'amour inconditionnel et gratuit du Dieu très saint et à son pardon entier et sans réserve, immédiat et sans conditions. Mais la mort expiatoire de J.-C. ne sert de rien à celui qui n'ose pas croire et demander le pardon. C'est « par la foi » que « le juste vivra » (Rm. 1 : 17) ; « *sans la foi, il est impossible d'être agréable à Dieu* » (Hab. 2 : 4 ; Rm. 1 : 17 ; Gl. 3 : 11 ; Hébr. 10 : 38 ; 11 : 6). La vraie postérité d'Abram, ce sont, en réalité, tous ceux qui ont la foi d'Abraham (Gl. 3 : 7 ; Rm. 4 : 11, 12) ; et notre foi sera contagieuse, plus nous hâterons le jour de la gloire, cette postérité sera aussi nombreuse que les étoiles...

Comme Dieu rappelle à Abram sa promesse relative à la postérité (12 : 12-17), le père des croyants

mettre en doute cette promesse, ose pourtant demander à Dieu de l'appuyer ou de la confirmer au moyen d'un signe, et Dieu lui accorde sa demande, 7-9. C'était l'usage, pour conclure un pacte, de partager une victime et de passer entre les moitiés de l'animal immolé (Jé. 34 : 18), comme pour déclarer que celui qui violerait le pacte ainsi conclu serait aussi coupé en deux... Mais ici Abram n'a pas à passer entre les moitiés d'animaux, puisqu'il n'a point de conditions à remplir : c'est gratuitement que Dieu conclut une alliance avec lui, et Dieu seul s'engage à tenir ses promesses ; tout est grâce de la part de Dieu, et Abram n'a qu'à fournir les animaux — (que Dieu lui a gratuitement donnés) — et à chasser les oiseaux de proie qui surviennent, 11 ; tout comme le croyant doit chasser les doutes qui ne manquent pas de venir s'abattre sur lui et tenter de lui enlever sa foi. Puis Abram doit encore lutter contre le sommeil, l'engourdissement ou l'affaiblissement de sa vie spirituelle, contre la crainte ou l'anxiété que fait aisément naître l'obscurité, l'ignorance, ou l'incompréhension des voies de Dieu, 12. Autant de signes ou de présages plus ou moins symboliques de ce qui doit précéder l'accomplissement des promesses divines, 13-16. Ne devons-nous pas, nous aussi, regarder les afflictions diverses auxquelles nous sommes exposés comme des signes précurseurs de la gloire qui nous attend ? (Ac. 14 : 22 ; 1 Th. 3 : 3, 4 ; 1 P. 4 : 12, 13). — La remarque finale, 16 b, est destinée à faire prendre patience à Abram : Tu ne veux pourtant pas que je commette un acte qu'on pourrait taxer d'injuste, déposséder les habitants de Canaan avant qu'ils l'aient pleinement et incontestablement mérité... La nuit venue, 17, nuit particulièrement sombre, Dieu répond par un signe saisissant à la demande d'Abram : à la « fournaise fumante » de l'Egypte succèdera la flamme glorieuse de la délivrance (Es. 48 : 10 ; 62 : 1) ; et dans l'une comme dans l'autre Abram doit voir le Dieu de toute grâce qui passe entre les moitiés d'animaux et qui s'engage à demeurer fidèle à l'alliance qu'il veut bien conclure avec son serviteur, 18-21. Dieu connaît chacun des peuples dont il fait ici l'énumération à Abram, comme pour lui dire : Tu ne connais pas toutes ces populations ni toutes les contrées qu'elles occupent ; mais moi, je les connais, je sais ce qu'elles valent, et je saurai comment mettre ta postérité en possession de tout ce pays... (1 R. 4 : 21, 24).

g) 16. *Agar et Ismaël*. — 1-3. Si Abram avait peut-être 80 ans, lors des événements racontés dans les chapitres précédents, il en a 85 maintenant ; mais ces récits se succèdent sans autre, comme pour nous avertir qu'une défail-

rieux. « Abram écouta la voix de Saraï ». S'il avait prêté l'oreille à la voix de Dieu, il l'aurait certainement entendue, et cette voix-là, parlant dans sa conscience, aurait demandé s'il avait le droit de mettre en doute la puissance de Celui qui lui avait promis une postérité nombreuse que les étoiles ; il aurait discerné dans l'attitude de Saraï et dans sa proposition une suggestion du péché ancien. Sans doute, nous ne devons pas oublier que cet égard la conscience morale était encore peu éclairée que la polygamie était regardée comme licite. Dieu n'a pas mentionné Saraï en promettant à Abram une postérité, et Saraï elle-même offrant Agar à son mari, le prophète Malachie (2 : 15) peut en quelque mesure excuser ce fait, puisque Dieu ne le condamne pas expressément. Il se borne en effet, à laisser cette défaillance de foi porter ses fruits amers : les faits parleront suffisamment haut pour faire sentir à Abram que Dieu ne l'approuve point (Job. Pr. 1 : 31).

4-6. « L'outrage qui m'est fait retombe sur toi ». Abram comprend-elle la gravité de sa faute ? Elle a certes le droit de regarder Abram comme plus coupable qu'elle (Lc. 12 : 10). Aussi se garde-t-il de rappeler à Saraï que c'est elle qui a donné Agar : rien ne l'obligeait à accepter ce cadeau en violation de sa foi. Il se borne à lui faire sentir qu'elle est toujours sa seule épouse proprement dite, et qu'Agar n'a cessé d'être sa propriété à elle. Et la malheureuse égyptienne, se sentant comme environnée d'ennemis, n'a d'autre issue que d'essayer de rentrer dans sa patrie. Le désert de Shur, 7, sépare la Palestine de l'Égypte ; 25 Ex. 15 : 22 ; 1 S. 15 : 7 ; 27 : 8).

7-12. Se sentant coupable et impuissant, Abram a voulu douter remis ce qui l'oppressait à Celui qui peut seul pardonner, mais réparer, et « faire concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment ». Et Dieu envoie l'ange à Agar au moment psychologique où, assise à l'entrée d'une source, en plein désert, elle se demande, non sans angoisse, comment elle pourra venir à bout de sa téméraire entreprise... Elle a appris à connaître le Dieu d'Abraham, Dieu vivant, 14, et aux premiers mots de l'ange, qui lui fait connaître quelle est sa condition, et par là même où elle doit se trouver, sa conscience parle, et elle sent le besoin de se justifier : si elle s'enfuit, c'est qu'il lui semblait impossible de rester plus longtemps auprès de cette maîtresse qui la maltraitait... L'ange commence (9) par lui montrer son devoir : aller s'humilier, se dire que c'est pure grâce à elle d'avoir un enfant dans son sein, et que, loin de mériter sa maîtresse, elle doit plutôt lui témoigner une haine

rager, car il voit qu'elle est résolue à obéir, l'ange lui fait une première promesse magnifique, 10. Et voyant qu'elle accepte humblement ce qu'il lui dit, il ajoute que cet enfant promis est un fils ; que cet enfant devra, par son nom même, lui rappeler, à elle d'abord, mais aussi à Saraï, que le Dieu d'Abram est le Dieu vivant, qui entend les plaintes et les soupirs comme les prières, 11. Et enfin, 12, il esquisse à l'avance la physionomie morale de ce fils promis : ce fils d'esclave sera l'indépendance même,... et il aura des frères,... il ne sera pas l'héritier...

C'est la première fois, à notre connaissance, que Dieu charge un ange — à moins que ce ne soit son vrai Représentant, son Fils unique, comme plusieurs le supposent, — d'un message à porter visiblement à un être humain. Ce n'est pas à Abram, — Dieu pouvait lui parler autrement, — c'est à une âme encore ignorante et peu développée, qui apprend ainsi à connaître le Dieu vivant, le Dieu qui entend la prière et qui prend connaissance des souffrances de ses créatures (Ps. 65 : 3 ; 31 : 8 ; 10 : 14 ; 12 : 6), le Dieu qui voit et qui lui a permis de le voir, 13, 14, ou du moins de voir de ses yeux la preuve vivante du fait, merveilleux à ses yeux, qu'Il la voyait, qu'Il la suivait partout du regard, qu'Il s'intéressait à ses peines et la comprenait. A ce Dieu d'Abram qui se révèle à la servante de Saraï, Agar donne aussi un nom : « Tu es le Dieu de ma vision », ce qui en hébreu doit signifier à la fois le Dieu qui m'a vue et qui m'a permis de le voir, 13 : « car elle dit : « N'ai-je pas vu ici, après qu'il m'a vue ? »... Il m'a vue, moi pauvre esclave révoltée, il m'a vue ici, en fuite, désespérée, il avait entendu mes sanglots, et il s'est fait voir ici aussi, il m'a ouvert ainsi les yeux, il m'a fait voir ma faute et mon devoir, en me faisant voir sa tendresse et sa sollicitude, sa grâce et sa bienveillance. 14. Ce Dieu qui entend, qui voit, qui se fait voir, et qui ouvre ainsi les yeux de ses créatures, c'est « le Vivant qui me voit », et qui me communique aussi la vie, qui me rend la vie ; (cf. Jn. 4 : 13, 14) ; — belle pensée de donner ce nom à un puits... — D'Hébron, où habitait Abram (13 : 18), à Kadès, il y a environ 140 km. Agar était donc déjà à plusieurs journées de marche de Mamré ; elle avait eu le temps de réfléchir, et elle avait le loisir de se préparer à l'heure pénible du retour... Inventera-t-elle quelque fable pour se faire pardonner son escapade ? Non, elle racontera simplement la merveilleuse grâce que Dieu lui a faite, et elle se montrera prête à faire ce que l'on voudra. Et le fruit de son humble soumission fut qu'Abram lui-même donna le nom d'Ismaël au fils qui lui naquit, 15.

lent sans qu'à notre connaissance Dieu dise un mot à A ni d'Agar ni d'Ismaël. Et maintenant encore, dans ce ch qu'on pourrait appeler le chapitre des quatre noms vcaux, il n'en parle qu'en réponse à une demande d'A à moins qu'on ne voie dans les impératifs du v. 1 une sion à ce qui s'était passé : « Marche devant ma face fais rien en cachette, sans me consulter, sans t'assurer mon aprobation, « et sois intègre », entièrement obéi. Et c'est pour encourager Abram à une confiance pleine entière qu'il se révèle à lui sous un nom nouveau : *Shaddaï* », « le Dieu tout-puissant » (Ps. 91 : 1 ; 26 : 1).

Aussitôt qu'Abram prend l'attitude de l'adoration et pleine soumission, Dieu renouvelle l'alliance conclue : 15 : 5, 18, mais cette fois en demandant à Abram d'exp sa foi en adoptant un signe symbolique par lequel il clamera sa foi et sa soumission, sa pleine confiance de promesse divine. D'abord une promesse grandiose, 4-8, a pagnée d'un nom nouveau : « Abram », « père élevé », « père illustre », est remplacé par « *Abraham* », « père multitude ». Et maintenant la condition imposée, le sig l'alliance, la circoncision, signe symbolique et hum puisqu'il était l'aveu de la présence du péché dans le de chacun des descendants de celui de qui El-Shaddaï r pourtant pas honte de s'appeler le Dieu (9-14). Mais n ce pas aussi la promesse implicite de la purification cœurs, au jour où la circoncision serait remplacée p baptême, circoncision faite sans main ? (Col. 2 : 11, 12 10 : 16 ; Ez. 36 : 25, 26 ; Rm. 4 : 11, 12 ; Ac. 7 : 8). Mais sans dire que ce n'est pas le signe qui importe, c'est la lité intérieure que représente le signe.

15-22. Le nom de Saraï (idée de noblesse), est changé en *Sara*, « princesse », au moment où Dieu va s vir d'elle pour manifester sa toute-puissance, en lui mettant, en dépit de son âge avancé, de donner le j un fils, 15, 16. Le rire d'Abraham, 17, semble être un lange d'admiration joyeuse et d'un léger doute qui n mande qu'à être dissipé. Son cœur entend les objection niques de l'ennemi, et il émet une suggestion, à p d'Ismaël, comme pour obtenir une confirmation de la messe, plutôt que pour la repousser comme irréal. Quoi qu'il en soit, son rire sera immortalisé par le imposé à l'enfant du miracle par El-Shaddaï : « Tu l' leras *Isaac* », « il a ri », ou « on a ri », 18, 19. Quant maël, Dieu n'oublie point la signification de ce nom par son ange (16 : 11) ; il va aussi au devant d'un nir glorieux, 20 ; mais il n'est que le fils d'Abram, Isaac sera le fils d'Abraham (21 : 10).

23-27 (Ps. 119 : 60). En obéissant aussitôt à l'ordre

Abraham proclame sa foi d'une part, et de l'autre met pour ainsi dire Dieu lui-même en demeure de tenir sa promesse (Rm. 4 : 18-22). Comment être en bénédiction à toutes les familles de la terre, sinon en se montrant fidèle ?...

i) 18, 19. *Abraham, l'ami de Dieu.* (Jacq. 2 : 23 ; 2 Chr. 20 : 7 ; Es. 41 : 8). — 1-3. La prompte obéissance d'Abraham, 17 : 23, a pour première récompense cette amicale visite de son Souverain, qui ne tarde pas à le traiter en ami intime et en confident (Jn. 14 : 23 ; 15 : 15 ; Hébr. 13 : 2). — 9-15. Peut-être Abraham n'avait-il pas jugé à propos de transmettre à Sara l'incroyable promesse de 17 : 16, 19 et 21, prévoyant qu'elle refuserait d'y ajouter foi et redoutant une discussion capable d'ébranler sa propre foi. Combien il a eu raison de s'en remettre à Dieu ! Cet Ami divin, sans lui adresser le moindre reproche, se charge de faire entendre aussi à Sara l'in vraisemblable nouvelle ; et le nom déjà donné à l'enfant promis prendra pour elle le sens d'un reproche, qu'elle saura d'ailleurs, dans sa joie, oublier et transformer en une exclamation de triomphe, 21 : 6. — Le fait même que cet étranger avait lu dans son cœur dut lui révéler qui il était et lui faire sentir le prix infini de sa promesse.

16-33. *La première prière d'intercession.* — 16. Son écot payé, — s'il est permis de parler ainsi, — et payé royalement, l'Ami divin d'Abraham semble donner à entendre que sa visite n'était guère qu'occasionnelle, qu'il va au devant d'une affaire infiniment plus grave, 17-19. Mais, puisqu'Abraham est son ami, pourquoi ne pas lui faire part de ses intentions ? Et, comme pour lui suggérer plus ou moins ce qu'il attend de lui, il lui rappelle sa merveilleuse promesse relative à toutes les familles de la terre (12 : 3), appelées ici des nations, 18. Cependant, chose remarquable, Dieu lui donne à entendre que l'accomplissement de ses promesses dépend avant tout de sa propre vie de famille, 19. Quelle responsabilité ! Et quelle importance Dieu attache à la vie de famille ! (Dt. 4 : 9 ; 6 : 7). — Là-dessus, il lui dévoile ses intentions (20, 21, « descendre » : de Mamré, à environ 850 m. au-dessus de la Méditerranée, jusqu'aux villes de la plaine, à 380 m. au-dessous de la Méditerranée, soit une descente de plus de 1200 m.)

Quel accueil Abraham fait-il à la tragique communication qui lui est accordée ? Il a l'âme trop royale pour éprouver, à un degré quelconque, une joie maligne à la pensée du malheureux choix de Lot ; mais n'eût-il pas pu approuver un châtement exemplaire, mesure d'épuration bienfaisante pour le pays tout entier ? Mais non ; s'il veut être en bénédiction à toutes les familles de la terre, il ne lui suffit pas de sauver Lot : espérant contre toute espérance, il aime à penser que

son neveu aura pu exercer assez d'influence pour détourner quelques Sodomites de leur mauvais train de vie, et maintenant dans quelle intention Dieu lui a révélé son projet de penser qu'il serait outrepassant de sa part de proposer de modifier en quoi que ce soit les desseins de Dieu, il prend quelque chose qui ne semble avoir jamais été en Dieu auparavant, une prière en faveur d'étrangers indignes, humaines, de son intérêt. Son unique argument, c'est le trône même de Dieu, son divin Ami, dont le trône a pour base la justice (Ps. 89 : 15), de sorte qu'il chancelerait s'éroulerait, si jamais la justice divine se trouvait en défaut (Mt. 23-25). Abraham a cet amour qui « croit tout » possible. Les justes, à ses yeux, sont comme le sel de la terre (Mt. 5) ou comme le jus de la grappe, qui lui vaut sa consécration (Es. 65 : 8). L'instinct de la justice semble être peut-être plus vivace des traits de l'image de Dieu gravée dans l'âme de sa créature, la preuve la plus remarquable, pour le dire en passant, de l'existence du Créateur, ou du fait que l'homme n'est pas le produit du hasard, mais qu'il a été créé à l'image de Dieu de la justice, « à son image et à sa ressemblance ». Là le pouvoir des justes et l'influence qu'ils peuvent exercer de là aussi le sentiment instinctif en vertu duquel les hommes même qui affectent de se moquer du jugement dernier ne peuvent pas s'empêcher d'y croire, et parfois même de reconnaître la nécessité.

Voyant avec quelle bienveillance Dieu accueille son appel, Abraham s'enhardit, sans cesser toutefois de se dresser au Juge de toute la terre avec l'humble vénération de l'homme qui sent qu'il vit de grâce, 26-32. S'il ne va pas plus loin, c'est sans doute encore pour ne pas dépasser les limites de la justice ; son sens intime, sa conscience, lui transmet la pensée de Dieu. (Jé. 7 : 16 ; 18 : 1-8). Cette prière est donc à la fois un modèle de persévérance et de confiance (Luc 11 : 5-13 ; 18 : 1-8 ; Mt. 15 : 22-28) et de soumission à la volonté de Dieu (Mt. 26 : 39).

19 : 1-3. Lot est seul à offrir l'hospitalité à ces étrangers à l'aspect vénérable (Hébr. 13 : 2). — Mis à l'épreuve par le refus des anges, il montre par son insistance la force de ses sentiments hospitaliers, et peut-être aussi la conviction qu'il éprouve déjà de ce que pourraient faire les anges dans la ville, tels qu'il les connaît. — 4, 5. Les enfants sont sans doute mentionnés pour montrer à quel degré de corruption cette population était arrivée. Il n'y a plus de vie spirituelle dans ces gens « ne sont plus que chair » (6 : 3 ; Rm. 1 : 25). 6-8. Sacrifier ses filles en faveur de ses hôtes !... Soit l'apparence d'héroïque abnégation, il y avait dans cette prière une conviction qui laissait voir à quel point la corruption...

de Lot avait déjà subi l'influence corruptrice de ce milieu. (Cf. Jg. 19 : 23, 24). Pour l'enfant de Dieu, il n'y a jamais réellement de conflit de devoirs, mais seulement conflit entre le devoir réel, la volonté de Dieu, et tel ou tel devoir conventionnel ou imaginaire ; combien il importe de demeurer constamment dans une communion intime avec Dieu en Christ, dans la dépendance étroite du Saint-Esprit, afin de rester toujours indépendant des hommes et de leurs appréciations ! (Ps. 32 : 8, 9 ; 1 : 1-3). — Le v. 9 montre cependant que Lot avait plus d'une fois tenté de réagir contre la corruption régnante (2 P. 2 : 7, 8) ; mais, en s'installant dans une maison de cette ville, au lieu de la fuir et de rester comme Abraham sous une tente, il avait ôté à ses protestations toute autorité. Heureusement, 10, 11, les anges lui viennent en aide miraculeusement. Mais ils en ont vu assez : la sentence de condamnation est désormais irrévocable, 13 ; là du moins, « l'iniquité » des habitants du pays « est à son comble » (15 : 16) « il n'y aura plus de délai » (Ez. 12 : 28 ; Ap. 10 : 6)... — 12, 14. Lot avait donc accordé la main de ses filles à des Sodomites (2 Co. 6 : 14-18). Quelle imprudence ! (1 Co. 7 : 16, 39). Aussi Lot a beau dire ; il ne recueille que des railleries... (2 P. 3 : 3, 4).

15, 16. Cette nuit d'angoisse touche à sa fin ; mais il faut profiter des premières lueurs du jour pour s'enfuir, sans perdre une minute : 17. Maintenant enfin Lot comprend que l'heure est venue, l'heure d'un cataclysme terrifiant et de la perte de tous ses biens. Terrorisé, et comme paralysé par la peur, il demande une faveur qui montre qu'il a de la peine à se séparer de ces villes corrompues, v. 30. Lot essaye de fuir ce lieu maudit. Mais c'est trop tard. Il ne faut jamais dire d'une tentation : « Elle est petite ». La sagesse consiste à fuir le mal (Job 28 : 28). 18-22. (Tsoar, « petite », jusqu'alors Béla, 14 : 2, tout près de l'extrémité sud de la Mer Morte actuelle ; quelques ruines à peine). — 23-25. Un terrible orage éclate, auquel se serait ajouté, au dire du géographe romain Strabon, un tremblement de terre et une inondation de pétrole occasionnant un effroyable incendie, ainsi que l'affaissement du terrain suivi de l'inondation des villes, désormais submergées. Et la femme de Lot est restée là comme un solennel avertissement adressé à tous ceux qui croient pouvoir prendre à la légère les avertissements de Dieu, 26 ; (Lc. 17 : 29, 32). Le regard de Lot, 13 : 10, a pour conséquence logique celui de sa femme.

27-29. Rien de visible ne prouve à Abraham que Dieu s'est souvenu de sa prière ; ce qu'il voit cependant signifie pour lui, non pas que sa prière a été inutile, mais qu'il n'y avait pas même dix justes à Sodome ; toutefois il compte que Lot a échappé au désastre ; Dieu lui en donne sans doute

l'assurance intérieure (Mt. 10 : 13). Mais combien l'infl corruptrice de Sodome avait obscurci les consciences : filles de Lot ! 30-38. Dans une fuite aussi précipitée porte-t-on une provision de vin ?... Si le vin est un don de Dieu, quelle profanation d'en faire un usage pareil ! Un verbe japonais dit qu'au premier verre, l'homme boit le vin, qu'au second, c'est le vin qui boit le vin, et qu'au troisième le vin boit l'homme... Que seront les enfants issus d'un mariage aussi monstrueux ? On comprend que Dieu n'ait pas permis l'union entre Israël et Moab (« Issu du père ») ou Ammon (Ben-Ammi, « Fils de mon peuple ») (Dt. 23 : 3), et l'on admire d'autant plus la puissance de la grâce qui a permis à Ruth, la Moabite, de prendre rang parmi les ancêtres de David, et ainsi de Christ Lui-même (Mt. 1 : 5).

j) 20. *Nouvelle défaillance de foi* ; Abraham à Guérar. Après un séjour probablement assez court dans l'extrême nord aux confins du désert (v. 16 : 14), Abraham se rappelle de Mamré : Guérar était au S. de Gaza et de la Philistie — 2. La « science critique » ne peut admettre cette révélation du patriarche, survenant près d'un quart de siècle après celle de 12 : 10-20. Le Saint-Esprit ne supprime cependant pas le bon sens des écrivains sacrés ; et le rédacteur de Genèse n'a certainement pas formulé à la légère une calomnie aussi déshonorante pour le père des croyants. Si le Saint-Esprit a jugé à propos de laisser subsister la fin du chapitre précédent et de conserver de même le souvenir de cette nouvelle faute d'Abraham, mieux vaut essayer de chercher les leçons qu'il a voulu par là nous donner, plutôt que de dénigrer l'auteur humain du livre de manque de perspicacité et de docilité au Saint-Esprit. — Une de ces leçons semble être celle-ci : dès que la foi manque, apparaît la crainte des hommes, et même un Abraham n'est guéri de cette crainte que dans la mesure où il demeure dans la communion vivante du Dieu vivant. — 3. Puisqu'Abraham n'a pas écouté sa conscience, ce n'est pas à lui que Dieu va parler. Il ne faut pas un miracle pour arrêter celui qui est résolu à faire le mal ; il ne prend pas la place de la conscience, mais veut bien éclairer la conscience mal éclairée d'Abimélech. — 7. Quelle humiliation pour Abraham, mais quelle humiliation utile et bienfaisante, d'être mis en demeure de prier ce roi païen, en tant que prophète ! Quel prophète !... Quelle merveille que la grâce et la patience de Dieu ! Il n'a pas crainte d'appeler Abraham un de ses prophètes, de le traiter son ami... Quelle façon de lui rappeler la glorieuse promesse 12 : 3, et son devoir d'être en bénédiction à toutes les nations des terres de la terre !... — 8-13. Les réponses d'Abraham sont bien indignes de l'homme qui doit être en bénédiction à

tes les familles de la terre : 11 ; de quel droit supposer que les Philistins imitaient les Sodomites ? (1 Co. 13 : 5 b). 12 ; une demi-vérité peut être un véritable mensonge, un mensonge prémédité, intentionnel, dicté par la lâcheté ou par manque de confiance en Dieu, 13. Aussi les riches cadeaux d'Abimélec, 14, et sa générosité royale, 15, durent-ils être pour le « prophète » Abraham des charbons ardents amassés sur sa tête. Et le roi païen y ajoute l'amende qu'il aurait dû payer s'il avait été réellement coupable. Plus sa conduite est royale, plus elle est de nature à faire parler les consciences d'Abraham et de Sara ; ce qui s'harmoniserait bien avec la traduction qu'indique l'hébraïsant Gesenius de la fin du v. 16 : « Et, avec tout (cela, Sara) fut convaincue. »

17, 18. Ps. 105 : 13-15. La faute d'Abraham était cette fois doublement grave : non seulement c'était une récidive, mais elle survenait tôt après la promesse solennelle et la catastrophe terrible des ch. 18 et 19. Raison de plus, pour le Saint-Esprit, de ne point la cacher, puisqu'elle met en relief la grâce miséricordieuse de Dieu, sans qu'on puisse l'accuser de partialité ni d'indifférence à l'égard du péché.

k) *Naissance d'Isaac et exil d'Ismaël*. 21 : 1-7. Le miracle annoncé a eu lieu de façon à justifier le nom choisi par Dieu pour l'enfant : les bouches sont pleines d'un rire d'admiration et d'étonnement irrésistibles (17 : 17-19) ; (cf. Ps. 126 : 2) ; (6, traduire : « Dieu m'a donné — litt. : fait — de quoi rire ; quiconque l'apprendra rira en pensant à moi ». N.) — La naissance des fils spirituels d'Abraham n'est pas moins miraculeuse ; et, si elle provoque souvent les rires moqueurs des adversaires, elle amène aussi un rire joyeux et un cantique d'allégresse sur les lèvres des croyants. — 4. Pour la première fois, un enfant de huit jours doit subir l'opération significative par laquelle il est déclaré pécheur, mais en même temps bénéficiaire des promesses relatives à l'alliance divine (cf. 17 : 9-14). — 8. On ne sevrerait guère les enfants avant l'âge de deux ou trois ans, ce qui donnerait à Ismaël 16 ou 17 ans. Jusqu'à la naissance d'Isaac, il avait pu se considérer comme l'héritier d'Abraham. Il pouvait y avoir dans son rire, 9, quelque chose d'amer et de hautain qui devait blesser au vif les sentiments de Sara. — 10. (cf. Gal. 4 : 30 ; Rm. 9 : 6-9). La faute d'Abraham amène encore des conséquences pénibles : quand on fait le mal, on fait ordinairement plus de mal qu'on ne saurait le prévoir. Mais Dieu sait comment faire sortir du mal le bien ; de cette douloureuse situation, il tire une leçon qu'il enseigne à l'apôtre Paul : le fils de l'esclave et de l'effort propre n'héritera pas avec l'enfant de la grâce et du miracle ; ce n'est que sur le terrain de la grâce et du miracle de la nouvelle naissance que l'on devient

héritier d'Abraham, 11, 12. Mais le Saint-Esprit a voulu montrer par cet exemple une des suites funestes de la gamie : les querelles intestines, l'impossibilité d'avoir un vic de famille telle qu'elle doit être.

14. « De bon matin » : plus on tarde à obéir, plus l'obéissance devient difficile. — « Une outre », peau d'agneau de chevreau soigneusement nettoyée et apprêtée, de manière à former une sorte de sac imperméable. On s'en sert encore nos jours en Orient pour porter l'eau. — « Dans le désert de Béer-Séba ». De Guérar, Abraham semble n'être pas resté à Mamré, mais s'être arrêté à mi-chemin, à Béer-Séba, à environ 40 km. à l'E. de Guérar, aux confins du désert qui prend le nom de désert de Paravos. Agar prenait ainsi le chemin de l'Égypte, sa patrie. (V. 13). Isaac est donc né à Béer-Séba. — 15, 16 ; a-t-elle une autre signification du nom de l'enfant et les promesses qui ont été faites, 16 : 11, 12 ?... Quoi qu'il en soit, « Dieu entend la voix de l'enfant », qui peut-être pleurait ou gémissait, peut-être priait, et il envoya de nouveau son ange pour lui donner le courage, la mémoire et la foi de la pauvre mère qui avait donné, et lui montrer que « le Vivant de sa vision » (cf. 12 : 1) de jadis est encore vivant, qu'il la voit, la suit du regard partout, et l'entend toujours, 17-19. — 20. Abraham est toujours plus là, mais le Dieu d'Abraham est toujours là ; n'est-ce pas suffisant ? N'est-ce pas la meilleure chose qui puisse arriver à l'enfant, que d'apprendre ce que lui vaut la présence de Dieu, au milieu de toutes les difficultés de la vie (cf. chap. 22 ; 26 : 3, 24, 28 ; 39 : 2, 21). — « Dans le désert, une excellente école pour qui désire devenir indépendant de ses parents (cp. Moïse, Amos, Jean-Baptiste, Paul). — 21. Entre Edom et l'Égypte, et entre la presqu'île du Sinaï et le S. de la Judée, 14. — Ismaël eut pour principaux descendants les Arabes, et il est probablement aussi l'ancêtre de Mahomet...

1) 21 : 22-34. *Alliance entre Abraham et Abimélec.* — Quelques années se sont écoulées depuis l'incident raconté au ch. 20. Abimélec traduit l'impression que lui fait voir la vue de ce qui se passe chez Abraham par ces paroles significatives : « Dieu est avec toi » ; cf. v. 20 ; 26 : 3. Il en conclut qu'il vaut mieux avoir le Dieu d'Abraham pour ami que pour ennemi. Mais il a gardé le souvenir du songe d'Abraham (20 : 9), de sorte qu'il exige de lui un serment, 23, et Abraham accède à son désir. Sent-il ce serment d'humiliant pour lui ?... — 25. Selon l'usage admis, tout ce qui était la propriété de celui qui l'avait creusé, à moins qu'il ne tombât en ruines ; il devenait alors la propriété de celui qui le réparait. Peut-être les serviteurs d'Abimélec avaient-ils fait quelque réparation plus ou moins nécessaire,

pouvoir s'approprier ce puits ? Quoi qu'il en soit, Abraham, en faisant cette démarche, apprend l'innocence d'Abimélec, qui lui rend sans doute le puits en toute propriété. — 27. En acceptant ces animaux, Abimélec scellait le traité d'alliance et d'amitié qu'il avait proposé à Abraham. Quant aux sept jeunes brebis, 28-30, elles concernent le puits contesté ; 31 : « Béer-Séba » signifie « puits du serment » et « puits des sept ». Le chiffre 7 ( $= 3 + 4$ ) est le symbole de l'union étroite entre Dieu (3) et l'homme (4), et un serment est une parole humaine de laquelle Dieu est le garant. Ainsi, au serment réclamé par Abimélec, 23, correspond maintenant un double serment. — 32. Béer-Séba était situé à l'extrémité sud du pays de Canaan, à la frontière de celui des Philistins (Jg. 20 : 11 ; 2 S. 17 : 11). — 33. Ce bosquet de tamariscs était pour Abraham un temple saint qui parlait à son âme, et à l'ombre perpétuelle duquel il aimait à rappeler à ce « Dieu d'éternité » ses promesses glorieuses, en constatant que sa grave faute envers Abimélec avait été pardonnée et réparée par la souveraine grâce divine. Il croit toujours plus fermement que Dieu saura faire de lui une bénédiction pour toutes les familles de la terre.

m) 22 : 1-19. *L'épreuve suprême.* — Quelques années se sont écoulées dans la paix à Béer-Séba. Isaac fait le bonheur de ses parents. Si parfois le souvenir d'Ismaël risque de troubler quelque peu son vieux père, la pensée des promesses divines et du nom qui lui a été donné — (16 : 11, 12 ; 17 : 20 ; 21 : 13) — l'encourage à l'entourer de sa foi et de ses prières, et à remettre le soin de cet enfant à la garde de Dieu. Peut-être Isaac risquait-il de devenir pour ses parents l'objet d'une tendresse quelque peu idolâtre ? Quoi qu'il en soit, Dieu juge nécessaire une brusque et rude secousse, qui rappellera à tous ses droits imprescriptibles sur toute vie humaine, sur tout bonheur humain : 1, 2. Pour comprendre qu'il ait pu donner un ordre pareil à Abraham, il faut se rappeler que le patriarche habitait un pays où les sacrifices humains n'étaient pas rares. Mais Dieu se réservait précisément d'apprendre ainsi la différence qu'il y a entre lui et Moloch, le dieu sanguinaire des Ammonites. — 3. Abraham est à la hauteur des circonstances. Pressentant que le moindre retard serait fatal, pourrait faire faiblir sa résolution d'obéir et que Sara s'opposerait de toutes ses forces et de toute son éloquence à ce qui lui paraîtrait une folie criminelle, il fait en hâte les préparatifs nécessaires, et, par la foi, il obéit... (Hébr. 11 : 17-19). Il est sûr aussi bien de l'amour que de la véracité de Dieu et de Sa toute-puissance, tandis qu'il n'est pas sûr de pouvoir communiquer sa foi à Sara. Il faut donc qu'il s'avance solitairement sur ce sentier semé de pièges et des rai-

sonnements perfides du serpent ancien. — De Bé Morija, la colline sur laquelle Salomon bâtera (2 Chr. 3 : 1), il y avait à peine 80 km., un peu plus de deux journées de marche ; mais quelles journées de dévotion, de luttes angoissantes, pour ce père résolu à rendre ses fils soumis ! [Comme il est dit : « l'une des montagnes que je dirai », il n'est pas impossible que cette scène se soit déroulée sur la colline du Calvaire, où Dieu s'est offert lui-même de l'agneau pour l'holocauste », près de 2000 ans plus tard. Le bélier du v. 13 n'était, comme l'agneau pascal, comme tous les animaux qu'on sacrifiait sous l'Ancienne Alliance, qu'un type de l'Agneau de Dieu qui ôterait le péché du monde. (Jn 1 : 29). *Note du réviseur.*] 4, 5. « Adorer », dans ce cas, dont les serviteurs ne pouvaient avoir aucune idée : rendre à Dieu les droits souverains du Créateur, apporter l'hommage, l'obéissance filiale, de sa parfaite soumission, de sa confiance humble et confiante, de son amour inaltérable. Dans le cas présent, c'était immoler Isaac ; mais c'était aussi pour Dieu le recouvrer, puisqu'il ajoute, avec une foi sublimée : « nous reviendrons... » Est-ce adorer, que d'aller à l'église confortablement à l'église, chanter languissamment un cantique ou deux, prier, ou faire semblant de prier, ou prononcer un sermon tout en le critiquant intérieurement, et en oubliant presque inconsciemment sa misérable pitie, sa parcimonie, son offrande, sans l'envelopper d'une parcelle d'amour, de reconnaissance ?... N'apprendrons-nous pas d'Abraham : « mon père à tous » (Rm. 4 : 16), ce que c'est qu'adorer ? 6. « Le chargea sur son fils », qui pouvait avoir à peine quelques années. En voyant son père si préoccupé, Isaac demande s'il n'a pas, par distraction, oublié de sacrifier une victime pour le sacrifice : 7. — C'est la foi d'Isaac qui lui dicte sa réponse, qui prend, à la lumière de la Parole, la signification prophétique (Ap. 19 : 10). « Et ils marchèrent tous deux ensemble », 8. — C'est, dans l'obéissance, incapables de se communiquer leurs pensées et leurs sentiments, Isaac, les questions qu'il se pose, les luttes, les rudes combats qu'il a à soutenir... 9. Isaac cherche vivement la présence de Dieu et l'amour plus intime de son père, qu'il n'essaye ni de se défendre, ni même de dire un mot ; il s'abandonne entièrement à la volonté de ce père, dont il est sûr qu'il ne fait que ce que son père lui a dit de faire. — 10-12. Non, Dieu ne veut pas de l'obéissance d'Isaac, mais seulement l'obéissance de la foi d'Isaac (Jac. 2 : 20-23). Il veut pour lui la première place, le cœur d'Abraham, celle à laquelle il a droit : Dieu

causte, 13, 14 : « Jéhova-Jiré », « L'Éternel pourvoira » (litt. : « verra »)... « Il sera vu », il manifestera sa présence et sa toute-puissance, et son amour et ses inépuisables ressources (La traduction : « Il sera pourvu » peut cependant se soutenir, de même qu'au v. 8).

15-18. Maintenant qu'Abraham a « adoré » et offert son holocauste, — avec quelle joie céleste et quel amour débordant de reconnaissance ! — Dieu lui confirme par un serment solennel (Hébr. 6 : 13) et lui complète enfin l'antique et mystérieuse promesse qu'il lui avait fait entendre près de 40 ans auparavant (12 : 3), en ajoutant : « En ta postérité ». Abraham n'est plus seulement le père des croyants, « notre père à tous », il devient l'ancêtre de J.-C., Celui en qui doivent être bénies toutes les familles de la terre (Gal. 3 : 16). « Les étoiles du ciel » sont comme le symbole de la descendance spirituelle d'Abraham (par la foi), tandis que « le sable qui est sur le bord de la mer » (ou « la poussière de la terre », 13 : 16) est le symbole de sa descendance naturelle, du peuple d'Israël.

n) 22 : 20-24. *Enfants de Nachor*. — Ces quelques détails sont donnés en prévision du mariage d'Isaac.

o) 23. *Mort de Sara*. Le caveau mortuaire de *Macpéla*. — 1. Sara est la seule femme dont la Bible nous fasse savoir à quel âge elle mourut. Sa tâche est achevée : Isaac a 37 ans, et si sa mère avait vécu plus longtemps, il est probable qu'il ne se fût pas encore marié, voulant être tout entier à sa disposition. — Pourquoi et depuis quand Abraham avait-il quitté Béer-Séba et était-il revenu à Mamré ou à Hébron ? Ce n'est pas dit. Peut-être, voyant Sara s'affaiblir, l'avait-il ramenée à Hébron, afin d'avoir un tombeau de famille dans cette contrée plutôt qu'à Béer-Séba aux confins du désert. — (Le terme « vint pour la pleurer » ne signifie pas qu'Abraham fût absent, mais qu'il se rendit de sa propre tente à celle de Sara). — 3, 4. C'est le moment pour la foi d'Abraham, d'affirmer qu'il sait que ce pay lui a été promis et qu'il lui appartiendra un jour. Ce sera à Dieu de le lui donner. Mais, en attendant, il se contentera d'un tombeau de famille ; et encore ne veut-il pas s'en emparer de force, ni le recevoir en cadeau ; il veut l'acheter. — (5-16. — (400 sicles, environ 1200 fr.) — Abraham n'essaya pas de marchander ; il connaît les usages orientaux, il paya royalement. — (16, « pesa », des lingots d'argent non monnayé). — 17-20. « Macpéla, vis-à-vis de Mamré » ce qui situe Mamré au N.-O. d'Hébron, la caverne de Macpéla étant

pour la vie chrétienne ? — La caverne de Macpéla encore aujourd'hui, et les tombeaux semblent être intacts. Mais les Musulmans détiennent les lieux et ont construit une mosquée.

p) 24. *Mariage d'Isaac*. — Le Saint-Esprit range ce récit dans l'histoire d'Abraham, et non dans celle de Isaac. C'est en effet Abraham qui prend toutes les initiatives : il choisit et dis qu'Isaac est traité en mineur et accepte humblement et docilement l'épouse au choix de laquelle il n'a point participé, quoique âgé de 40 ans (25 : 20). — 2. « Son serviteur », probablement Eliézer, celui dont, environ 60 ans auparavant, il avait pensé faire son héritier (15 : 2). — Première condition, 3 : que cette future épouse ne soit pas une Cananéenne. Seconde condition, 6-8 : qu'elle consente à venir habiter en Canaan. — En faisant jurer Eliézer, 3, 9, Abraham l'encourageait à croire que Dieu lui-même, « le Dieu d'Abraham et le Dieu de la terre », qui dispose librement de toutes choses, s'intéresserait à son entreprise, et aurait une part d'intérêt à la faire réussir : « il enverra son ange devant toi ». — (Le geste exigé, 3, signifiait que, même en cas de mort d'Abraham, Eliézer restait lié envers Isaac). — 10. « La ville de Nachor », Charan, d'après 27 : 43 ; (cp. 11 : 31) : à quelque 700 km. au N.-N.-E. d'Hébron, sur un affluent de l'Euphrate. (Aujourd'hui, Harran, sur le N. Belich). — 11. « Un voyage pareil, cette caravane n'était pas de traverser le désert ; il fallait des provisions de route et des cadeaux. — 12. « Mon maître Abraham »... Heureux le serviteur d'un maître dont le nom sert à désigner le Dieu vivant ! Heureux le maître dont le serviteur sait prier ainsi ! S'il ne se satisfait que de lui-même, oserait-il faire une prière pareille ? — 13, 14. Le mariage est chose si grave et si délicate qu'Eliézer n'ose se charger de la lourde responsabilité d'un choix d'où dépend l'avenir d'Isaac, son bonheur ou son malheur temporel et éternel ; il se sent donc le droit et même le devoir de remettre au Dieu d'Abraham : la foi d'Abraham est si précieuse, et elle produit chez Eliézer des fruits exquis, que l'aveugle et dévouement. Heureux Isaac, d'avoir un pareil serviteur pour plaider sa cause auprès de Dieu et des hommes. — Et le Dieu d'Abraham ne déçoit pas la foi du serviteur. — 15 ; (22 : 23 ; Ps. 37 : 5 ; Pr. 3 : 5-7).

16-22. (« Un anneau d'or », pour le nez, 47 ; Es. 62 : 10 ; Ez. 16 : 12). — 23-26. Rébecca n'avait pas entendu la parole d'Eliézer, mais en entendant l'action de grâces, elle comprend à qui elle a affaire, sans encore pouvoir deviner

« bonté et fidélité », 49, deux mots qu'Éliézer avait sans doute entendus fréquemment de la bouche d'Abraham, et qui résument admirablement les traits principaux du caractère du Dieu vivant et vrai, du Dieu saint de J.-C., du Dieu qui a le péché en horreur, mais qui est plein d'amour pour le pécheur, du Dieu qui pardonne abondamment, tout en restant immuablement fidèle à lui-même. Jn. 1 : 17 ; Ps. 85 : 11, q. v.

28-61. Chez Béthuel. — 50. « Laban et Béthuel ». Partout où règne la polygamie, les filles ont pour protecteur principal leur frère aîné ; cf. 34 : 5-7, 25-31 ; 2 S. 13 : 21-29. Bien que Béthuel fût présent, et qu'il ne fût point polygame, Laban agit comme s'il était le maître de la maison. Cela tenait sans doute aussi à son caractère, à son esprit d'initiative. — 49. « Bienveillance et fidélité » ; ce sont les mêmes mots que 27 : « Grâce et vérité » : Voulez-vous être les imitateurs du Dieu d'Abraham ?... On comprend que Béthuel ait tenu à confirmer et à appuyer la réponse de Laban. Quant à Rébecca, selon l'usage de ce temps-là, où les filles étaient en quelque sorte vendues contre un douaire, elle n'a son mot à dire qu'à propos du moment de son départ, 57, 58. — 59, « sa nourrice », Débora, 35 : 8.

62-67. Rencontre d'Isaac et de Rébecca. — 62, « revenait du puits de Lachaï-Roï » (16 : 14), — où il s'établit après la mort d'Abraham, 25 : 11. — Heureux qui choisit de demeurer toute sa vie près du puits intarissable du Vivant qui le voit et qui se fait voir !... « Et il habitait au pays du Midi », peut-être à Béer-Séba, moins loin de Lachaï-Roï qu'Hébron. — 63, « pour méditer », et sans doute aussi pour prier encore, ardemment désireux de pouvoir recevoir de la main même de Dieu la compagne de sa vie. Et voici l'exaucement...

[*Note du rév.* : Bien des commentateurs se sont servis de cette merveilleuse histoire pour illustrer l'œuvre du Saint-Esprit, comparé au serviteur anonyme qui cherche notre âme pour l'amener à son époux divin. (Jn. 16 : 13-15 ; Es. 54 : 5 ; Os. 2 : 18). C'est aussi une belle leçon qui nous montre ce que doit être un travail vraiment spirituel, fait avec le secours du Saint-Esprit pour amener des âmes à Christ. (Jn. 3 : 29-30).]

q) 25 : 1-18. *Mort d'Abraham*. — 1-4. *Kétura* et ses fils. Avant de parler de la mort du patriarche, l'auteur inspiré désire mentionner les dispositions qu'il prit à l'égard de ses descendants, et c'est ainsi qu'il est amené à mentionner son mariage avec Kétura, antérieur à celui d'Agar, puisque Kétura est appelée une concubine, 6 ; ce qui n'aurait pu être le cas si elle avait simplement succédé à Sara. Il faut

nommée Kétura ; 2, et elle lui avait enfanté Zimram : (cf. 1 Chr. 1 : 32). Les plus connus de ces descendants braham sont les Madianites. — 5, 6. Abraham avait pris ces dispositions longtemps avant sa mort, de façon à éviter toute discussion entre ses héritiers. (« Au pays d'Or en Arabie). — 7. Avant de mourir, Abraham a donc la joie de voir Esaü et Jacob, âgés de 15 ans lors de sa mort. Il avait passé un siècle entier en Canaan (Hébr. 11 : 9), et il avait survécu 38 ans à Sara. — 8, 9. Ismaël, âgé de 88 ans, ce qui permet de supposer que les fils de Jacob, s'ils vivaient encore, étaient trop âgés et demeureraient trop loin pour venir rendre à leur père les derniers devoirs. — 11. « Dieu bénit Isaac », l'heureux héritier authentique du patriarche, et celui dont l'histoire va être racontée, dont l'écrivain sacré aura dit ce qu'il lui faut encore dans le chapitre d'*Ismaël* : 12-18. — Quelques-uns de ces noms, comme Jétoth et Kédar, paraissent occasionnellement dans l'Écriture (Ps. 120 : 5 ; Es. 60 : 7 ; etc.) Ce sont tous des Arabes, des agriculteurs, « villages », les autres bergers, nomades, « campements ». — Afin d'en finir avec ce qui concerne Ismaël, on mentionne encore sa mort, par anticipation, en accomplissement de la prédiction de l'ange, 16 : 12 : « Il mourra en face de tous ses frères. »

## B). Isaac ou l'humble soumission de l'Épouse

### 25 : 19 à 28 : 9

a) 25 : 19-26. *Naissance d'Esaü et de Jacob.* — 21. La mort d'Isaac est mise à l'épreuve, comme l'avait été jadis celle d'Abram. Mais, fort de la merveilleuse promesse entendue à l'heure la plus tragique de sa jeunesse, 22 : 16-18, Isaac se demande pas s'il ne devrait pas chercher une autre épouse que celle qui lui a été donnée ; il a simplement recouru à la prière persévérante, jusqu'à ce qu'elle soit exaucée (Gen. 28 : 127 : 1-3). — 22 : « Elle alla consulter l'Éternel ». Où et comment ne nous est pas dit ; mais il est permis de conclure de ces mots qu'il y avait encore, ici et là, des adorateurs de Baal, tels que Melchisédek au temps d'Abram, capables de transmettre un message divin à ceux qui venaient les consulter. On peut aussi se demander si cette longue prière n'avait pas été destinée à apprendre à ces époux à prier ensemble (1 P. 3 : 7). Mais ont-ils compris cette leçon ? On peut en douter : Isaac prie, Rébecca va consulter l'Éternel. Peut-être n'a-t-elle même révélé que beaucoup plus tard à Isaac la réponse divine ? — 25 : « Roux », d'où le nom d'Édom, rouge (30 ; cf. Adam, 2 : 7, q. v.) ; « poilu », le nom de Séir ; « Esaü », velu. — 26. « Jacob », « le petit ».

le talon », il attrape le talon, par derrière, pour faire tomber (cp. 49 : 17). Grâce à l'oracle (23), Rébecca voit dans le geste de cette petite main le triomphe final du cadet sur l'aîné ; mais, au lieu de laisser à Dieu le soin d'accomplir cette prophétie, elle donne à l'enfant un nom auquel il ne sera que trop fidèle, et que Dieu devra remplacer plus tard par un autre. (27 : 36 ; 32 : 28 ; 35 : 10 ; Rm. 9 : 10-13).

b) 27-34. *Jacob s'empare du droit d'aînesse.* — 27, 28. Comme les goûts, les sympathies et les antipathies sont plus ou moins instinctives ; mais elles doivent être disciplinées et soumises à la volonté et à la raison, à l'esprit surtout. Le motif allégué par Isaac en faveur d'Esau, — ou *pour* Isaac, car il en avait peut-être à peine conscience lui-même, — témoigne certes de peu de spiritualité. Si son favori est devenu un « profane » (Hébr. 12 : 16), n'y a-t-il pas pour ce dernier une circonstance atténuante dans le penchant matériel de son père ? Quel avertissement pour les parents !... 29-33. Le principal avantage du droit d'aînesse était une double portion d'héritage, avec, en plus, l'héritage de ce qui ne pouvait pas se partager ; dans ce cas-ci, les glorieuses promesses faites à Abraham et à sa postérité. C'était de ces promesses qu'Esau faisait fi, tandis que Jacob en présentait peut-être quelque peu la valeur, mais probablement surtout au point de vue matériel. Avec un peu de foi réelle, il aurait dû s'en remettre à Dieu, lui laisser le soin d'accomplir sa promesse sans l'aide trop habile qu'il se félicite de lui apporter, et ainsi sans éveiller la haine dans le cœur d'Esau. — 34. Ici comme dans l'Épître aux Hébreux, Esau seul est blâmé expressément ; il était nécessaire d'insister sur sa faute, moins apparente que celle de Jacob. Mais la preuve que le Saint-Esprit n'innocente point Jacob, c'est tout ce qu'il a eu à souffrir plus tard (Gal. 6 : 7). — « A l'exception du fruit défendu, aucun aliment n'a jamais coûté aussi cher que ce plat de lentilles » (Hall, évêque anglican).

c) 26 : 1-33. *Isaac à Guérar et à Béer-Séba.* — D'après 3-5, il semble que ces incidents se passent après la mort d'Abraham. Mais cette mort n'étant survenue que lorsqu'Isaac eut 75 ans, et ses fils 15 ans, il paraît singulier qu'il ne soit fait d'eux aucune mention, et que Rébecca puisse se donner pour la sœur (ou la cousine) non mariée d'Isaac. Aussi sommes-nous plutôt disposés à placer ces incidents au cours des vingt années qui ont précédé la naissance des jumeaux, alors qu'Abraham résidait à Mamré, tandis qu'Isaac s'était fixé à Béer-Séba (24 : 62), à 40 km. à peine à l'E. de Guérar, 1, qui se trouvait ainsi, pour lui, sur le chemin de l'Égypte, 2, tandis que, s'il avait déjà habité Lachai-Roi (25 : 11), ce n'eût pas été le cas (16 : 14). — 25. Au moment où Isaac

a quitté la solitude de Béer-Séba et où il arrive des Philistins, l'Éternel juge nécessaire, non seulement l'empêcher d'aller en Égypte, mais de lui rappeler qu'il est l'héritier d'Abraham, et en quoi consiste ce glorieux héritage ; et encore comment il se fait qu'Abraham soit le détenteur de ces promesses grandioses. Quel appel à la fidèle obéissance ! Quelle responsabilité ! Et combien elle est aggravée ! 7-11. « Abimélec », « moloch » [c'est] le roi » (ou peut-être « Moloch »), probablement un titre royal plutôt qu'un nom. Cet Abimélec ne saurait être le même que celui qui s'était montré si noble et si généreux envers Abraham environ un demi-siècle auparavant (Gen. 18 ; 21 : 22-32). Mais il ne se montre en rien inférieur à son père ; bien qu'indigné du mensonge et de la lâcheté d'Isaac et sans doute aussi du jugement téméraire et mal avisé qu'il se permettait de porter contre les Philistins, Dieu ne lui en laisse librement ensemençer des terres, 12, et ne lui enjoint de s'éloigner, semble-t-il, que sous la pression de l'opinion publique, et pour éviter de perpétuelles querelles, 13-16. Isaac cède, 17, commençant peut-être à comprendre qu'il est à l'école divine, à l'école de la foi et de la confiance humble et débonnaire, et qu'il vaut mieux jouir de la communion de Dieu et de sa communion que de se cramponner à ses droits et à ses biens terrestres (Rm. 12 : 18). - 21 : 25. Ceci ne se passe pas à Béer-Séba, mais dans le désert de Guérar, au S.-E. de Guérar et au S.-O. de Béer-Séba (les puits d'eau vive, 19, alimenté par une source). — Céder au méchant, c'est souvent, semble-t-il, l'encouragement à persévérer à mal faire ; et cependant la patience et la confiance de ce cœur d'Isaac finissent par l'emporter : c'est à l'Agneau qu'il reviendra finalement la victoire ; à Esek, « dispute », à Sitna, « opposition » (d'où Satan, « adversaire »), à Rehoboth, « largeur », 22. — Cette belle victoire portée, Isaac se rapproche du pays, 23 (cf. 1), où il est accueilli par une parole d'encouragement, 24, bien que pour le guérir de toutes ses craintes, tout en lui faisant sentir que ce qu'il lui faut avant tout, et ce qui lui suffit, est simplement l'assurance que son Dieu n'y a pas un nuage entre lui et son Dieu, le Dieu de son père Abraham. Là-dessus, pour la première fois de sa vie, Isaac connaît la connaissance du moins, il élève un autel au nom de l'Éternel qui vient d'honorer Abraham en lui donnant le beau nom de « mon serviteur », qu'aucun homme n'avait encore donné, 24, 25.

26-31. Bienfaisante confirmation humaine de la victoire divine : « Nous avons vu clairement que l'Éternel est avec toi », et nous nous rendons bien compte de ce

16 : 7 ; Ps. 37 : 3-9). Cependant, parce qu'Isaac avait menti (7), on exige de lui un serment, comme jadis d'Abraham (21 : 23, q. v.) — (De même qu'Abimélec, Picol, « bouche de tous », paraît être un titre plutôt qu'un nom). — « Schiba », « sept », 33 ; voir 21 : 31. Ainsi fut renouvelée et confirmée l'alliance conclue un demi-siècle auparavant ; même si le bosquet de tamariscs avait peut-être été saccagé, le « Dieu d'éternité » demeure (21 : 33 ; Ps. 90 : 1, 2 ; 102 : 28).

d) 26 : 34-28 : 9. *Les circonstances diverses qui ont provoqué l'exil de Jacob.*

26 : 34, 35. Double mariage d'Esau. Tandis qu'Isaac avait accepté avec joie la compagne choisie pour lui par Dieu lui-même, Esau prend pour femmes deux païennes, sans demander ni conseil ni bénédiction ni à Dieu ni à ses parents. Un tel manque d'égards n'aurait-il pas dû ouvrir les yeux d'Isaac sur les dispositions intimes de son favori ? N'était-ce pas à nouveau mépriser et vendre son droit d'aînesse pour un plat de lentilles ? renoncer à l'héritage d'Abraham pour satisfaire son égoïsme et ses désirs charnels ? mettre sa volonté propre au-dessus de celle de Dieu ? faire souffrir ses parents, et leur imposer deux belles-filles hostiles à leurs sentiments intimes, à leur piété et à ce que la vie de la famille avait de meilleur ? — C'est au choix de la compagne de sa vie qu'un jeune homme laisse voir ce que vaut sa foi, la place qu'elle occupe dans sa vie.

27 : 1-40. Jacob mérite son nom. — L'unique circonstance atténuante qu'on puisse lui accorder, c'est la pression exercée sur lui par sa mère. Elle a assez de foi pour croire à la valeur de la bénédiction donnée par Isaac, l'héritier d'Abraham, mais pas assez pour croire que Jacob peut en hériter sans cet abominable subterfuge. Et Jacob, qui n'est certes plus un enfant, et qui serait en âge de résister à sa mère, n'a pas non plus assez de foi pour lui tenir tête et pour refuser de jouer l'indigne rôle qu'elle veut lui imposer. Il en voit seulement le danger, semble-t-il, mais non la culpabilité ; ce n'est pas la crainte de Dieu qui le fait hésiter, c'est la crainte des hommes ; ce n'est pas l'horreur du péché, c'est seulement la peur des conséquences qui pourraient en résulter. — 1, 2. *Vieux* : Isaac avait, semble-t-il, 137 ans, et ses fils 77, puisque Jacob aura 130 ans lorsqu'il se présentera à Pharaon, 39 ans après la naissance de Joseph, né 14 ans après l'arrivée de Jacob chez Laban (30 : 25 ; 31 : 41 ; 41 : 46, 47, 53 ; 45 : 6 ; 47 : 9). Avant de le retirer de ce monde, Dieu y laissa Isaac encore 43 ans, le temps de faire plus d'une expérience bénie (35 : 28). — 3, 4. Isaac ignorait-il la promesse inscrite 25 : 23 ? L'avait-il ou-

blée ? N'y croyait-il pas ? Croyait-il pouvoir changer dessein de Dieu ? Peut-être ne pensait-il pas même à mettre à Esaü la bénédiction d'Abraham, puisqu'il n'a aucune allusion (28, 29), sauf par les derniers mots (cf. 1 : 2) « Que mon âme te bénisse » : pauvre âme, attachée à la terre, bonne chère, et combien peu spirituelle (25) ! combien incapable de discerner la pensée divine, et de prononcer au nom de Dieu une réelle bénédiction ! C'est par l'Esprit qu'il faut bénir, comme c'est par l'Esprit qu'il faut prier (1 : 6 : 18). — 5-7. Rébecca croit-elle aussi Isaac près de mourir ? Est-ce inconsciemment qu'elle ajoute aux paroles d'Isaac les mots « devant l'Éternel » ? Est-ce pour être plus sûre que Jacob comprendra l'importance unique de cette bénédiction qu'il ne se la laissera pas enlever ? C'est donc Dieu lui-même qu'elle croit pouvoir tromper ?... 8-12. La conscience de Jacob est mal à l'aise ; mais redoute-t-il la malédiction de Dieu, celle d'Isaac ? (Ac. 5 : 4 b.) — 13-20. Un mensonge en appelle bientôt un second, pire que le premier : Jacob associe à son nom d'Isaac à sa tromperie ; si le Décalogue avait déjà été donné, on aurait pu dire qu'il en violait le troisième commandement après en avoir transgressé le cinquième, pour ne rien dire du huitième (Ex. 20 : 7, 12, 16). S'imagine-t-il que Dieu ne le punisse pas ?... 21-24. Il faut maintenant aller jusqu'au bout. 25 : 8, 34, 44. — 25-27 a : « Il le baisa »... cf. Lc. 22 : 42, 59 : 8. — 27 b-29. « Sois le maître de tes frères » : Jacob, qu'il croit s'adresser à Esaü, Isaac se met en opposition avec Esaü, recte avec l'oracle, 25 : 23. — 30-33. « Isaac fut saisi de terreur extrême » ; sa conscience parle, ou plutôt Dieu lui-même parle et lui ouvre les yeux sur ses dispositions charnelles sur la légèreté avec laquelle il a agi dans une circonstance aussi solennelle. Peut-être se revoit-il sur l'autel de Bethel où il avait eu une révélation des droits de Dieu (22 : 17) (Cf. 31 : 42, 53). Il a du moins l'intuition que la bénédiction donnée ne peut être retirée, et qu'il a malgré lui égaré le dessein de Dieu à l'égard de Jacob et d'Esaü. — 34-38. 12 : 17 : « Il ne put obtenir un changement de disposition [de la part de son père], — quoiqu'il le sollicitât avec des larmes ». — 39. « Ta demeure sera privée de la graisse de la terre et de la rosée des cieux d'en haut ». L'Idumée subit l'effet aussi aride et rocailleuse que Canaan est fertile. — 40. Tantôt soumis aux descendants de Jacob, tantôt rebelles, les Edomites furent finalement vaincus par Jean Hyrcan (129 av. J.-C.) et contraints à la circoncision. Mais c'est de leur race qu'est issue la dynastie cruelle des Hérodes.

27 : 41-28 : 9. « En son cœur », mais aussi à haut lieu, puisque cette menace parvint aux oreilles de Rébecca. « Privée de vous deux en un même jour », le meurtre

Jacob devant être vengé par la mort d'Esau (9 : 5, 6). — 46. Isaac a-t-il su le rôle joué par Rébecca dans la duperie dont il a été le jouet ? Peut-être n'a-t-il pas même cherché à approfondir l'enquête, comprenant qu'en bénissant Jacob il avait accompli sans le vouloir la volonté de Dieu. Rébecca se garde bien d'y faire la moindre allusion, et, sachant combien Isaac avait souffert du double mariage païen d'Esau, elle se borne fort habilement à donner à entendre que Jacob devrait faire un mariage plus digne d'un héritier d'Abraham, sans toutefois mentionner sa propre famille, tant elle est sûre qu'Isaac entrera pleinement dans sa manière de voir. —

28 : 1-4. Cette fois, Isaac désigne expressément Jacob comme l'héritier authentique d'Abraham, sans néanmoins lui rappeler la promesse la plus importante et la plus précieuse faite par Dieu à Abraham. Il faudra que Dieu la rappelle lui-même, 14. — 5. Ainsi Jacob part pour Charan, à la fois pour fuir la vengeance de son frère et pour complaire à son père et à sa mère, qui ne devait plus jamais le revoir. Elle commence à moissonner ce qu'elle a semé par son manque de foi...

6-9. Il y a des fautes irréparables. Esau a beau prendre pour troisième femme une descendante d'Abraham, sa vie de famille ne pouvait guère en être améliorée. Espère-t-il, par ce nouveau mariage, reconquérir ce droit d'aînesse qu'il a méprisé et vendu ?... — Malheur à qui croit pouvoir se passer de l'approbation de Dieu dans le choix de la compagne de sa vie !

### C). 28 : 10 à 36 : 43. Jacob, ou les luttes et le triomphe de la foi

a) 28 : 10-22. — *Jacob en exil. Sa première rencontre avec Dieu.* — 10. De Béer-Séba à Charan, il y a plus de 700 km. (24 : 10). — 11. « Un lieu », Luz ou Béthel, 19, à environ 90 km. de Béer-Séba. Dieu attend que Jacob ait marché trois jours au moins et qu'il ait eu le temps de réfléchir, de sentir peser sur lui la douleur de l'exil, avant de lui adresser la parole. — 12. « Une échelle », ou plutôt *un escalier*, dont les collines voisines, aux flancs striés de couches superposées de roches calcaires, ont pu faire germer dans son cerveau l'image. Mais quelle surprise, pour le pèlerin solitaire, si loin déjà des siens dans cette contrée inconnue, de découvrir que le Dieu de son père et de son grand-père l'a accompagné avec une glorieuse escorte d'anges ! Il se croyait seul, et comme perdu et abandonné sur une terre étrangère ;...

tés au sujet de son indigne conduite, mais pour lui rappeler qu'il est, malgré tout, malgré ses fautes, l'héritier d'Abraham ce qui lui vaut le glorieux héritage promis (12 : 1-3) : possession de Canaan, une postérité innombrable, et le suprême d'être en bénédiction à toutes les familles de la terre, 13, 14. (cf. v. 3, 4). — Ce n'est pas une raison, qu'Isaac semble avoir oublié cette portion de l'héritage promis (26 : 4), pour en faire fi : sa valeur éducative sera être d'autant plus grande que Jacob s'en sentira plus digne, et que Dieu y adjoint la promesse miséricordieuse de sa présence constante auprès de son enfant en es- vue de le protéger et de le ramener de Charan en Canaan (15). Et Dieu ne sera pas seul à l'accompagner ; il y a des myriades d'anges saints à son service, tout prêts à aller jusqu'à son trône les plaintes ou les prières de son enfant comme à accourir à son aide en cas de besoin. — Plus Dieu s'est révélé plein d'amour et de compatissante bonté, plus la conscience du coupable parle haut et l'impelle son péché en même temps que la sainteté et les commandements sacrés de ce Dieu infiniment saint. Celui qui a créé la conscience sait comment la réveiller et la faire parler ; il se garde-t-il bien de prendre sa place, de dire lui-même ce qu'elle saura fort bien dire, et qu'elle dira d'autant plus fortement qu'elle sera seule à le dire : « Il eut dit à Jacob (3 : 10, q. v.) — 18. N'ayant rien sous la main qu'il pût offrir en sacrifice, il ne bâtit pas d'autel, comme Abraham en avait bâti (12 : 7, 8 ; 26 : 25), il se borne à dresser la pierre qui a servi de chevet et à l'oindre d'un peu de cette huile que tout Oriental en voyage ne manquait pas d'emporter en guise de remède (Lc. 10 : 34). Par cette onction solennelle il consacre à Dieu ce monument comme un témoin de sa messe par laquelle il répond aux promesses divines et se croit en droit s'appellera désormais *Béthel*, « maison de Dieu ». Cependant, la foi de Jacob est encore hésitante : Dieu tiendra-t-il réellement ses admirables promesses ? N'est-ce pas trop beau pour être vrai ? Aussi sa promesse à lui-même est conditionnelle : « Si » Dieu tient ce qu'Il a promis, si Dieu d'Abraham et d'Isaac sera aussi mon Dieu, ce monument sera pour moi comme un temple, un signe certain de la présence de Dieu, et alors, — et ici il s'adresse enfin personnellement à ce Dieu miséricordieux, — « je te donnerai en témoignage nement la dime de tout ce que tu me donneras ». S'il ne reconnaît pas encore pleinement le droit de Dieu d'être cru sur parole, — sans doute parce qu'il se sent indigne de la grâce merveilleuse qui lui est accordée, — il reconnaît du moins le droit de Dieu à l'offrande de tout ce dont il pourra jouir. Sont-ils nombreux

ricordieuse du Dieu de J.-C., ceux qui reconnaissent leur devoir de lui céder le dixième de tout ce qu'ils possèdent ? ou même seulement le dixième de leur superflu ?... A quoi il emploiera cette dîme ? Peut-être ne le sait-il pas encore lui-même. Qu'importe, pourvu que ce soit pour son Dieu, pour ce Dieu qui n'a pas honte de vouloir être son Dieu, comme il a été le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac. Toute vie spirituelle authentique aboutit au sacrifice, au don de soi-même et de sa volonté propre. Jacob n'attend pas que Dieu lui demande quelque chose ; il sent de lui-même ce que Dieu attend de lui, — ou ce que Dieu est en droit d'attendre de lui, — et il répond aux promesses gratuites et inconditionnelles de Dieu par la promesse de la dîme, que Dieu ne lui a point demandée. Tel est le signe auquel se reconnaît l'homme spirituel (2 Co. 8 : 3-5, 8, 9).

b) 29 et 30. *Jacob chez Laban.* — 1. « Jacob se remit en marche », non plus sombre et le cœur accablé du lourd fardeau qui pesait sur sa conscience, mais plein d'espoir, en repassant dans son souvenir chaque mot des riches promesses divines. Il n'a que son bâton (32 : 10), mais Dieu lui a promis de le garder partout où il ira et de le ramener dans son pays. Comme il aurait eu hâte d'y revenir, avec une compagne capable de réjouir les cœurs de ses parents, s'il n'y avait pas eu Esau et sa terrible rancune !... Mais enfin, rien n'est perdu, puisqu'il a Dieu pour lui : en avant, et courage !... Il franchit d'un pas alerte les 600 et quelques kilomètres qui le séparaient encore de Charan. Aux abords de la ville, il aperçoit des troupeaux, des bergers, un puits... (qui paraît plus distant de la ville que celui de 24 : 11, où chacun venait s'approvisionner, et qui restait découvert). Il s'enquiert, on cause, survient Rachel, sa cousine, !... Ah ! Dieu a tenu sa promesse !... La joie décuple ses forces, il oublie les fatigues du long voyage, il roule seul la lourde pierre qui ferme le puits, et, en baisant Rachel, il ne peut retenir ses larmes de joie et de gratitude... 2-11. — 12. (« Frère », proche parent, ici, neveu). 13-20. Os. 12 : 13. Sept années de bonheur semblent s'envoler comme un rêve. Jacob paraît à peine se souvenir de la maison paternelle (cf. 41 : 51), de ce que doit souffrir sa mère, de ce que doit penser son père, qui ne l'avait laissé partir que pour aller acquérir une femme, et qui l'attend sans doute avec impatience.

21-30. Le Dieu d'éternité n'agit pas précipitamment, mais, en son temps, au moment qu'il juge favorable, il sait faire lever la moisson : Gal. 6 : 7. Le fils qui a trompé son père est maintenant indignement et douloureusement trompé par le père de sa fiancée, et cette abominable tromperie aura

pour tout l'avenir de Jacob et de sa vie de famille, les plus tristes et les plus malheureuses conséquences. Pour même de celle qu'il aime, il ne peut répudier sa femme, il se voit contraint d'accepter encore Bilha, puis Zilpa, et la lui impose, et Zilpa, finalement, pour ne pas parler de Léa ce qu'il a accordé à Rachel, 31-35 ; et 30 : 1-14. La rivalité, c'est la négation de la véritable union conjugale, c'est la zizanie, la jalousie, les perpétuelles divisions, c'est la vie de famille empoisonnée, c'est le foyer... Les noms mêmes donnés aux enfants et les luttes intestines de la malheureuse famille. — 32 : 1-5. « un fils » (*Ruben*), s'écrie Léa, triomphante. Puis elle constate avec joie l'« exaucement » (*Siméon*) de son mari, mais elle ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle est en vain et qu'elle n'a pas gagné le cœur de son mari. Son troisième fils, 34, renouvelle son espoir : son mari va s'occuper d'elle (*Lévi*), et la naissance du quatrième, 35, de son cœur ulcéré la « louange » (*Juda*), précède, hélas !... Plus elle est heureuse, plus son bon cœur se réveille, la jalousie de sa sœur, 30 : 1, 2. — 30 : 3-6. — Rachez-vous, combien Agar a été pour Sara et pour Abraham, quelle occasion de difficultés et de peines ? Quoi qu'il en soit, il croit enfin triompher quand Bilha lui donne un fils, 36 : 1. — « Dieu m'a rendu justice ! » (*Dan*). Et lorsqu'elle en donne un second, elle se confirme dans la conviction qu'elle a Dieu pour allié dans ses « luttes » avec sa sœur (*Nephtali*) 7, 8. — Mais son triomphe ne réussit pas à rassurer Léa à l'imiter : 9-11 : « Quelle « chance » ! » (30 : 65 : 11) s'écrie-t-elle à la vue de ce garçonnet qui a le droit d'appeler sien. Et son « bonheur » est comblé, elle, lorsqu'*Aser* voit le jour, 12, 13. Mais l'enfer est aussi poison aussi dangereux et aussi amer lorsqu'elle se voit faite que lorsqu'elle ne l'est pas ; c'est qu'elle n'est jamais pleinement satisfaite, pas même lorsqu'elle déclare l'être et qu'elle croit l'être.

14-20. *Issacar*, « il y a un salaire », est le nom du cinquième fils de Léa à son cinquième fils, en souvenir de la vente consentie à Rachel des mandragores trouvées par Ruben (qui pouvait avoir quatre ou cinq ans au moment de la vente) fruits passant pour rendre fécondes les femmes ; mais ils n'ont servi de rien à Rachel, et c'est à Dieu que Léa rend ses actions de grâces pour la naissance de cet enfant, 18, de même que pour celle d'un sixième fils, qu'elle

22-24. Rachel a enfin compris, semble-t-il, que « les enfants sont un héritage donné par l'Éternel » (Ps. 127 : 3), et donc gratuitement et souverainement ; aussi accueille-t-elle la naissance de son premier fils comme une grâce divine d'autant plus précieuse qu'elle s'est fait attendre plus longtemps, sa foi lui donne un nom (*Joseph*) qui est plus encore une affirmation (« Il ajoutera »), qu'une prière (« Qu'Il ajoute ! »). Cette prière sera exaucée, mais à quel prix ! (35 : 16-19).

25-43. *Jacob s'enrichit.* — Les sept nouvelles années de travail promises pour Rachel (29 : 27-30) achevées, Jacob consent à rester encore au service de Laban, à la seule condition qu'il puisse considérer comme sa propriété tous les moutons qui ne seraient pas entièrement blancs, et toutes les chèvres qui ne seraient pas entièrement noires ou brunes. Pour plus de sûreté, Laban confie à ses fils le troupeau de Jacob, tandis que Jacob est chargé de celui de Laban. Mais Jacob a plus de confiance en ses ruses qu'en Dieu, et successivement, et non sans succès, il emploie trois moyens (37-40, puis 41-42) pour augmenter son troupeau aux dépens de celui de Laban. Mais, à mesure qu'il s'enrichit ainsi, il s'attire aussi l'hostilité des fils de Laban, de sorte qu'au bout de six ans, Dieu lui-même doit lui ordonner de s'en aller, mais en lui promettant de nouveau de ne point l'abandonner. 31 : 1-3.

c) 31. *Jacob quitte Laban.* — 4-16. Jacob n'a pas de peine à obtenir de Léa et de Rachel qu'elles consentent à quitter leur patrie. N'ont-elles pas pu constater, comme Jacob lui-même, que c'est bien plus à Dieu qu'à son habileté qu'il est dû son enrichissement ? Et que leur père a plus d'amour pour les richesses matérielles que pour ses filles, qu'il a vendu pour s'enrichir ? Ce n'est pas sans amertume qu'elles pensent à tout ce qu'a fait leur père (Pr. 15 : 27 ; 1 Ti. 6 : 9, 10). Jacob profite donc de la tonte des brebis, qui retient Laban à distance pendant plusieurs jours, pour s'enfuir clandestinement, 17-19. — (Thérâphim, divinités protectrices du foyer, comme les pénates des Romains ; figurées par des idoles de diverses grandeurs. 1 S. 19 : 13). — 20, 21. « Le fleuve », l'Euphrate, à 80 km. à l'O.-S.-O. de Charan. De Charan à la Montagne de Galaad, il faut compter au moins 540 km. Laban et « ses frères », — (ses fils et d'autres parents et amis), — durent donc faire de fortes journées pour franchir en 7 jours plus de 600 km. Jacob et sa caravane pouvaient avoir une bonne semaine d'avance, au départ, 22, 23, Laban

venir par un songe ; il redoute un châtime-  
 borne à exprimer son regret de n'avoir pas pu fa-  
 adieux solennels à ses filles, et à réclamer ses térap  
 31, 32 : « J'avais peur »... La méfiance est le châtime-  
 tuel des menteurs. Cependant, dans ce cas, elle ne s-  
 fiait que trop. — 33-35. La « selle à chameau », déposé  
 la tente, servait de sofa ; c'était une sorte de palan  
 36-42. Jacob vide enfin son cœur et étale ses griefs  
 l'aveu qu'a fait Laban du songe par lequel Dieu a  
 défense de Jacob réveille la conscience de ce dernier  
 sent indigne de cette divine attention, il se rappelle  
 nombrables bienfaits de Dieu, le Dieu d'Abraham, la  
 d'Isaac, — (souvenir de Morija, sans doute, 22 : 2),  
 n'ose pas encore appeler son Dieu, mais dont il co-  
 pourtant à voir qu'Il veut l'être (28 : 21). Cette men-  
 Dieu achève d'apaiser Laban, comme Jacob lui-même  
 décide de ne se séparer que réconciliés, 43-46. On  
 représenter une grande pierre dressée comme une  
 et entourée d'un cercle de pierres servant de sièges  
 repas de réconciliation et d'alliance. — 47. *Jegar-Sah*  
 « Monceau du témoignage », en araméen, la langue p  
 Charan, et qui, plus tard, devint la langue la plus r  
 même en Palestine ; — celle que parlait J.-C. — (Esc  
 6 : 18, ainsi que Dan. 2 : 4-7 : 28, est écrit en aram  
 ce que Jacob traduit par *Galed*, en hébreu, qui se  
 alors en Canaan. C'est de *Galed* qu'est venu le nom  
 laad. A ce nom, Laban ajoute celui de *Mitspa*, « Tou-  
 servation », 48-52, avec l'expression de sa méfiance et  
 craintes, mais aussi, 53, avec une prière à ces di-  
 Tharé qui semblent être devenus, l'un celui de Nachor  
 celui d'Abraham. A quoi Jacob répond par un serm-  
 ranti uniquement par le Dieu d'Abraham, devenu la  
 d'Isaac. (cf. Jos. 24 : 2). Là-dessus, pour sceller cette  
 ciliation, un sacrifice offert à ce même Dieu d'amour,  
 table auteur de cette grâce, joint à un repas pris  
 mun, dissipe tout nuage qui pouvait encore rester d  
 cœurs et ôte toute amertume à la séparation, 54, 55.

d) 32 : 1-33 : 16. *Jacob devient Israël*. — Jusqu'ic  
 à l'école divine, après avoir extorqué à son frère se-  
 d'ainé et la bénédiction paternelle, a eu l'occasion d  
 dre combien il est pénible d'être trompé et comb  
 sûrs sont les avantages dûs à la ruse et au mensong  
 seraient devenues toutes les richesses qu'il essayait d  
 ner en Canaan, si Dieu n'avait pas étendu sur lui :  
 protectrice ? Préparé par ces diverses expériences, i  
 trouver maintenant dans une situation telle qu'il de-  
 connaître l'impuissance absolue de toute son habileté

toutes ses roueries, et qu'il sera contraint de faire un appel désespéré à l'immense bonté et à la toute-puissance de Dieu. Et Dieu mettra à profit cette occasion pour mettre son sceau indélébile sur l'alliance enfin conclue avec cet humain si long à conquérir : il ne pourra plus faire un pas sans se rappeler son impuissance, sa force brisée, et son nom de mauvais augure sera remplacé par le beau nom qui est devenu celui de tous les véritables vainqueurs, de tous ceux qui reconnaissent que c'est à Dieu qu'ils doivent leurs victoires.

1, 2. *Mahanaïm*, « Deux camps » (à l'E. du Jourdain, entre le Jabbok et le Jarmuk, localité mentionnée entre autres 2 S. 17 : 24). La vision d'un camp d'anges voisin du sien fait mieux comprendre à Jacob l'attitude de Laban et l'encouragement à aller de l'avant et à prévenir Esaü de son retour au pays, 3-5. — (Cf. 2 R. 6 : 17). (« Pays de Séir », « campagne d'Edom », au S. de la mer Morte ; cf. 36 : 6-8, q. v.) — Mais quand reviennent ses messagers et qu'ils lui annoncent l'arrivée imminente d'Esaü et de sa grande escorte, Jacob semble oublier la vision de *Mahanaïm*, 6-8. Toutefois, se rendant bien compte de l'insuffisance des précautions qu'il peut prendre, il invoque le Dieu de ses pères en lui rappelant Ses promesses, 9-12. C'est du cœur d'un père dans l'angoisse au sujet de ses enfants que jaillit la première prière personnelle rapportée mot à mot dans la Bible (cf. 18 : 23). Dieu, qui a formé les cœurs des hommes à l'image du sien (Ps. 33 : 15 ; Ep. 3 : 15), en connaît les besoins et les avenues. Cependant Jacob n'ose pas croire à l'exaucement de sa prière sans un sacrifice considérable de ces beaux troupeaux que la grâce de Dieu lui a donnés, 13-21 : 580 têtes de bétail sont choisies avec autant de soin que de générosité, dans l'espoir qu'elles attendriront le cœur du frère offensé. Après quoi, 22, 23, Jacob fait encore franchir de nuit le Jabbok à tout son monde. (Ce torrent se jette dans le Jourdain à une soixantaine de km. au S. du lac de Génésareth). — 24. Jacob reste seul, toujours plus angoissé, s'efforçant sans doute de prier encore, jusqu'au moment où il s'aperçoit qu'il n'est plus seul : quelqu'un vient, sans mot dire, le prendre à partie, entre en lutte avec lui, de façon telle que Jacob a l'intuition qu'il a affaire à un être surnaturel, envoyé par Dieu, et que l'exaucement de sa prière dépendra de sa persévérance et de sa ténacité. Aussi tient-il bon, même quand l'ange, d'un simple attouchement, lui a déboîté la hanche, 25, 26 ; Os. 12 : 4, 5. Il commence à comprendre la leçon que Dieu, depuis si longtemps, s'efforce de lui apprendre : « Ma grâce te suffit. Ce n'est point par la puissance ou par la force », — moins encore par la ruse ou le mensonge, — « mais c'est par mon Esprit »... (2 Co. 12 : 9 ; Za. 4 : 6). Sa grande force est à jamais brisée : il ne lui reste plus que la grâce miséri-

cordieuse de son Dieu : « Je ne te laisserai donc point que tu ne m'aies béni »... Et la bénédiction qui lui est donnée, c'est un nom nouveau, qui doit faire de lui une nouvelle créature, un homme nouveau animé d'un esprit nouveau, d'un cœur nouveau, qui ne peut plus mettre sa confiance en sa force propre, — elle est brisée, — et qui doit apprendre désormais à mettre toute sa confiance dans l'amour gratuit de son Dieu, qui seul saura faire de lui un vainqueur, « l'Israélite vainqueur avec Dieu », 27, 28. Mais pourquoi demander ce nom de ce mystérieux adversaire ? Il est inclus dans le nom d'Israël, 29 ; et Jacob le comprend enfin, puisqu'il ne peut à cet endroit « Péniel », « Face de Dieu », 30. « Et il vit le soleil se lever, au moment où il passait Péniel », 31 ; et il sera toujours ainsi pour quiconque passera par une épreuve analogue et reconnaîtra pleinement le droit de Dieu à une obéissance absolue, à l'abandon de toute volonté propre et de toute confiance en soi-même : c'est un jour nouveau qui se lève, c'est l'aurore d'une vie nouvelle... 32. Il y a la peine de rappeler de siècle en siècle cette heure unique et le changement qu'elle avait produit dans la personne même comme dans le nom du patriarche.

33. : 1-16. *Réconciliation avec Esaü.* — 1-3. Jacob a peine à se croire Israël, et c'est en tremblant qu'il passe devant divers groupes qui constituent sa famille, pour aller rencontrer d'Esaü. Tout en se prosternant par sept fois devant lui, pense-t-il à ce droit d'aînesse qu'il avait acheté, mais qui lui a coûté plus cher qu'il ne l'avait cru ?... Maintenant que Dieu le lui donne enfin, maintenant qu'il se présente au front dans la poussière... 4. (Pr. 16 : 7 ; Ps. 118 : 23, 25-8. Il appelle Esaü son seigneur, et celui-ci lui dit : « Mon frère », 9-11. Esaü sent qu'il n'aura reconquis l'entière confiance de Jacob que s'il accepte ses présents : les refuser équivaldrait à refuser d'engager l'avenir ; les accepter, c'est se lier, s'ôter toute possibilité morale de jamais retourner Jacob en ennemi. L'insistance de Jacob est l'indice d'une foi encore chancelante dans la protection divine. Esaü pourrait en dire autant de son refus d'être escorté, 12-14. Il promet bien de suivre Esaü jusqu'à Séir ; mais il ne peut pas y être jamais allé, 14-16. Israël est encore un homme et Jacob...

e) 33 : 17-34 : 31. *Enlèvement de Dina.* — 17. Saül, le « Cabane », est encore à l'E. du Jourdain (Jg. 8 : 5-8). Pourquoi n'a-t-il pas d'abord à Béthel, 28 : 20-22, puis à Béer-séba, revoir son vieux père ?... Il finit pourtant par se remettre en marche ; il traverse le Jourdain ; mais pour aller acheter une propriété à Sichem. 18. 19 : ce qui n'ira pas sans

inconvenient... Pour le moment, toutefois, sa joie de posséder enfin un domaine en Canaan renouvelle sa foi : il bâtit un autel comme un monument destiné à rappeler à la fois son nom nouveau et l'alliance que Dieu a traitée avec lui à Péniel, 20 : maintenant « El », « le Dieu fort », est bien vraiment « le Dieu d'Israël », puisqu'il n'a pas eu honte d'être appelé le Dieu de Jacob.

34 : 1. Comme Dina ne pouvait être qu'une fillette de six ans au plus lors du départ de Charan, il faut admettre que ces événements se sont passés quelques années plus tard, et ne sont racontés ici que parce qu'il vient d'être question d'Hémor et de Sichem. Leur vraie place serait probablement après le ch. 37, où l'on voit les fils de Jacob paître leurs troupeaux à Sichem en parfaite sécurité. 2-6. Hémor, le Hévien (tribu descendant de Canaan, 10 : 15-17), ne paraît pas trouver blâmable la conduite de son fils, Sichem, dont il avait donné le nom à la ville qu'il avait, semble-t-il, lui-même fondée. Il se fait son avocat sans lui adresser le moindre reproche. Mais l'indignation des frères de Dina, ses protecteurs responsables (cf. 24 : 29-33, 50), provient moins d'une sainte horreur du péché que d'un mélange d'orgueil blessé et de soif de vengeance, 7-13. Ils sont bien des fils de Jacob, le rusé, et ils masquent leur haine féroce sous un voile de fidélité à leur religion, qui montre combien peu ils se souciaient d'être en bénédiction à « toutes les familles de la terre », 14-17. Et leur cruel et infâme stratagème ne leur réussit que trop bien, 18-29. Ils ne se contentent pas de reprendre leur sœur ; ils se livrent à un abominable pillage et à un massacre tel que les Cananéens eux-mêmes n'auraient pas fait pis. Mais Jacob semble moins affecté de l'offense faite à Dieu que des conséquences probables de cette sauvage et atroce vengeance, 30. Ce ne sera que sur son lit de mort qu'il prononcera une sentence juste sur ces deux criminels (49 : 5-7), qui, pour l'heure, ont l'air plus fiers que honteux de leur exploit, 31.

f) 35. *Deuils divers.* — 1-15. *A Béthel ; mort de Débora.* (Sauf le v. 5, les incidents racontés ici paraissent s'être passés peu après le retour de Charan et l'arrivée à Sichem, 33 : 18-20. Dieu ne fait aucune allusion à l'horrible crime raconté au chapitre précédent ; il se borne à rappeler délicatement à Jacob son vœu de 28 : 20-22). — 1-3. Peut-être Jacob a-t-il eu connaissance du rapt de Rachel, et suppose-t-il qu'il y a d'autres idoles ou amulettes rapportées de Charan ou d'ailleurs. Il ne se trompait pas, 4. Après la grande délivrance racontée aux ch. 32 et 33, il obtint aisément ce qu'il désirait : avec le Dieu d'Israël, on n'a pas besoin d'autre protection. (« Le chêne », 12 : 6 ; Jos. 24 : 26 ; Jg. 9 : 37). —

7. La pierre dressée et ointe d'huile une vingtaine auparavant est remplacée par un autel, le second qu'Israël bâtit en Canaan, 33 : 20. — 8. Déjà âgée de 40 ans lorsqu'elle avait accompagné Rébecca de C Béer-Séba (24 : 59), et de 60 ans à la naissance meaux de sa maîtresse, *Débora* a sans doute entrepris gré son grand âge, d'aller porter à Jacob la nouvelle mort de sa mère ; et elle a si bien gagné tous les coins le chêne à l'ombre duquel on l'enterre s'appellera désormais « le chêne des pleurs ». Quelle oraison funèbre plus ée eût-on pu imaginer ?... Quelle glorification de la c modeste d'une servante fidèle !

9-15. Il convenait que l'arrivée de Jacob à Béthel et la destruction de l'autel dédié au « Dieu-fort de Béthel » fussent annoncées par autre chose que par la mort de Débora, et Jacob répond, en effet, en venant confirmer au patriarche le changement de son nom, ou lui rappeler qu'il n'est plus Jacob, qu'il doit se montrer digne de son nouveau nom. A son tour, Jacob répond par une confirmation de son vœu prononcé au même lieu.

16-20. *Mort de Rachel*, entre Béthel et Bethléhem. Dououreux que soit ce deuil au cœur de Jacob, il sent qu'il n'a pas le droit de se laisser abattre, et il rappelle à son fils le don de son nom à ce dernier souvenir de sa bien-aimée un mauvais augure, Bénoni, « Fils de ma douleur ». Il rappelle à son fils *Benjamin*, « Fils de la droite », — ou peut-être *Beniamin*, « Fils des jours », c'est-à-dire « Fils de la vieillesse », qui se serait transformé pour mieux marquer à quel point l'enfant était cher à son père. — 20. Le monument qui rappelle ce nom n'est qu'à une demi-heure à peine de Bethel, mais il paraît probable que celui qu'avait élevé Jacob pour sa femme plus rapproché de Béthel, au N. de Jérusalem, entre Bethel et Jérusalem (1 S. 10 : 2 ; Jé. 31 : 15).

21, 22. A quoi sert la circoncision, tant que le cœur n'est pas circoncis ?... Peut-être un moment d'égarement, un moment qui montre un homme esclave de ses convoitises, un moment où l'on gâte, à qui l'on n'a pas su refuser ce qu'il désirait, où l'on n'a pas appris à se vaincre, ... et voilà une carrière manquée, une vie manquée, un aîné qui perd son droit de premier-né (49 : 3, 4) ! « Voyez ! un fils ! » avait dit sa mère à son père à la naissance (29 : 32) ; « maintenant mon mari m'aimera ! » avait dit le fils n'est qu'un vil esclave de ses passions... (Mig. 1 : 1 ; « Tour du troupeau », une des collines de Jérusalem, Mi. 4 : 8 ; entre le tombeau de Rachel et Bethléhem).

22-27. Parti jadis solitairement de la maison paternelle, presque en fugitif, Jacob, accompagné d'une nombreuse suite, retrouve son vieux père, maintenant à Mambré, dans la région de Bethléhem, entre Jérusalem et Hébron.

(Benjamin, né en Canaan, est mentionné aussi, puisqu'il fait partie de la caravane qui arrive à Mamré). — On peut supposer qu'Isaac avait quitté Béer-Séba pour venir à Mamré vers les derniers temps de la vie de Rébecca, afin de pouvoir l'enterrer dans la caverne de Macpéla (49 : 31), où il désirait être aussi enterré lui-même.

28, 29. *La mort d'Isaac* est racontée ici par anticipation, car ce ne fut que 12 ans après la disparition mystérieuse de Joseph que le vieux patriarche aveugle fut « recueilli vers les siens », alors que ses fils étaient âgés de 120 ans, et bien réellement réconciliés.

g) 36. *Les Edomites*. Avant de raconter l'histoire de Jacob et de sa famille, l'auteur inspiré montre brièvement comment s'est accomplie la bénédiction prophétique donnée par Isaac à Esaü (27 : 39, 40 a), ou du moins comment elle a commencé à s'accomplir. — 1-5. Les noms des femmes d'Esaü ne sont plus ceux qu'indiquaient 26 : 34 et 28 : 9. On suppose qu'elles avaient changé de noms en s'établissant en Séir ; ce qui se faisait couramment. — 6-8. Il semble que, revenu en Canaan avec sa famille vers la fin de la vie d'Isaac, Esaü ait fini par se décider à aller s'établir définitivement en Séir après la mort de son père, afin d'éviter les querelles entre bergers (comme 13 : 7-9). Il reconnaît ainsi en Jacob l'héritier légitime d'Abraham et d'Isaac. — 9-14. Cette liste des descendants d'Esaü paraît donnée surtout pour qu'on sache que c'est de lui que provient *Amalek*, l'irréconciliable ennemi d'Israël (Ex. 17 : 8-16 ; Nb. 24 : 20). La mention de 14 : 7 doit se rapporter à un autre peuple. Aussi les fils d'Ada (Basmath), fille d'Elon, sont-ils mentionnés avant ceux d'Oholibama (Judith), fille d'Ana (Béeri, « l'homme des puits », v. 24), et petite-fille de Tsibéon. — Les 13 mêmes noms de cette liste sont reproduits, 15-19, mais avec le titre de « chefs » (litt. : « chefs de milliers »), sans doute pour qu'on sache que les Edomites formaient, comme Israël, 13 tribus. — 20-28 donnent les noms des Horiens, qui habitaient le pays de Séir avant Esaü, et qui y restèrent et s'allièrent avec lui en lui donnant pour femme la petite-fille de Tsibéon, Judith-Oholibama. (cf. 1 Chr. 1 : 38-42). — Les v. 29 et 30 montrent que tous ces descendants de Séir jouèrent un rôle important, tandis que les v. 31-39 donnent une liste de 8 rois non héréditaires, mais élus probablement par les « chefs » (1 Chr. 1 : 43-51), et les v. 40-43 une nouvelle liste de « chefs », mentionnés peut-être comme ayant donné leurs noms à des localités ou à des districts de leur pays (« selon leurs territoires », selon leurs demeures). (cf. 1 Chr. 1 : 51-54).

Rappelons que les Edomites devinrent pour Israël de per-

phéties : Es. 34 ; 63 : 1-6 ; Jé. 49 : 7-22 ; Ez. 25 : 12-15 ; Abdias, 1-21, (Pr. 18 : 19).

### D). 37-50. Joseph, ou les souffrances et la récompense de la foi.

La personnalité remarquable de Joseph brille comme une étoile de première grandeur au firmament de l'Ancien Testament, comme un type admirable du Messie, du Fils de Dieu méprisé, haï et vendu par ses frères, dont il finit par devenir le Sauveur et le Roi bien-aimé. À travers toutes ses tribulations, de ses revers et de ses épreuves tentations diverses, sa foi se développe, s'épure et se fortifie sans cesse sous l'impulsion de deux influences bien distinctes qui mettent en relief les merveilleuses ressources de Dieu : l'amour de Celui qui a formé le cœur de l'homme : l'amour maternel créé dans le cœur du jeune orphelin par la présence du petit frère que sa mère lui a laissé, et les prophéties par lesquels Dieu lui promettait un avenir. Il pouvait avoir 7 ou au plus 8 ans à la mort de sa mère, et il est facile de se représenter ce que dut lui valoir la vue de ce petit Benjamin, privé, si frêle et si délaissé, des caresses et de la tendresse maternelles, dont il avait lui-même si douloureusement la privation. Ne sera-ce pas à lui de transmettre, pour autant que ce lui sera possible, à ce petit orphelin, tout ce qu'il a reçu et appris de sa mère chérie ? Et quand ses grands frères se conduiront mal, sera-ce pas à lui de se constituer le gardien de son petit frère ? Ainsi naît et grandit dans son cœur et dans sa conscience le sentiment de sa responsabilité : n'aura-t-il pas un jour à rendre compte à sa mère et au Dieu de sa mère de ce qu'il aura été pour le petit orphelin ? Puis, quand qu'il a le chagrin de constater les progrès du mal dans les grands frères, et la façon dont ils repoussent ses conseils et ses avertissements, il devient tout naturellement préoccupé de se débattre pour les retenir sur la pente fatale, de sorte que ses efforts ne peuvent lui apparaître que comme une réponse à ses prières : Dieu saura les accomplir en son temps, et que lui-même ne fasse rien qui risque de l'en empêcher, d'empêcher Dieu de réaliser ses desseins d'au-

a) 37. Vendu par ses frères, Joseph est revendu à son maître. 2. Les fils de Léa étant occupés ailleurs, Joseph

choses se passaient. Rien ne dit qu'il n'ait pas averti ses frères de l'obligation où il serait de tout raconter à son père. Il paraît en tout cas injuste de le traiter de rapporteur. — 3. « Une robe de diverses couleurs », ou plutôt « une robe longue », pourvue de manches et descendant jusqu'aux chevilles, comme n'en portaient que les jeunes gens de distinction. (2 S. 13 : 18). Les vêtements de travail ne descendaient guère qu'aux genoux. — 5-11. Il fallait que ces rêves eussent une signification évidente pour chacun, et qu'ils eussent pour tant ce quelque chose d'étrange qui leur donne un aspect surnaturel tel qu'on ne pût accuser Joseph de les avoir inventés, et que Joseph, de son côté, acquit la conviction irrésistible qu'ils venaient de Dieu. Les deux songes successifs se confirmaient l'un l'autre et donnèrent ainsi à Joseph l'indéfectible assurance qu'ils s'accompliraient, que Dieu ne pouvait pas mentir.

12. D'Hébron à Sichem il y a 80 km. (v. 34 : 1). — 13, 14. Bien qu'il ne s'attende pas à un accueil des plus fraternels, Joseph n'hésite pas à obéir à son père, son courage et sa foi fortifiés par ses rêves. — 15-17. En ne trouvant pas ses frères à Sichem, peut-être fut-il tenté de retourner vers son père ; mais une vingtaine de km. seulement le séparaient de Dothan, et il tient à faire plaisir à son père, sans se laisser arrêter par quoi que ce soit. — 18-24. Le déluge n'a donc pas exterminé la race de Caïn... Mais Dieu veille sur son enfant : il fait sentir à Ruben qu'il est l'aîné — (sa grave faute rapportée 35 : 22 n'avait probablement pas encore été commise) — et que c'est lui qui porterait la responsabilité du crime. Toutefois son intervention ne brille ni par son courage ni par son amour pour Joseph ou pour son pauvre vieux père... Cette antipathie de tous à l'endroit de Joseph est comme une illustration de 1 Jn. 3 : 12... Ils peuvent maintenant manger de bon appétit, 25... — (Dothan était sur la route des caravanes allant de Syrie en Egypte). — (Ces divers aromates, résines d'arbres communs en Palestine et en Syrie, étaient fort recherchés des Egyptiens pour l'embaumement des momies). — Quant à ce qui se passait dans l'âme de Joseph, voir 42 : 21, 22. — 26-28. Ruben n'est plus là ; mais Juda sent comme lui le poids de leur responsabilité, et la vue de la caravane lui suggère une idée : sauver Joseph par l'appât du gain. Gain minime : 20 sicles d'argent, le prix d'un jeune esclave (Lv. 27 : 5), environ 60 francs. Mais Juda ne se trompait pas : cette vente devait leur rapporter gros, plus tard... (*Ismaélites*, descendants d'Agar, et *Madianites*, descendants de Ketura, 25 : 1, s'étaient si bien mêlés que ces descendants d'Abraham étaient connus indifféremment sous ces deux noms. — 2 : 22, 24) ... 20, 20. Mais...

(cf. 3 : 7). — 31, 32. Le meurtrier est aussi le 1  
8 : 44) ; quand on lui obéit, on ne peut jamais  
qu'ou l'on sera entraîné (Jn. 8 : 34 ; 2 P. 2 : 19).  
qui avait trompé son vieux père aveugle est main  
pé par ses fils. (Gl. 6 : 7). — 34, 35. On n'ose  
ce cœur déchiré en lui laissant espérer que Jo  
core, qu'il pourrait peut-être le revoir ; mais le  
pourtant où la vérité sera révélée. (Lc. 12 : 2)  
filles », c'est-à-dire ses belles-filles, sans doute)  
des gardes », ou des géoliers, directeur des p  
les. (40 : 3).

b) 38. *Juda, ses fils et Tamar*. — Ce trait d  
probablement raconté, d'une part, pour montre  
néfaste et corruptrice du voisinage des Canané  
part, pour mettre en relief la grandeur de l'an  
de Dieu : c'est de la postérité de Juda et de  
naîtra le Fils de David. (Mtt. 1 : 3).

1. « S'éloigna de ses frères », peut-être pour  
témoin de l'affliction de son père, qui lui était  
reproche. — 8. « Suscite une postérité à ton fr  
antique et fort répandu, qui avait sans doute pu  
première de cultiver l'amour fraternel et de prév  
tion d'une famille, mais qui avait aussi ses g  
vénients, comme le montre ce récit. — 9. Onan e  
être prévenir le partage de l'héritage en trois.  
tionna cet usage et en fit une loi, dite du lé  
25 : 5-10 ; cf. Ruth 4 : 1-10). — 13-16. La tonte  
(fin mars, en Palestine) était généralement l  
fêtes plus ou moins dévergondées (cf. 1 S. 25 :  
prostituée » sacrée ; le culte d'Astarté, comme  
nus, exigeait que des femmes offrissent en sacril  
ginité. (Os. 4 : 11-14 ; cf. Dt. 23 : 17, 18). — 24  
(cf. Lv. 21 : 9). Dans ces temps reculés, un père  
de vie et de mort sur les membres de sa famille  
27-30. On voit ici l'importance que l'on donnait a  
nesse. *Pérets* (« Brèche ») fut considéré comme  
gré le nom donné à son frère : *Zérach*, « clari  
aurore ». (46 : 12 ; Ruth 4 : 12, 18-22).

c) 39 : 1-20. *Glorieuse victoire de la foi de Josu*  
quelles ténèbres il se trouvait plongé ! Qui pouv  
la main de Dieu dans le fait qu'il était tombé ent  
de ce personnage officiel, et que la prison dan  
allait être injustement incarcéré serait pour lui l  
du palais ? Ce qui le sauve du découragement et

de ses songes, la certitude que leur accomplissement dépendait de sa fidélité à son devoir.

2. « L'Éternel fut avec Joseph », parce que Joseph se confiait à Lui. Aucune autre école n'eût mieux pu lui apprendre le prix d'une communion étroite et constante avec Dieu. « Il prospérait » ; 3, « l'Éternel faisait prospérer entre autres mains tout ce qu'il entreprenait », parce qu'il ne faisait rien sans s'assurer qu'il faisait la volonté de Dieu. (Ps. 1 : 1-3). 4. « Joseph trouva grâce aux yeux de son maître » ; ce n'eût certainement pas été le cas s'il avait passé son temps à se morfondre, à gémir sur son malheureux sort, sur l'injustice du sort, sur la perversité de ses frères, ... Sa foi faisait contrairement de lui le rayon de soleil de la maison. — Mais c'est semblable-t-il, de cela même que le diable se sert pour attirer sur lui l'attention de la perfide épouse de Potiphar. Mais dès la première tentative de la malheureuse, Joseph a le sens et le courage de lui répondre en se plaçant sur le terrain réellement solide pour lui tenir tête, sa crainte de déplaire à Dieu, sa foi, sa piété, sa décision arrêtée de rien faire qui pût le disqualifier et entraver l'accomplissement de ses songes, 8, 9. — 10-18. Ceux qui aiment le riche finissent toujours par haïr ceux qui leur rappellent les droits de Dieu. Qu'aurait valu l'amour que cette femme prétendait avoir pour Joseph, s'il avait eu la faiblesse de céder à ses abominables sollicitations ? (Pr. 5 : 3-5 ; 7 : 27). — 19. « Sa colère s'enflamma », peut-être au moins tant contre sa femme que contre Joseph, qu'il aurait eu le droit de punir de mort, s'il l'avait cru réellement coupable. 20. « En prison » (Ps. 105 : 18), mais vainqueur, 49 : 22

d) 39 : 21 - 40 : 23. *En liberté dans les chaînes*, par la

21. Si « l'Éternel » put lui « faire trouver grâce aux yeux du gouverneur de la prison », — geôlier chef, qui sans doute s'y connaissait en détenus, — c'est certainement en bonne partie parce que celui-ci constata bientôt, non seulement que Joseph n'était pas un criminel, mais qu'il avait autant de sagesse que de cœur, autant de dévouement que de courage, et qu'il pensait toujours aux autres plus qu'à lui-même. (1 Ti. 4 : 8). — 40 : 1. « L'échanson du roi et le nettoyeur » devaient être des personnages d'importance (Né. 1 : 11 b). Peut-être sont-ils accusés d'avoir voulu empoisonner le souverain ? — 3. « Chez le chef des gardes », Potiphar, emprisonnement préventif, plein d'égards. — 4. Sans doute reconnu l'innocence de Joseph ; mais il va se dire qu'il ne peut pas le reprendre à son service privé.

Comme il est récompensé de sa sympathie, de son ou soi-même, de son dévouement ! Même s'il ne réussit expliquer les songes, sa chaude sympathie et l'affir de sa foi auront déjà fait du bien à ces détenus. Mais est récompensée : il donne l'explication promise, et av telle assurance qu'il charge l'échanson de plaider sa après sa libération, 9-15 ; mais il a soin de ne médire ses frères, ni de la femme de Potiphar. — 16-19. Il est de penser que Joseph ne se borna pas à cette brève c nication d'une sentence capitale d'autant plus affreuse c Egyptiens prenaient grand soin des cadavres, dans l qu'après 3000 ans l'âme pourrait rendre la vie à un momifié, tandis qu'elle était condamnée à errer éternel si le cadavre avait été détruit. Comme il était absol interdit de tuer les oiseaux sacrés, ils pouvaient im ment déchiquter un cadavre décapité et pendu, ou probablement, mis au pilori. Mais, en donnant à la connaissance anticipée du sort tragique de cet h Dieu ne l'invite-t-il pas à essayer de réveiller la cons de ce malheureux et de le préparer à la rencontre c Juge suprême, qui ne demande qu'à devenir son Dieu rêve n'est-il pas un dernier appel que Dieu lui adresse l'amener à la repentance?... 20-23. Heureusement, l'p plissement de ces rêves put rendre Joseph capable de pher d'une nouvelle épreuve de foi et de patience : l' titude de l'échanson. Il ne doit compter que sur Dieu Lui, ne l'oublie point... (Es. 2 : 22 ; Ps. 146 : 3-5).

e) 41. *La fin des 13 années d'épreuve.* — 1-7. Aux songes de Joseph viennent maintenant correspondre, part du Dieu de Joseph, les deux songes de Pharaon fois si mystérieux que personne ne se hasarde à en é une interprétation, 8, et pourtant si transparents que per ne mettra en doute l'interprétation qu'en donnera J. C'est du Nil, « le fleuve », le père nourricier de l'E que provient l'abondance, quand l'inondation annuelle s normalement, la disette, au contraire, si l'inondation v manquer, vu qu'il ne pleut presque jamais, et que le ble vent d'orient (ou du S.-E.), le *chamsin*, dessèche ct toute la végétation. (Éz. 19 : 12 ; Os. 13 : 15). — 9-14. « le malheureux n'est point oublié à jamais » (Ps. 9 : 19 moment où peut-être il s'y attendait le moins, mais s'acquittait néanmoins fidèlement de ses devoirs, Jose voit soudain appelé à sortir de prison pour aller se pré au souverain. Mais il n'a pas été pour rien si longter l'école de la souffrance : loin de chercher à se faire c'est d'avance à Dieu qu'il attribue l'interprétation des ges, aussi bien que les songes eux-mêmes, 15-25. De là

son assurance, aussi ferme qu'elle est humble : il doute si peu de ce qu'il avance qu'il indique immédiatement les mesures à prendre, 26-36. Aussi sa foi est-elle contagieuse : malgré ce qu'il y avait sans doute de peu vraisemblable dans la perspective de sept années consécutives de famine, personne ne soulève la moindre objection, ni au plan proposé par Joseph, ni à la confiance dont l'honore le roi 37-44. — 45. Quelle que soit la traduction exacte du titre honorifique donné à Joseph, il devait exprimer la reconnaissance profonde de Pharaon pour l'homme à qui son royaume entier allait devoir la vie, 47 : 25 ; 50 : 20 ; et il le désignait ainsi comme un type admirable du Messie, qui ne deviendra le Sauveur du monde qu'après avoir été rejeté et vendu par les siens, méconnu, méprisé et haï, « mis au rang des malfaiteurs »... (Hébr. 5 : 8). — 46, 47. Si quelqu'un avait eu encore quelque doute au sujet des mesures ordonnées par Joseph, la magnifique récolte de cette première année d'abondance suffit probablement pour le dissiper. Et plus, année après année, les moissons étaient abondantes, plus devait s'affermir la certitude qu'on allait au devant d'une famine terrible, 48, 49. — Au faite des honneurs et au comble du bonheur, Joseph ne peut oublier ni ses rêves, ni Benjamin, ni son vieux père, ni le pays de sa naissance. Le nom même qu'il donne à son aîné (*Manassé*, « Oubli »), tout en exprimant de façon touchante la gratitude de son cœur, montre qu'il ne peut ni ne veut cesser d'espérer un revoir, l'accomplissement de ses songes, 51. Le nom du second rappellera à la fois ces merveilleuses années d'abondance et l'enrichissement de ses expériences de père, l'élargissement de son cœur de père, l'approfondissement de son amour paternel (*Ephraïm*, « Double fécondité »), 52. « Le pays de son affliction » est devenu le pays de sa gloire et de son bonheur sans tarir ni son amour ni ses prières pour ceux que ses rêves lui ont montrés à ses pieds. — Survient la famine, qui ne peut que renforcer le prestige et la puissance de Joseph, 53-57. « Toute la terre », ou ce qu'en connaissaient les Egyptiens et les Hébreux, les contrées environnantes.

f) 42. *Joseph revoit ceux qui l'ont vendu*. — Bien qu'il lui tardât, sans doute, depuis longtemps de revoir les siens, Joseph ne pouvait penser à demander l'autorisation d'aller en Canaan. Il a d'ailleurs compris que ce n'est pas à lui d'accomplir ses songes, mais à Celui qui les lui a donnés, et qui est infiniment riche en moyens. — 1-4. Il s'est écoulé plus de 20 années depuis la mystérieuse disparition de Joseph ; mais Jacob est resté méfiant : ses fils seraient-ils les fidèles gardiens de leur jeune frère ? Comprend-il que cette méfiance est le châtement logique du menteur et du

mauvais frère qu'il a été ?... Sans cette méfiance, il eût probablement revu Joseph une année plus tôt. — 5, 6. Ce l'accomplissement de son premier rêve ?... Mais Benjamin n'est pas là... Comment savoir ce qui en est de lui ? comment le faire venir lui-même ?... 7-11. « Nous sommes braves gens »... Pour être tout à fait vrais, ne devraient pas ajouter : « Il est certain que nous avons jadis trompé notre jeune frère et trompé notre vieux père, mais il nous a bien longtemps de ça. Depuis, nous avons vengé l'honneur de notre sœur par un massacre aussi cruel que celui de l'un de nous a pris l'une des femmes de notre père, un homme s'est uni à une prostituée sacrée, à ce qu'il croyait ; nous ne sommes pas irréprochables, nous ne sommes pas saints, mais pourtant, après tout, nous sommes des braves gens »... 12-17. « En prison pour trois jours ». Combien de semaines avait-il dû passer lui-même en prison, à cause d'eux ? Au moins trois : il sait quel air on y respire... Leurs sciences endormies ne vont-elles pas se réveiller ?... 18-21. Au lieu de n'en envoyer qu'un pour aller chercher Benjamin, n'en garde qu'un, comme otage, supposant que Jacob pressera d'envoyer Benjamin. Il ne pouvait s'imaginer la réelle méfiance de la part de son vieux père... Cependant, à deux points, il a atteint son but : d'abord les conseillers parlent ; les « braves gens » se reconnaissent coupables, durs, cruels envers leur frère ; puis il apprend qu'au lieu de Ruben avait essayé de prendre sa défense. Ce sera Siméon qui servira d'otage. — 25, 26. En n'en gardant qu'un, il les met en mesure d'approvisionner immédiatement leurs familles. (1) Mais en leur rendant mystérieusement leur argent, il fournit à la méfiance de Jacob, comme à la frayeur à tous, un aliment nouveau, 27-35. (2) — 36. « Vous m'avez privé d'enfants ! » Il les accuse plus ou moins complètement d'avoir fait périr Joseph... — « C'est sur moi que tout cela retombe ! » Malgré lui, Jacob est comme contraint de voir dans la succession de ses malheurs un châtimeur invisible qui le poursuit implacablement... S'il avait eu une conscience sans reproche, n'aurait-il pas eu assez de foi pour demeurer paisible, dans l'assurance que Dieu dirigeait tout par amour toutes choses et saurait les faire concourir tout à son bien et au bien de ses enfants ? (Rm. 8 : 28). De tout cela allait « retomber sur lui » en pluie de bénédiction.

(1) « Leurs sacs » et « chacun dans son sac » : deux mots différents en hébreu, le premier désignant un objet quelconque dont on se sert comme d'un outil, un instrument, ici, peut-être, de vastes paniers ; le second, proprement dit, le sac des provisions de voyages, 27, 28.

(2) « Dans l'hôtellerie » : litt. ; « dans l'endroit où ils passaient la nuit ».

tions... — 37, 38. Répondre à la solennelle déclaration de *Ruben* comme le fait *Jacob*, ce n'est pas seulement se méfier de lui de la façon la plus blessante, c'est surtout, en somme, se méfier de *Dieu* lui-même ; c'est le cri d'une conscience encore bourrelée de remords, qui se sent comme fatalement destinée à de nouveaux malheurs, parce qu'elle sent douloureusement peser sur elle le droit qu'a le Juge suprême de faire retomber sur elle le poids de ses fautes...

g) 43, 44. *Second voyage en Egypte* des frères de *Joseph*. — 1, 2. La provision de blé rapportée d'*Egypte* peut avoir duré environ une année (45 : 6). Déçu dans son attente, *Joseph* eût sans doute aimé faire parler *Siméon* ; mais, comme il sait que la famine va se prolonger encore cinq ans, il prend patience. Quant à *Jacob*, en voyant se prolonger et s'accroître la famine, il doit finalement se reconnaître vaincu et s'en remettre à la grâce miséricordieuse et bien imméritée du Dieu tout-puissant, 14. L'attitude de *Juda* l'y aide, sans aucun doute. Celui-ci a sans doute réfléchi, au cours de cette dernière année. Il ne serait pas juste que ce fût *Ruben* qui sacrifiât ses deux fils ; c'est bien plutôt à lui d'expier la faute qu'il a commise en proposant de vendre *Joseph*, au lieu de prendre hardiment sa défense. Son langage résolu triomphe des dernières résistances de *Jacob*, 3-13. — 15-25. A la vue de *Benjamin*, *Joseph*, tout heureux qu'il est, juge pourtant nécessaire une épreuve décisive, qu'il faut préparer avec soin, 26-30. Il n'a pu s'occuper de l'éducation de son jeune frère, depuis tant d'années, qu'en priant sans cesse pour lui ; quelle joie profonde, quelle attendrissante gratitude, de constater l'exaucement de ses prières ! — 31, 32. On voit que les *Egyptiens* ne souffraient pas moins que les *Hindous* de l'asservissement au système avilissant des castes. — 33. Les *Egyptiens* avaient d'habiles magiciens. *Joseph* prépare l'épreuve finale en se faisant passer pour un magicien de première force. — 34 (1) Nous allons voir si une faveur accordée à *Benjamin* excite l'envie des autres comme jadis la robe longue du favori de *Jacob*... 44 : 1-13. Comment vont-ils traiter *Benjamin* ?... 14-17. Après avoir parlé jusqu'ici au nom de tous, faisant un douloureux aveu de culpabilité, mise au jour par Dieu lui-même, *Juda* va maintenant parler en son nom personnel, 18-34. Il a eu amplement le temps de réfléchir, de constater qu'il n'avait aucun autre moyen de tenir sa promesse à son père que par le sacrifice de sa propre liberté.

(1) Le chiffre 5 a fréquemment, dans la Bible, un sens imprécis, un peu comme une demi-douzaine, en français : ce qu'on peut compter sur les doigts d'une main, 47 : 2 ; Lv. 26 : 8 ; I S. 17 : 40 21 : 3 ; II R. 7 : 13 Es. 19 :

Et ce n'est que justice : n'avait-il pas fait de Joseph clave ? D'ailleurs il a maintenant appris à connaître de son père, pour ne pas dire son propre cœur de père qu'il est aussi devenu père et que deux de ses fils ont été repris (38 : 7 et 10) : « Ah ! que je ne voie pas l'air de mon père ! »... C'est quand l'homme, créé à l'image de Dieu, acquiert un cœur paternel et apprend à connaître le cœur du Père de qui tire son nom tout ce qui a un cœur de père (Eph. 3 : 15), qu'il atteint enfin la stature parfaite en Christ, et qu'il ne peut prendre son parti de « remonter à son Père » sans ceux de ses frères qui lui ont été confiés (Gal. 4 : 19 ; Rm. 9 : 1-3 ; 1 Co. 9 : 16 b).

h) 45. *L'accomplissement du premier songe de Joseph*. Ses frères ont victorieusement supporté l'épreuve ; de Jacob sont devenus des fils d'Israël, et Joseph peut maintenant laisser jaillir tout ce qui remplit son cœur à leur égard. Se souviennent-ils de ses songes, et de leurs implications ? (37 : 20). Joseph s'en souvient, et il adopte le tact de n'en jamais dire un mot, de n'y jamais faire la moindre allusion... Mais combien il a pu bénir Dieu pour ce que ces songes ont été pour lui pendant ces longues années de souffrances, alors qu'il n'avait ni qui que ce soit pour quoi ce fût d'autre pour soutenir sa foi et le garder de découragement et du péché ! 8. « Comme père pour Paul » (cf. Es. 22 : 21) ; les mots suivants expliquent ce que Paul a dit : 10. « Le pays de Gosen », ou « de Ramsès », 47 : 11, région orientale du Delta, au S. de laquelle se trouvait la ville de Joseph, On, ou Héliopolis (41 : 45). — 16-20. Il est évident que les frères de Joseph eussent ces preuves de la providence dont il était entouré et de ce qu'elle leur valait pour eux-mêmes : Joseph ne s'était donc jamais plaint d'eux, jamais raconté à personne de quelle manière il avait été mené en Egypte... Tous ceux qui connaissaient Joseph devaient se représenter ses frères animés des mêmes sentiments de noblesse et de grandeur morale qu'on admirait en eux ; chacun devait se réjouir de les voir venir s'établir en Egypte... 21-24. « Ne vous querellez pas en chemin », dit-tôt : « Ne vous faites pas de mauvais sang », « Ne vous tourmentez pas », soyez certains que toutes les difficultés s'aplaniront... Ce qui devait leur être le plus pénible était la perspective de devoir dévoiler à leur père ce qu'ils avaient fait jadis de Joseph et de sa belle robe : tout le passé devait venir au jour... Déjà Benjamin a appris par les paroles de Joseph, 4, 5, ce qu'il avait sans doute ignoré jusqu'à présent ; à eux, maintenant, de confesser à leur vieux père leurs fautes et leurs mensonges, s'ils ne veulent pas qu'il prenne de la bouche de Joseph ! — 25, 26. « Son cœur »

froid, parce qu'il ne les crut point » ; (1) il les savait aussi menteurs que lui-même, (2) c'était trop beau pour être vrai : n'avait-il pas vu de ses yeux la robe de Joseph ensanglantée?... (3) N'était-il pas indigne d'un pareil bonheur?... Ah ! combien ! C'est pour des raisons semblables que notre cœur mauvais reste souvent incrédule et froid, quand on lui parle des merveilles de la grâce de Dieu... 27. « Ils lui rapportèrent toutes les paroles que Joseph leur avait dites », et il fallut bien alors expliquer à Jacob les mots des v. 4 et 5 : « que vous avez vendu »... (Lc. 12 : 2).

i) 46-47 : 12. *Jacob* transporte son domicile en *Egypte*. — 1. C'est à Béer-Séba qu'Abraham avait reçu l'ordre d'immoler Isaac (22 : 1, 19), et qu'Isaac s'était établi lorsque Dieu lui avait défendu de descendre en Egypte (26 : 2, 23). C'était la dernière localité de quelque importance à l'extrémité méridionale de Canaan (2 S. 17 : 11), aller plus loin, c'était sortir du territoire de Canaan ; et c'était de là que Jacob était jadis parti pour l'exil à Charan (28 : 10). On comprend que malgré son désir intense de revoir Joseph et de répondre aussitôt à son appel, il y ait fait une halte pour offrir à Dieu, au Dieu de son père, des sacrifices : il a besoin de Son approbation, au moment de quitter définitivement le pays de la promesse ; la parole sinistre de 15 : 13 ne va-t-elle pas s'accomplir?... Et Dieu le rassure et l'approuve, 2-7. — 7. « Ses filles », Dina et ses belles-sœurs. — 8-27. Liste des « fils d'Israël », dressée ici, par anticipation, donnant les noms de ceux qui vécurent en Egypte, et dont plusieurs même y naquirent, très probablement. Ainsi Ruben a maintenant quatre fils ; cf. 42 : 37 ; et Benjamin dix, (tandis que, d'après Nb. 26 : 40, Ard et Naaman seraient ses petits-fils). — 27. « soixante-dix » ; Etienne dit, Ac. 7 : 15, « soixante-quinze », d'après les LXX, qui font entrer dans le compte cinq petits-fils et arrière-petits-fils de Joseph.

28-30. L'accomplissement du second songe de Joseph se laisse deviner ; mais Joseph ne saurait consentir à voir Jacob et Léa se prosterner devant lui (37 : 9). — 31-34. Pour autant qu'il est en lui, Joseph s'efforcera de retenir ses frères et leurs familles à l'écart des Egyptiens et de leur idolâtrie. (2 Co. 6 : 14-18). Ils doivent rester les héritiers d'Abraham, les héritiers de la foi d'Abraham. Son plan lui réussit, 47 : 1-6. — 7-10. Si les sept années de bonheur et d'espoir, à Charan (29 : 20), n'ont été à ses yeux que comme peu de jours, les longues années de luttes, de déceptions et de souffrances qui ont suivi, surtout ces vingt-deux dernières années, depuis la disparition tragique de Joseph, avaient sans doute creusé des sillons douloureux sur son visage, et l'on comprend que Pharaon ait l'impression de se trouver

devant un vieillard lourdement chargé d'ans et d'expériences de qui la bénédiction lui sera précieuse. (Hébr. 7 : 7) appelle de bon cœur la bénédiction divine sur la tête du fauteur de Joseph ; mais, comme un cadran solaire, il ne peut que constater le fait de ne pas avoir enregistré dans sa mémoire que les rares heures ensoleillées des cent trente années de sa vie, trop empoisonnées par le souvenir de ses fautes, autant que par les fautes des autres... — 11. C'est par anti-ironie que Gosen est appelé la contrée de Ramsès, cette ville n'étant pas encore, ou du moins pas encore sous ce nom (1 : 11). — 12. Jacob et ses fils bénéficient de leur parenté avec Joseph, entré par son mariage dans la lignée sacerdotale, exemptée des impôts (22, 26).

j) 47 : 13-26. « Tu nous sauves la vie ». Joseph se présente comme un véritable héritier d'Abraham (12 : 3 b ; 18 : 18), et du nom que lui a donné Pharaon (41 : 45). Sans lui, probablement Jacob et ses fils eussent probablement péri, et l'Égypte serait devenue l'Égypte tout entière ? — 17. Une fois offerts ou présentés à Joseph, tous ces bestiaux étaient sans doute rendus à leurs propriétaires, devenus ainsi collaborateurs et fermiers de Pharaon, surtout dès l'année suivante, « Il les fit passer dans les villes », ou plutôt, d'après les LXX et d'autres anciennes versions : « Quant au peuple, il le réduisit à l'état de serf ». C'était à l'avantage de l'Égypte dans un pays dont la fertilité dépend à tel point des inondations générales au moyen desquelles les inondations périodiques du Nil sont régularisées et utilisées. — 24. « Le cinquième jour dans un pays d'une extrême fertilité, comme l'Égypte, n'est nullement une condition exorbitante ou dure.

k) 47 : 27 - 48 : 22. *Transmission du droit d'aînesse à Joseph*. Des dix-sept années passées par Jacob en Égypte, cette belle soirée lumineuse d'une longue journée orageuse. L'écrivain inspiré ne raconte que les dernières heures de peuples heureux n'ont pas d'histoire... — 47 : 27-30. Joseph, que pleinement heureux en Égypte, Israël n'oublie pas qu'il est l'héritier d'Abraham, et que Canaan reste sa terre promise à ses descendants : c'est afin que Jacob ne l'oublie point non plus qu'il insiste pour être enterré à Macpéla. 31. « Se prosterna sur le chevet du lit », ou d'après les LXX : « Adora appuyé sur l'extrémité de son bâton ». (Hébr. 11 : 21. En hébreu, les mots *lit* et *bâton* sont presque semblables). Que de souvenirs pouvait lui évoquer ce bâton ! (32 : 10). — 48 : 1-6. Le séjour en Égypte, l'épave de Joseph, avait naturellement fait de lui l'aîné, non plus seulement comme fils aîné de Rachel, la véritable

double d'héritage, ce que Jacob réalise en adoptant ses deux fils aînés à sa place. — 8-20. Déjà en les nommant, 5, leur grand-père avait mis Ephraïm avant Manassé ; maintenant, sous la direction de l'Esprit, et malgré son désir de plaire à Joseph, il est contraint de faire d'Ephraïm l'aîné. Et l'avenir devait bien montrer qu'il ne se trompait point. Mais quelle leçon humiliante pour Jacob lui-même ! Que n'avait-il permis à l'Esprit de Dieu d'agir sur le cœur d'Isaac, au lieu de s'imaginer que c'était à lui d'arracher par la ruse et la perfidie la bénédiction paternelle qui semblait devoir lui échapper ! « Homme de peu de foi, pourquoi avais-tu douté ? » En laissant Dieu agir, maintenant, Israël fait d'Ephraïm l'aîné, de telle façon que Manassé ne pourra qu'accepter comme venant de Dieu l'élévation d'Ephraïm, et que les relations fraternelles n'aurent pas à souffrir de ce qui se sera passé. Oh ! brebis longtemps errante, jalouse de ton indépendance, fière de ta force, confiante en ton habileté et en tes ruses, tu dois enfin reconnaître combien ta manière d'agir a souvent compliqué la tâche de ton Berger, 15, et combien de malheurs tu t'es attirés par ton manque de simple confiance en Lui... Mais, Berger fidèle, il n'a jamais abandonné sa brebis récalcitrante, et celle-ci peut appeler encore avec confiance Sa précieuse bénédiction sur la tête de chacun des deux fils de Joseph. 21, 22. « Une part » — (« Schekem », ou Sichem, signifie « portion ») — « que j'ai prise »... Peut-être Jacob avait-il reconquis à la pointe de l'épée ce qu'il avait précédemment acheté (33 : 19) et qu'on lui avait repris ?

1) 49. *Jacob bénit ses fils*, et leur annonce prophétiquement leur avenir. 1-7. Les trois aînés perdent, par leurs fautes, (35 : 22 ; 34 : 25-31), à la fois le droit d'aînesse et la bénédiction paternelle. Toutefois, lorsque Lévi agira en fils d'Israël, plutôt qu'en fils de Jacob, la malédiction paternelle se transformera en bénédiction, Ex. 32 : 26-29 ; Nb. 18 : 20, 24. 6. « Que ma gloire ne se joigne point à leur assemblée ! » Ce que l'homme a de plus glorieux, c'est son esprit, son sens spirituel, « le souffle du Tout-Puissant » (Job 32 : 8), cette faculté supérieure qui lui permet de discerner Dieu et d'entrer en communion avec lui (2 : 7, q. v.) « Ma gloire », c'est mon âme dans la mesure où elle est pénétrée de l'esprit, influencée par l'esprit, ma personnalité spirituelle (Ps. 16 : 9 ; 30 : 13 ; 57 : 9 ; etc.) 7, cf. Jos. 19 : 1-9. Siméon n'est pas même mentionné dans les bénédictions prononcées par Moïse, Dt. 33. 8-12. C'est donc à Juda (« louange », 29 : 35) que revient le droit d'aînesse. 10. Bien que la traduction exacte de Shiloh soit incertaine, le sens général de cette pro-

les peuples, et en qui seront bénies toutes les familles de la terre, puisque le droit d'aïnesse vaut à Juda l'héritage d'Abraham (18 : 18) ; et, en attendant, Juda gardera certainement la prééminence. Et cette prophétie s'est réalisée dans ce sens du moins que, lorsqu'on ne pouvait plus parler d'une souveraineté de Juda, aucune autre tribu ne l'a eue supérieure. 13. De fait, le territoire de Zabulon s'est toujours séparé de la mer par celui d'Aser, et de Sidon par celui de Nephthali ; preuve de l'antiquité de cette prophétie dans le territoire de Zabulon que se trouvait Nazareth (16-18). L'esprit prophétique dévoilant au patriarche que c'est Dan qui a hérité tout spécialement de sa nature et de son tempérament de « Jacob » (« les pâtureurs », « les talons » ; cf. 25 : 26), le vieillard repousse avec douleur la pensée qu'il pourrait être encore lui-même. « C'est en ta délivrance, ô Eternel, tu le sais, et non en ma force propre, ni dans mes ruses et mes abominations mensonges que, dès longtemps déjà, j'ai mis ma confiance et mon unique espérance ; je ne suis plus Jacob, Israël ! Aussi Dan est-il exclu des douze tribus de l'Israël » énumérées Ap. 7 : 4-8. Dan est bien le père de Samson, qui n'a jamais compris que sa grande force venait de valeur que mise au service de Celui qui la lui avait donnée, et qui finit par l'en dépouiller, et le père des Danites qui immortalisèrent à la fois son nom et leur nom en en faisant le nouveau nom de Laïs. (Jg. 18 : 27-29). Bien qu'il l'appelle « le prince de ses frères », Jacob n'a pas donné à Joseph, l'aîné des fils de Rachel, le véritable droit d'aïnesse. Au v. 24, il convient de corriger Seg. et de lire : « Ses bras et ses mains ont été fortifiés par les mains du Puissant de Jacob, par Celui qui est le Berger, le Seigneur d'Israël ». C'est Juda qui est le véritable héritier d'Abraham (27). L'esprit prophétique révélait-il à Jacob ce que devait venir un jour l'un des plus illustres représentants de la tribu de Benjamin, 1 S. 22 : 16-19, pour ne rien dire du plus grand d'eux de tous, Ac. 8 : 3 ; 9 : 1 ; 22 : 4 ; 1 Ti. 1 : 13 ? (Rm. 9 : 13 ; Phil. 3 : 5).

29-32. *Dernières volontés de Jacob.* Affirmation de son amour dans les promesses de Dieu relatives à la possession de Canaan, héritage d'Abraham. Esaü ne fut pas plus héritier qu'à Macpéla qu'Ismaël ou que les fils de Kétura.

m) 50 : 1-14. *Ensevelissement de Jacob.* (1)

1-3. Embaument et deuil. Jacob a évidemment été embaumé selon les méthodes égyptiennes les plus perfectionnées, et les Egyptiens l'ont pleuré presque comme un roi.

(1) Le manuscrit de M. Rochedieu s'arrête ici. La dernière phrase a été trouvée dans sa machine à écrire, le 40 janvier 1928, après s'être

Pour des raisons cérémonielles, ou parce que la requête le concerne personnellement, Joseph demande à des intermédiaires de prier Pharaon de le laisser aller ensevelir son père dans la terre promise, 4. — Comme Joseph est lié par un serment, et que, d'autre part, il a promis de revenir, Pharaon le laisse aller, 5-6. — Une caravane imposante accompagne la famille en deuil, 7-11, si bien que les Cananéens ne les distinguent pas des Egyptiens. — Il est probable que la momie se trouve encore aujourd'hui dans la caverne de Macpéla, à Hébron (12-13). Mais les musulmans, qui ont recouvert les lieux d'une grande mosquée, ne laissent pénétrer personne dans cette caverne, qui avait déjà reçu la dépouille de Sara (23 : 19), d'Abraham (25 : 9), d'Isaac, de Rébecca et de Léa (49 : 31). — *Le retour en Egypte*, v. 14, s'explique peut-être par la vision d'Israël à Beer-Schéba, 46 : 1-4. Peut-être que personne ne pensait, à ce moment, à la terrible révélation que Dieu avait donnée à Abraham, 15 : 12-14. Pour l'instant, tout allait bien, et le peuple s'enrichissait et se multipliait en Egypte, 47 : 27. Personne ne se doutait qu'ils seraient bientôt réduits au plus dur esclavage...

n) 50 : 15-21. *Crainte des frères de Joseph*. — Joseph n'a pas voulu se venger après la mort de son père, comme Salomon l'a fait sur l'ordre de David, 1 Rois 2 : 6, 9, 25, 34, 44, 46. Il ne veut pas se mettre à la place de Dieu, qui a changé en bien le mal que ses frères voulaient lui faire (45 : 5-8). Un jour, les apôtres en diront autant de la crucifixion de Christ (Act. 2 : 23, 24, 36; 3 : 15-18. Cp. Rom. 8 : 28; Phil. 1 : 12). Et comme Joseph a consolé ses frères en parlant à leur cœur, 21, Dieu consolera une fois Son peuple et lui dira que ses péchés sont expiés... (Es. 40 : 1, 2). — Les larmes de Joseph, v. 17, nous aident à comprendre combien de peine nous faisons à Dieu quand nous refusons, par incrédulité, d'accepter le plein pardon qu'Il nous offre par la Croix de Christ.

o) 50 : 22-26. *Fin de l'histoire de Joseph*. — Hébr. 11 : 22 nous dit que « c'est par la foi que Joseph, mourant, fit mention de la sortie des fils d'Israël, et qu'il donna des ordres au sujet de ses os. » Probablement que l'horizon politique commençait à s'assombrir, et qu'il prévoyait que bien des choses allaient changer après sa mort (Ex. 1 : 8). A ce moment-là, il n'était plus question de pouvoir quitter l'Egypte; mais Joseph s'est cramponné aux promesses de Dieu, qui certainement les visiterait un jour pour les ramener dans la Terre Promise... Et c'est ainsi que le premier livre de la Bible se termine par un cercueil en Egypte, mais aussi par une parole de foi et d'espérance en le Dieu du Salut, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Ex. 13 : 19 et Jos. 24 : 32 nous racontent comment Moïse et Josué ont exécuté les dernières volontés de Joseph. On trouve encore aujourd'hui son tombeau à Sichem (Nablous) près du puits de Jacob (Gen. 33 : 19), où a eu lieu la réconciliation mémorable de Christ avec la femme samaritaine (Joh. 4 : 5, 12, etc.)

---

## EPILOGUE

Près de deux mille ans plus tard, en parlant du Christ, l'apôtre Paul s'est écrié : « Dieu ne se repent de Ses dons et de Son appel » (Rom. 11 : 29). — *La Bible, l'histoire du Salut de l'humanité* ; elle nous révèle le plan de Salut du Dieu saint pour ramener à Lui l'humanité déchue. Ce plan, que Dieu a inauguré avec Abraham, poursuivi à travers les siècles, malgré tous les obstacles, le poursuit encore aujourd'hui. Puisse l'étude de la Bible nous aider à le mieux comprendre et à devenir, par la foi, des enfants d'Abraham, en saisissant fermement les promesses qu'il a « vues et saluées de loin » (Hébr. 11 : 13), le meilleur Salut que Dieu nous offre en Jésus-Christ, Son Fils bien-aimé !

---

ACHEVÉ  
D'IMPRIMER LE 19 MAI 1932  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE  
HENRI CORNAZ A  
YVERDON